



08138. dd. 67

LETTRES

Sur l'Esprit

DE PATRIOTISME;

Etc. Etc.

LETTERS



DE PATRIOTIS

Co. Co.

LETTRES

Sur l'Esprit

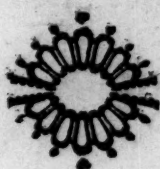
DE PATRIOTISME,

Sur l'Idée

D'UN ROY PATRIOTE,

ET sur l'ETAT des PARTIS, qui
divisoient l'*Angleterre*, lors de
l'Avénement de GEORGES I.

OUVRAGE TRADUIT DE L'ANGLOIS.



A LONDRES.

M. DCC. L.

LETTERS

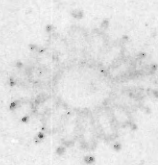
sur l'Esprit

DE PATRIOTISME

sur l'Esprit



ET SUR L'ÉTAT DES ARTS, QUI
divulguent l'Esprit, lors de
l'Avènement de GEORGE I.
OUVRAGE TRADUIT DE L'ANGLAIS



LONDRES

M. DCC. L.

AVERTISSEMENT.

Les Lettres suivantes furent
L*écrites il y a quelques années ,*
à la priere & en considération de
quelques Amis particuliers , sans
dessein de les rendre jamais publi-
ques : le Manuscrit fut remis à
un homme , à qui l'Auteur croyoit
pouvoir se fier entierement ; il ne
le lui confia , qu'après avoir exigé
& reçu sa parole , qu'il ne le
laisseroit jamais passer en d'autres
maines , que celles de cinq ou six
personnes qu'il lui nomma. Il de-
meura quelques années dans cette
confiance , & quoiqu'il soupçonnât

ij

que ces Papiers avoient été communiqués à plus de personnes qu'il n'avoit eu intention qu'ils le fussent, il étoit retenu par des assurances réitérées, qu'aucune copie n'avoit passé en des mains inconnues. Mais à peine cet homme fut-il mort, que l'Auteur fut informé qu'on avoit fait de son Ouvrage une édition de 1500 exemplaires, que ce même homme avoit corrigé les épreuves, & qu'il les avoit laissées entre les mains de l'Imprimeur, pour être gardées en grand secret, jusqu'à nouvel ordre; ce qu'il exécuta fidèlement, car ce ne fut qu'après sa mort que l'édition parvint entre ses mains, à l'exception de quelques exemplaires que le dépositaire du

iiij

Manuscrit avoit retirés. Ce sont sans doute ces exemplaires, qui depuis sa mort ont passé de main en main assez publiquement; les autres furent brûlés, aussi-tôt que rendus, excepté un ou deux qui ne sont jamais sortis des mains de l'Auteur. On voit par ces exemplaires, que la personne qui avoit eu assez peu de probité pour abuser de ce dépôt, avoit encore pris sur elle de diviser le sujet, d'altérer & même d'omettre plusieurs passages, suivant son caprice.

Ce qui aggrave extrêmement ce procédé, c'est que l'Auteur lui avoit dit plusieurs fois, qu'il ne consentiroit jamais à la publication

de cet Ouvrage , & qu'indépendamment d'autres raisons , il trouvoit qu'il avoit été écrit avec trop de chaleur & de précipitation , pour être rendu public ; il ajouta que quelques pensées demandoient d'être adoucies ; que d'autres , peut-être trop foibles , vouloient être fortifiées , & qu'en tout , l'Ouvrage devoit être corrigé , dut-il même demeurer , ainsi qu'il le désiroit , entre les mains d'un petit nombre d'amis. Ces changemens ont été faits depuis ; ainsi cette copie est au moins plus conforme aux intentions de l'Auteur , que celles qui avoient été répandues dans le monde , & même que le Manuscrit original.

On trouveroit à peine un homme plus détaché du monde que l'Auteur de ces écrits, & plus indifférent sur la censure des hommes, n'ayant rien à craindre ni à espérer d'eux : ainsi il a pû ignorer dans sa retraite, qu'on avoit employé des fragmens de ses papiers pour grossir les Feuilles Hebdomadaires ; ou s'il en a été instruit, peut-être a-t-il négligé ou méprisé une telle hardiesse. Mais quelques-uns de ses amis ont pensé que c'étoit assez d'avoir éprouvé un si grand abus de sa confiance, sans permettre encore l'avantage qu'on prétendoit retirer de ses Lettres, qui, à la façon dont elles étoient défigurées & tronquées, étoient

plûtôt l'Ouvrage d'un autre, que le sien. C'est pourquoi l'Editeur qui a entre ses mains la copie, exacte que l'Auteur s'étoit réservé, voyant qu'il étoit impossible d'empêcher que les copies infidelles ne fussent répandues, après avoir revû & corrigé l'original, s'est déterminé à le rendre public. L'Auteur ni l'Editeur n'ont aucun dessein d'offenser ceux qui vivent encore : mais l'Auteur n'a pû ni dû en aucune façon négliger ce que la vérité, l'honneur, & la justice, exigent de lui ; il n'affecteroit pas non plus d'accuser les Ministres après leur mort, comme les Egyptiens en ussoient autrefois, à l'égard de leurs Rois : aucune raison ne pour-

roit l'y engager, puisque les Ministres peuvent être, & sont même accusés pendant leur vie, sans crainte, quoique communément sans succès. Les Anecdotes rapportées dans ces Lettres sont vraies. L'Auteur ne les auroit pas avancées, s'il n'en avoit pas connu la vérité, & il ne se seroit pas permis les réflexions qu'elles ont fait naître, s'il ne les avoit pas crues justes; si elles étoient vraies & justes alors, elles doivent toujours l'être. L'Auteur pense donc qu'il est indigne de lui de les désavouer, & l'Editeur ne se croit pas obligé de s'excuser de les rendre publiques.

Silence

Honneur à la patrie Française

LETTRE

P R E M I E R E

S U R

L' E S P R I T

D E

P A T R I O T I S M E.



Ous m'avez engagé, Milord,
à traiter un sujet qui interrompt
le cours ordinaire des Lettres que
je vous écrivois. Ce sujet, je l'avoue,
m'a toujours fortement intéressé ; c'est
pourquoi, je tâcherai de l'aprofondir ; &
je ne rougirai point de raisonner sur des
principes rejettés par ces hommes, qui,

A

2
n'ayant d'autre objet en servant le Public, que celui de nourrir leur vanité, leur avarice & leur luxe, ont étouffé jusqu'à l'idée de ce qu'ils doivent à Dieu, & aux hommes.

Il me semble, que pour porter le système moral du monde à un point fort au-dessous de la perfection idéale, (car nous sommes capables de concevoir ce qu'il nous est impossible d'atteindre) mais cependant à un degré suffisant pour nous constituer un état heureux, tranquille, ou du moins supportable ; il me semble, dis-je, qu'afin de remplir ce projet, l'Auteur de la Nature a placé de tems en tems dans les différentes sociétés un très-petit nombre de génies doués d'une portion de lumière supérieure à celle qu'il départ aux autres hommes, dans le cours ordinaire de sa Providence. Ces génies, renfermant en eux presque toute la raison de l'espèce humaine, sont nés pour instruire, pour guider, & pour conserver les hommes ; ils sont destinés à

être leurs tuteurs & leurs protecteurs. Quand ils se montrent tels , ils nous donnent l'exemple de la plus haute vertu & de la vraie religion , & méritent d'être solemnisés plutôt que cette troupe d'*Anachorettes* & d'*Enthoufiastes* , qui remplissent & deshonnorent le Calendrier. Mais lorsque ces génies font un autre usage de leurs talens ; lorsque par un desir aveugle d'être grands , ils dédaignent d'être bons , ils commettent la plus grande faute contre l'ordre , pervertissent les moyens , s'opposent , autant qu'il est en eux , aux desseins de la Providence , & troublent en quelque façon le système de la Sagesse infinie. Faire un mauvais usage de ses talens , c'est le plus grand des crimes par sa nature , & par ses conséquences ; c'en est un aussi de ne les pas employer.

Jetez les yeux , Milord , depuis le Palais des Rois , jusqu'aux plus petits hameaux , vous trouverez que les hommes sont faits pour respirer l'air de cet At-

mosphère , pour errer au-tour de ce globe , & pour consumer , ainsi que les Courtisans d'Alcinouis , les fruits que produit la terre. *Nos numerus sumus , & fruges consumere nati.* Lorsqu'ils ont joué ce rôle insipide , pendant un certain nombre d'années , & qu'ils ont produit d'autres hommes pour suivre leurs traces , ils ont vécu. Quand ils ont rempli communément le devoir moral & ordinaire de la vie , ils ont satisfait à leur destination. Jetez ensuite les yeux sur vous , Milord , pénétrez jusqu'au fond de votre ame , vous verrez qu'il y a des hommes supérieurs , qui montrent même dès leur enfance (quoique cela ne soit pas toujours apperçu par les autres , ni peut-être senti par eux-mêmes) qu'ils sont nés pour quelque chose de plus grand , & de meilleur. C'est à ces hommes que le rôle dont je parle est assigné ; leurs talens marquent leur destination générale , & les occasions de s'y conformer , qui naissent des événemens ou des circonstances , soit de

rang , ou de situation dans la fociété où ils font attachés , décelent leur vocation particulière , à laquelle il ne leur eft pas permis de réfifter , & qu'ils ne peuvent pas même négliger. Je penfe que la durée de la vie de ces hommes fameux doit être mefurée par la grandeur & l'importance des rôles qu'ils ont joués , & non par le nombre des années qu'ils ont vécu. Que la pièce foit de trois Actes ou de cinq , le rôle peut être grand ; & l'on peut dire de celui qui l'aura rempli , qu'il a vécu de longues années , tandis qu'on retranchera une partie des jours de celui qui n'aura pas fçu le foutenir.

Je me fuis quelquefois représenté ce *vulgaire* , que le hafard a diftingué par les titres de Rois & de Sujets , de Seigneurs & de Vaffaux , de Nobles & de Payfans : J'ai confidéré enfuite le petit nombre de ceux que la Nature a fi effentiellement diftingués du commun des hommes , & qui (figure à part) femblent être d'une efpèce différente. Les uns viennent dans

ce monde , & y vivent comme des *Voyageurs Hollandois* ; tout ce qu'ils rencontrent a pour eux le charme de la nouveauté ; ils admirent également tout ce qu'ils voyent pour la premiere fois. Ils passent d'un objet à un autre ; poussés d'une vaine curiosité , & d'un plaisir frivole , ils perdent le tems en occupations futiles , & leur vie & leur mort seroient également ignorées , si le caprice ou les circonstances ne les avoient élevés à des places , où leur incapacité , leurs vices , & leur folie ont fait le malheur public.

Les autres , c'est-à-dire , ces hommes favorisés de la Nature , viennent dans le monde , ou du moins y paroissent , après avoir éprouvé les premieres erreurs que cause le défaut d'expérience , comme des génies destinés aux emplois les plus importants , ils observent avec discernement ; & admirent avec connoissance. Ils peuvent jouir des plaisirs ; mais ils ne donnent pas leur attention à des puérilités : le soin de leurs amusemens ne fait point

l'essentiel de leur vie. De tels hommes ne peuvent vivre ignorés ; s'ils se retirent du monde , leur splendeur les accompagne , & éclaire même l'obscurité de leur retraite ; s'ils prennent part aux affaires publiques , les effets n'en sont jamais indifférens ; ils paroissent quelquefois les ministres de la vengeance divine , leur passage est marqué par la désolation , l'oppression , la misère & la servitude , ou ils sont les Anges tutélaires du pays qu'ils habitent , soigneux d'y entretenir la paix & l'abondance , d'en détourner les maux les plus éloignés , & d'y maintenir le premier des biens , la liberté.

De ce que la supériorité des talens produit souvent de grands malheurs , on n'en doit rien conclure contre la vérité que j'entreprends d'établir : la raison cherche à reconnoître l'intention de Dieu dans la nature des choses ; mais le pouvoir divin ne nous contraint point nécessairement à nous soumettre à sa volonté. Si des talens supérieurs sont em-

ployés au mal, il n'en étoient pas moins donnés pour le bien des hommes. La raison ne nous trompe point, nous nous trompons nous mêmes: nous souffrons que d'autres motifs déterminent notre volonté. » L'homme se pipe, dit *Montagne*, » *Blanda conciliatrix & quasi læna sui*. Celui qui considère le besoin général, les imperfections & les vices des hommes, doit convenir qu'ils sont faits, non-seulement pour vivre en société, mais pour s'unir en République, & se soumettre aux Loix: *Legum idcirco omnes servi sumus, ut liberi esse possimus*. Cependant le même homme, séduit par ses passions, ou par les passions & les exemples des autres, agira comme s'il pensoit absolument le contraire. C'est ainsi que celui qui se reconnoît d'assez grands talens pour augmenter les avantages de la Société, en conservant la République dans sa force & dans sa splendeur, pourra se laisser séduire au point d'agir, comme s'il pensoit que ses talens ne lui sont don-

nés que pour satisfaire son ambition & ses autres passions, & qu'il n'y a d'autre différence entre le vice & la vertu, entre un honnête homme & un fripon, que celle qu'y trouvoit un Prince, qui prétendoit que les hommes d'esprit devoient être des fripons, & qu'ils n'y avoit que les fots qui fussent honnêtes gens. La vérité ne peut être altérée par de semblables exemples de la fragilité humaine; la raison nous démontrera toujours que dans l'ordre de la nature, les hommes sont destinés à être gouvernés, & que quelques uns d'entr'eux sont désignés d'une façon particulière, pour veiller sur ce gouvernement dont dépend le bonheur public.

L'utilité que la raison doit faire tirer de tels exemples, fera seulement celle-ci; que puisque tous les hommes, dans quelque situation de la vie qu'ils soient, & quelque degré d'entendement qu'ils ayent, sont sujets à agir contre leur vrai intérêt & leur devoir, sans égard au bien général

& à la volonté divine : ceux qui ont à cœur la chose publique , ne sont que plus obligés d'employer tous les moyens que la nature du gouvernement peut leur fournir , & de se servir des avantages que leur donnent le rang , les circonstances & la supériorité des talens pour s'opposer au mauvais gouvernement , en procurer un bon , & contribuer à conserver le système moral du monde , au moins dans ce point d'imperfection , qui semble lui avoir été prescrit par le Créateur de tous les êtres.

Jettons les yeux , Milord , sur l'Angleterre , & appliquons ce que j'ai dit à l'état présent de la *Grande Bretagne*. J'avouerai que nous ne possédons pas beaucoup de génies supérieurs ; mais je pense que les plaintes qu'on fait à ce sujet ne sont pas fondées ; la nature en produisant des hommes d'Etat , n'a pas été plus avare pour notre siècle que pour les premiers âges. Les mœurs de nos ancêtres étoient à plusieurs égards , meilleures que les nôtres ; ils avoient peut-

être plus de probité, & certainement ils montroient plus d'honneur & de plus grands talens. La nature seme également, nous ne recueillons pas de même: il y a eu, & il y aura toujours dans le gouvernement des hommes tels que je les ai peints; mais la fortune entretient une espece de rivalité avec la sagesse, & se décide souvent en faveur des fots & des fripons.

» Quoique personne ne voulut, disoit
 » Socrate, entreprendre un métier sans
 » l'avoir appris, fût-ce même le plus ab-
 » ject, cependant chacun se croit capa-
 » ble du plus difficile de tous, celui de
 » gouverner ». Il parloit ainsi d'après
 ce qu'il voyoit en Grece; & il ne chan-
 geroit pas de sentiment, s'il vivoit au-
 jourd'hui en *Angleterre*: cependant de
 tels caracteres feroient peu de mal, ou
 n'en feroient pas long-tems, s'ils n'étoient
 point soutenus. Il faut pour causer de
 grands maux, avoir quelque génie, quelque
 connoissance, en un mot quelques ta-
 lens, soit naturels, soit acquis; il en faut à

la vérité moins & beaucoup moins que pour faire le bien ; mais encore en faut-il.

Je n'imagine pas que le plus méchant Ministre puisse être l'Auteur de tous les malheurs qu'il cause par le seul mauvais usage qu'il fait de ses talens ; des hommes plus éclairés se joignent à lui, l'insuffisance, la foiblesse & l'inconstance de ceux qui lui sont opposés, le peu de soin que les hommes prennent pour acquérir des connoissances, & pour perfectionner les talens que Dieu leur a donnés pour le bien public, sont les grandes sources du malheur des Nations. Il y a eu des monstres dans d'autres âges & dans d'autres pays ; mais les maux qu'ils ont faits n'ont pas été de longue durée, lorsqu'on a eu des Héros à leur opposer. Supposons un homme imprudent, présomptueux, insolent, débauché ; il peut corrompre, mais il ne peut séduire ; il peut acheter, mais il ne peut gagner ; il peut mentir, mais il ne peut tromper. D'où naît donc sa force ? De la corruption générale du peuple, por-

tée au plus haut période, sous son administration, de la vénalité des rangs, & de tous les ordres, de l'avillissement des hommes, dont quelques-uns sont tombés dans une si honteuse prostitution, qu'ils se mettent en vente avant qu'on pense à les acheter. La corruption, quoique réduite en système, quoique quelques Ministres, avec autant d'impudence que de folie, l'avouent pour être le principal ressort de leur gouvernement & de leur politique, ne s'étendrait pas avec tant de succès, si une longue & insensible progression des causes & des effets, n'avoit préparé les événemens. Je vais m'expliquer.

Un parti pendant plusieurs années, s'est appliqué uniquement à s'enrichir & à appauvrir la nation, afin d'établir par ce moyen sa domination sous le règne & par la faveur d'une famille étrangère qu'on doit croire n'avoir été élevée sur le trône que par les soins & la force de ce seul parti. Il étoit en géné-

ral si préoccupé de ses vûes (& je crains que bien des gens ne le soient encore) qu'il ne sentoît pas les conséquences qu'entraînoit sa conduite; il ne considéroit pas que le pouvoir qu'il élevoit, & par lequel il espéroit de gouverner, le régirait avec la même verge de fer qu'il forgeroit, & que ce seroit bien-tôt l'autorité d'un Prince ou d'un Ministre qui gouverneroit, & non celle d'un parti.

Un autre parti conserva sa mauvaise humeur, son opiniâtreté, & demeura dans l'inaction, avec un jugement si foible, & des passions si fortes, que l'expérience, même quoique très-dure, lui fut infructueuse. Il étoit comme les *Juifs* qui attendent un *Messie*, qui peut-être ne viendra jamais; & dont la venue même les tromperoit singulièrement sur la gloire, le triomphe & l'empire universel qu'ils en attendent. Le parti fut reprouvé ainsi qu'eux, & regardé comme une race proscrite. Tous les esprits indifférens demeurèrent dans

l'étonnement , & ceux qui furent jaloux de la Cour , le furent encore plus les uns des autres. Il n'étoit donc pas aisé de rassembler une force suffisante pour opposer aux mauvais Ministres. Lorsque cette force fut formée , & que l'insuffisance ou l'iniquité de l'administration , fut continuellement exposée à la vûe du public , plusieurs furent gagnés par le Ministre ; d'autres ne connoissant rien à la constitution de leurs pays , ni à l'histoire des autres nations , se laisserent séduire ; ils s'imaginèrent follement que les choses avoient toujours été telles qu'ils les voyoient , & que la liberté , qui s'étoit conservée dans des tems corrompus , pourroit bien encore se maintenir dans la même corruption. Il y en eut d'assez foibles pour être réellement effrayés ; d'autres sont assez hypocrites pour feindre d'être encore allarmés , des noms de *Thoris* & de *Jacobites* , ridicule toujours donné à ceux , qui ne fléchissent point les genoux , devant le Simulacre d'airain que

le Roi a fait élever. Quelques-uns se persuaderent qu'on ne feroit aucun mauvais usage de ce pouvoir , acquis par la corruption ; & des hommes de génie ont pû , & peuvent encore se flater que si jamais on employoit l'autorité pour des projets dangereux , ils auroient toujours le tems & les moyens d'en arrêter les effets. Les premiers sont subjugués par leur ignorance. Si les seconds ne sont pas des hypocrites , ils sont entraînés par leurs préjugés. Les troisièmes , le sont par leur partialité , & leur confiance aveugle. Les derniers par leur présomption , & tous généralement , par leur injustice & leurs intérêts personnels , qu'ils s'efforcent de pallier & de concilier , autant qu'ils le peuvent , avec le bien public , *& cæca cupiditate corrupti , non intelligunt se , dum vendunt , & vœnire.*

D'après ces observations , vous conviendrez , Milord , que notre infortuné pays peut servir de preuve à tout ce que j'avance. Lorsque par caprice ou par d'au-
tres

très voyes, ce *Voyageur Hollandois*, que j'ai supposé au niveau, & même au-dessous du commun des hommes, est revêtu de l'autorité, il ne peut faire dans un pays de liberté, que des maux légers & de peu de durée, à moins que des génies éclairés & expérimentés ne méfussent de leurs talens, & ne lui servent de guides. Une faction de Ministre auroit aussi peu d'habileté pour faire le mal, qu'elle a peu d'inclination pour faire le bien, si elle n'étoit formée & conduite par des gens d'un talent supérieur; & un tel Ministre, à la tête de sa phalange, ne seroit pas capable de tenir son pays sous une tyrannie ignominieuse, si des hommes plus éclairés & beaucoup plus distingués que lui, au lieu d'employer leur éloquence, leur sçavoir, leur expérience, & leur autorité, à corriger le gouvernement, & à conserver la constitution de l'Etat, ne faisoient un vil & criminel abus de leurs talens, en les employant à couvrir l'ignorance, à déguiser

la folie , à cacher , & même à justifier , la fraude & la corruption.

Ce n'est pas tout , Milord , consultons l'expérience ; nous verrons que cette cabale seule , ne seroit pas capable de maintenir l'autorité dans les plus foibles & les plus mauvaises mains du Royaume , si en même tems qu'il y a d'un côté un injuste abus des talens , il n'y avoit pas de l'autre une négligence , & une foiblesse impardonnable.

Plus les grands génies s'occupent de la destruction de l'Etat , ou en négligent la défense , plus la conservation en est difficile. Mais si les principes sur lesquels je raisonne sont vrais , le devoir croît avec les difficultés : ce n'est pas assez dans des circonstances aussi urgentes , d'opposer le génie au génie , il faut que l'activité égale l'activité ; ceux qui cherchent à détruire , sont d'abord animés par l'amour du pouvoir & de l'argent ; la crainte les porte ensuite à tout hasarder. Il faut donc leur opposer des génies capables de

combattre l'ambition, l'avarice, & même le désespoir ; des hommes qui sçachent lutter contre ces passions, lorsqu'elles sont favorisées & fortifiées par la foiblesse de la Nation, & par la force du gouvernement. Dans de telles circonstances, il y auroit peu de différence, entre s'opposer foiblement, & ne s'opposer point du tout. Les entreprises foibles & mal soutenues ont même souvent des conséquences plus dangereuses que le silence, & la tranquillité. C'est une vérité, dont je souhaite vivement que notre pays ne soit pas la preuve ; il est à craindre qu'on n'y entreprenne des oppositions non par *devoir*, mais comme une *aventure*, & que ceux qui les formeront, ne se regardent plutôt comme des Partisans, que comme des Citoyens.

Il y a peu d'années que non-seulement les Commerçans, mais la Nation prit feu sur le projet d'une nouvelle accise. On s'y opposa, non sur des considérations & des intérêts uniquement relatifs au commerce ;

mais parce qu'elle attaquoit les vrais principes de la liberté. L'opposition fut soutenue pendant quelque tems dans le Parlement avec assez de vigueur ; mais il y avoit si peu de dispositions pour augmenter & diriger le feu des esprits , que le principal objet de ceux qui en étoient les chefs , fut toujours de l'éteindre : cependant vous vous souvenez , Milord , avec quelle violence ce feu continua contre l'Auteur du projet , jusqu'à ce qu'il fût calmé , un moment avant l'Élection du nouveau Parlement , par l'indolence & l'inactivité de la dernière Assemblée de celui qui le précédoit ; mais en se conduisant ainsi , ces amis du bien public se sont autant trompés dans leur morale , que l'événement prouvera qu'ils l'ont été dans leur politique.

Servir son pays , n'est point un devoir chymérique , c'est une obligation réelle. Tout homme qui conviendra , qu'il y a des devoirs tirés de la constitution de la nature , du bien & du mal moral des

choses , reconnoîtra celui qui nous oblige à faire le bien de la Patrie , ou sera réduit à la plus absurde inconféquence. Quand il est une fois convenu de ce devoir , il n'est pas difficile de lui démontrer qu'il est proportionné aux moyens , & aux occasions qu'on a de le remplir , & que rien ne peut acquitter de ce qu'on doit à la Patrie , tant qu'elle a besoin de nous , & que nous pouvons la servir. Il est possible que les obligations où nous entraîne le service public , deviennent pour certaines personnes , des engagements pour la vie : mais seroit-ce une raison pour s'y refuser ? Non , ç'en doit être une pour les connoître , les accomplir , & rendre grace à l'Etre suprême , qui nous a rendus capables de jouer un rôle si grand , & si utile aux hommes. Des talens supérieurs , & des rangs distingués font parmi nous de nobles prérogatives , soit qu'on les tiennent de la naissance , des circonstances , ou du succès de ses propres soins. Celui qui les possède , pour-

roit-il se repentir des devoirs où il s'est engagé , & se plaindre de passer sa vie dans la plus noble occupation dont la Nature humaine soit capable. A quel rang plus élevé , à quelle gloire plus grande , un mortel peut-il aspirer ? qu'à celle d'être pendant le cours de sa vie , le soutien des bons gouvernemens , le fleau des mauvais , & le gardien de la liberté publique. Que la tyrannie , que la perte de la santé , que l'affoiblissement des talens , que la force des accidens , nous fassent perdre nos biens & nos rangs , notre chute n'est digne que de compassion , & ne peut nous deshonorer. Mais nous dégrader nous-mêmes , mais descendre volontairement , & par choix , du rang le plus élevé , au plus bas , abandonner le gouvernement des hommes , pour celui des chiens & des chevaux , négliger le soin d'un Royaume , pour celui d'une Paroisse , renoncer à des occupations nobles & grandes , pour se livrer à des amusemens futiles , à la bassesse &

à la fainéantise ; qu'est-ce qu'une telle vie , Milord ? prononcez ; j'aime mieux que vous le disiez que moi.

On auroit tort de dire , qu'il est injuste d'exiger que quelques hommes renoncent à tous les plaisirs de la vie , & passent leurs jours dans le travail , tandis que les autres donneront les leurs , aux amusemens & à la dissipation. Une vie consacrée au service de la Patrie , admet l'usage des plaisirs , & aucun autre état n'en permet l'abus ; les moindres ne sont pas incompatibles avec les devoirs publics. Les plus grands , naissent de la satisfaction de les avoir remplis. Les plaisirs sensuels auxquels la Nature nous porte , que la raison par conséquent ne défend point , qu'elle conduit & qu'elle dirige , sont si peu exclus d'une vie occupée , que quelquefois ils lui sont nécessaires. Les plaisirs mêmes en ont plus de vivacité , lorsqu'ils succèdent au travail , & aux affaires. Ceux de la table , par exemple , peuvent être ménagés , pour augmenter ce

que *Caton* le Censeur appelle, *vita conjunctionem*. Accablé de vieillesse, dans le sein des devoirs publics, & des études particulières, il trouvoit le tems de fréquenter les Assemblées des vrais Citoyens de Rome, & de faire dans sa Maison de Campagne des soupers longs & agréables avec ses Amis; le vin rechauffa souvent sa vertu, & l'amour des femmes n'empêcha pas *César* de former, & d'exécuter le plus grand projet, que l'ambition ait jamais inspiré. Mais si *César* travaillant à détruire la liberté de son Pays, jouissoit de ces plaisirs, qui pouvoient lui être communs, avec tous ceux qui s'opposoient à ses desseins, il y a des plaisirs plus vrais dans une vie occupée, que *César* ne connut jamais, ni *Montagne*, en écrivant ses essais, ni *Descartes*, en bâtarissant de nouveaux mondes, ni *Burnet*, en formant une Terre avant le déluge, ni *Newton* même, en découvrant & en établissant sur des expériences, & sur la plus sublime Géométrie, les véritables

loix de la Nature , ne sentirent pas plus de plaisirs intellectuels que n'en goute un véritable *Patriote* , qui tend toutes les forces de son entendement , & dirige toutes ses pensées , & ses actions au bien de son pays. Quand un tel homme forme un plan politique , & qu'il sçait réunir pour un grand & bon dessein , les parties qui semblent les plus indépendantes , son imagination est aussi transportée ; il est aussi absorbé dans la méditation , & s'y livre avec autant d'ardeur & de plaisir , que ces génies , que je viens de nommer. La satisfaction qu'il tire de l'importance des objets auxquels il s'applique est infinie ; c'est ici où se bornent les plaisirs , & le travail du Philosophe spéculatif ; mais ceux de l'homme d'Etat vont plus loin ; en exécutant le plan qu'il a formé , son travail & ses plaisirs continuent , s'augmentent & se varient. L'exécution , il est vrai , en est souvent traversée par des circonstances imprévûes , par la perversité , & la

perfidie de ses faux amis, par le pouvoir & la malice de ses ennemis; mais ces obstacles, ne servent qu'à nous animer, & la fidélité de quelques hommes dédommage de la fausseté des autres. Lorsqu'un grand événement est près d'éclôre, l'action échauffe, & ce mélange d'espérance & de crainte, qui tient l'esprit en suspens, porte dans l'ame une agitation qui n'est pas sans plaisir. Si le succès lui est favorable, il jouira d'une satisfaction proportionnée au bien qu'il aura fait; il goûtera un plaisir semblable à celui qu'on attribue à la Divinité, à la vûe de ses ouvrages. Si le succès lui est contraire, si la tyrannie de la Cour, & les partis opprimans viennent à prévaloir, il aura toujours pour soutenir son courage, & adoucir son ame, le témoignage de sa conscience, & la jouissance de l'honneur qu'il s'est acquis. Quoique les affaires d'Etat soient pour ceux qui s'en mêlent, une espèce de Lotterie, c'en est une, où l'homme de bien ne sçauroit per-

dre. Il est vrai qu'il peut être blâmé, au lieu d'être applaudi, & qu'il peut éprouver bien des injustices. Je ne dirai pas, comme *Séneque*, que le plus beau spectacle que Dieu puisse contempler, est un homme vertueux, maltraité, & souffrant avec courage ; mais je dirai que *Caton*, chassé du *Forum*, & traîné en prison ressentit intérieurement plus de plaisir, & conserva plus de dignité, que ceux qui l'insultoient, & triomphoient sur les ruines de leur Patrie.

On m'objectera peut-être l'exemple même de *Caton*. On peut me demander de quelle utilité il fut à Rome, en consacrant sa vie à son service ? Quel honneur il acquit en mourant à *Utique* ? On peut dire que les gouvernemens ont leur période, comme toutes les choses humaines, qu'ils peuvent pendant un certain tems être ramenés à leurs premiers principes ; mais que ces principes étant une fois effacés de l'esprit des hommes, on entreprendroit vainement de les faire re-

vivre , que ceci est le cas de tous les gouvernemens , que lorsque la corruption du Peuple est extrême & universelle ; un Etat ressemble à un vieux bâtiment qui tombe en ruine , & qui malgré de fréquentes réparations , non-seulement s'ébranle , mais croule jusques dans ses fondemens ; alors tout ce qui l'habite , cherche un azile ailleurs ; il n'y a que les foux , qui en s'efforçant de réparer ce qui est irréparable , sont écrasés sous les ruines. Nous devons , dira-t'on , nous contenter de vivre sous la forme de gouvernement que nous aimons le moins , lorsque celle que nous désirerions le plus est détruite. Ainsi parle *Dolabella* , dans une de ses Lettres à *Cicéron*.

Mais si *Caton* ne put sauver la liberté de *Rome* , il en prolongea du moins la durée. La République auroit été renversée , lorsqu'elle fut attaquée par *Catili-
na* , soutenu par *César* , *Crassus* , & les plus mauvais Citoyens de *Rome* , si elle n'avoit été défendue par *Cicéron* , sou-

tenu de *Caton*, & des meilleurs Patriotes. Il est certain que *Caton* se trompa, en laissant trop éclater la dureté de son caractère ; il eut trop de sévérité pour les mœurs de *Rome*, où le luxe avoit déjà prévalu, & qui depuis long-tems étoit abandonnée à la corruption ; il étoit incapable d'employer ce liant, qui peut s'unir au caractère le plus ferme, & il a traité mal-adroitement un corps usé. Dans cette circonstance critique, le salut de la République dépendoit de la réunion des *Sénateurs* & des *Chevaliers*. *Cicéron* l'avoit formée, & *Caton* la rompit. Mais si ce Citoyen bon & vertueux, car je ne pense pas que ce fût un habile homme, se trompa dans les circonstances particulières que je viens de rapporter, il a certainement mérité la gloire qu'il s'est acquise par la fermeté de sa conduite, en consacrant tous les momens de sa vie au service de sa Patrie : il auroit été plus digne de louanges, s'il avoit persisté jusqu'à la fin à en défendre la liberté ; & je crois que

sa mort eût été plus belle à *Munda* qu'à *Utique*. Si cela est ainsi , si l'on peut avec sévérité , mais avec justice , censurer la conduite de *Caton* , pour avoir abandonné la défense de la liberté , à laquelle cependant il ne voulut pas survivre , que dirons-nous de ceux qui l'entreprennent foiblement , la poursuivent avec irrésolution , y renoncent , lorsqu'ils ont le plus d'espérance de réussir , & l'abandonnent , lorsqu'ils n'ont rien à redouter.

Milord , j'ai vivement insisté sur les devoirs des hommes à l'égard de leur pays ; parce que je suis né Anglois , & que je conserve toujours pour ma patrie le même attachement que j'avois pour elle , lorsque je l'habitois. Depuis la révolution arrivée en 1688. notre gouvernement s'est plus que jamais rapproché de ses vrais principes , & l'avenement de la maison d'Hanover au trône , a donné la plus belle occasion & les plus justes raisons , pour remplir le plan de la liberté , & le porter à sa perfection. Mais il me

semble que dans notre Isle , l'attachement pour la liberté s'est détruit , à mesure que les moyens de la conserver & de la défendre se sont accrûs.

J'ai remarqué , lorsque j'étois parmi vous , plus de bassesse dans les mœurs & dans la conduite des particuliers que je n'en ai vû en France. J'ose vous défier, Milord, & je suis fâché de le pouvoir, de produire dans le même espace de tems aucun exemple de résistance à des demandes injustes, ou à une volonté extravagante de la Cour, comparable à ceux que je puis vous citer pour l'honneur des Parlemens de France : cette servitude doit paroître plus surprenante en *Angleterre* que par tout ailleurs ; parce que le gouvernement de la Grande Bretagne a quelque apparence de l'Oligarchie , & que la Monarchie y est plus voilée qu'offensible , plus affoiblie que fortifiée, plus dependante, qu'absolue. Il est donc bien étonnant que l'imagination & la coutume ayent rendu ces cabales, ou

cette Oligarchie plus respectée que la Majesté même , cela n'est pas surprenant dans un pays , où les Princes qui ont un pouvoir absolu , peuvent être des tyrans , ou en substituer d'autres : il y en a mille exemple ; mais cette tyrannie doit-elle s'établir en *Angleterre* ? Dans les autres pays le peuple a perdu l'armure de sa constitution ; il est nud & sans défense ; mais nous , en conservant nos armes , nous avons perdu le courage , & nous souffrons aujourd'hui des Ministres , ce que nos peres n'auroient pas enduré des Rois.

Les Parlemens ne sont pas seulement ce qu'ils ont toujours été , parties essentielles de notre constitution , ils sont aussi parties nécessaires de notre administration. Ils ne doivent pas à la vérité prétendre à la puissance exécutive ; mais la puissance exécutive ne peut pas s'exercer sans leur participation annuelle. Les Princes & les Ministres ont aujourd'hui pour agir sans inspection & sans contrôle , moins de mois qu'autrefois , ils n'avoient

n'avoient d'années. Il est donc facile d'arrêter le mal dans sa source, de changer une mauvaise administration, de tenir les Ministres dans la crainte, de maintenir & de vanger, s'il en est besoin, la constitution de l'Etat; cela est si aisé par la forme actuelle de notre gouvernement, que la corruption seule n'a pas pû nous détruire : si nous périssions, ce sera autant faute de *courage*, que faute de *vertu*. Dans les circonstances présentes, d'humbles fripons seroient même capables de conserver leur liberté, des scélérats dédaigneroient de s'abaisser à de basses friponneries; mais tout est petit, bas & vil parmi nous, & loin d'avoir les vertus, nous n'avons pas même les vices des grands hommes. Celui qui auroit de la gloire au lieu de vanité, une ambition égale au desir de s'enrichir, souffriroit-il jamais d'être traité comme le valet des Fermiers de l'autorité Royale? Pourroit-il endurer qu'un homme au plus son égal, & souvent son inférieur à beaucoup d'égards,

le regardât avec hauteur, dissipât les biens de la nation, & foulât avec impunité les libertés de son pays ? Cela arriveroit-il, s'il y avoit le moindre courage parmi nous ? mais il n'y en a point. Ce que nous regardons comme ambition, est un mélange singulier d'avarice & d'orgueil ; la modération est pusillanimité, & la Philosophie, que certains hommes affectent, est indolence : de-là vient que la corruption s'est étendue, & prévaut.

J'attends peu des principaux Acteurs qui occupent aujourd'hui la Scène ; ils ne sont pas divisés sur leurs *mesures*, autant qu'ils le semblent, & qu'ils voudroient qu'on le crût. Leur vraie division est sur leurs *intérêts*. Tandis que le Ministre n'étoit point ébranlé, & que le moment de lui succéder n'étoit pas venu, ces amateurs du bien public paroissoient n'avoir qu'un objet, celui de réformer le gouvernement ; & pour cette fin la chute du Ministre non-seulement étoit poursuivie comme un préliminaire, mais comme

une nécessité. Mais quand on vit approcher le moment de sa chute, l'espoir de lui succéder se présenta, la réforme du gouvernement cessa d'être leur objet : ils diviserent dans leur idée la peau de l'ours, avant que de l'avoir abatu, & la crainte que chacun eut de le chasser pour un autre, rallentit leur poursuite. Voilà ce qui l'a sauvé ; la corruption seule dont on s'est plaint avec tant de force & de justice, n'auroit pas suffi pour empêcher sa chute.

Si j'espère peu des principaux Acteurs qui sont aujourd'hui sur notre Théâtre, je suis fort éloigné d'appliquer généralement à tous, ce que je crois vrai à l'égard de la plus grande partie. Il y a des hommes qui certainement desirent le bien de leur pays, & que pour cette raison j'aime & j'honore ; mais ces hommes égarés par d'autres, & séduits par leur penchant naturel à l'inaction, ont saisi la moindre excuse, & cédé au moindre prétexte qui favorisoit leur indolence.

Ainsi je n'espere pas qu'ils se réveillent , ni qu'ils raniment dans les autres , cet esprit qu'ils ont laissé perdre , & à la perte duquel ils ont même contribué.

Je porte mes regards de la génération qui est prête à finir , à celle qui va commencer : j'y vois beaucoup d'hommes qui promettent ; mais, Milord , je n'attends d'aucun autant que de vous. Souvenez-vous que l'opposition dans laquelle vous vous êtes engagé , en entrant dans les affaires , n'a pas pour unique objet une administration défectueuse ; mais qu'elle a pour but un gouvernement , qui se foutient par toutes sortes de voyes , établit de nouveaux principes , introduit des coutumes contraires à la constitution de notre Etat , & tend à détruire toute liberté. Songez que vous devez combattre les maux présens , & empêcher qu'ils ne s'étendent sur votre postérité , que si vous rallentissez vos efforts , vous abandonnez la cause , & que celui qui à chaque occasion , ne renouvelle pas ses pré-

tentions , peut perdre ses droits.

Autrefois nos disputes avoient plus pour objet les personnes , que les choses , ou au moins elles ne regardoient que des points particuliers de conduite politique , sur lesquels on auroit été bientôt d'accord , si les intérêts personnels de quelques particuliers , & les préjugés aveugles des partis eussent moins prévalu. Que les * *gros Boutiens* ou les *petits Boutiens* l'aient emporté , je ne crois pas qu'un homme sensé & instruit pense que cela intéresse la constitution de l'Etat , malgré les clameurs qui se sont élevées dans un tems , sur le danger de l'Eglise , & dans un autre , sur celui de la succession protestante. Mais aujourd'hui le cas est totalement différent : les moyens d'envahir la liberté sont devenus plus faciles , par la nature des fonds publics , & par l'usage insolent qu'on en fait , qu'ils ne l'avoient jamais été par les prérogatives que les Rois avoient usurpées. C'est pourquoi ré-

* Noms des partis qui divisoient l'Empire de Lilliput , voyages de Gulliver , tome I.

former l'Etat, doit être l'objet de votre opposition, encore plus que de réformer l'administration. Arrachez l'autorité des mains de ceux qui en ont si méchamment abusé, depuis qu'elle leur a été confiée par un sot marché fait dans un regne, & par un marché que la corruption a dicté dans un autre. Mais ne vous imaginez pas que cela doit être votre unique objet: vous devez à votre pays, à votre honneur, à votre sûreté, à notre âge, & aux siècles à venir, de ne rien négliger pour réparer la breche qui est faite dans la constitution de l'Etat, & que l'on voit augmenter tous les jours. Vous devez employer tous vos soins, pour fermer avec l'autorité des loix, les principales voyes par lesquelles s'est introduit le torrent de la corruption: je dis les principales voyes, parce que, quoique dans la spéculation il paroisse possible de les fermer toutes, cependant je crois que dans l'exécution, on découvreroit que cela ne seroit ni prudent ni praticable.

Comme voye à la corruption, aucune ne mérite d'être exceptée; mais il y a une juste distinction à faire, parce qu'il y a entr'elles une différence réelle. Quelques unes ont été ouvertes par l'abus d'un pouvoir nécessaire pour maintenir la subordination, & même pour ménager un bon gouvernement. Ainsi malgré l'abus que la couronne peut faire de son autorité, il faut la lui conserver. Telle est la foiblesse de l'humanité; aucune de ses institutions ne peut être parfaite: ce qu'on peut attendre de mieux de la sagesse des hommes, est de trouver les moyens par lesquels on produit de grands biens, & qui n'entraînent que des maux légers. Il y aura toujours quelque mal dans la cause, ou dans la conséquence, immédiat ou éloigné. Mais il y a d'autres entrées à la corruption: celles-ci sont les plus grandes, & les raisons qu'on a prétendu donner pour souffrir qu'elles demeurassent ouvertes, devroient engager tout honnête homme à les fermer. C'est

l'augmentation des moyens de corruption qu'on employe plus souvent pour le service de l'*Oligarchie* que pour celui de la *Monarchie*. Fermez ces voyes, & vous n'aurez rien à craindre des autres; par elles seules les Ministres ont acquis un pouvoir plus réel & plus dangereux, que n'en ont perdu les Rois par les bornes qu'on a mises à leurs prérogatives.

Il y a eu des momens où notre gouvernement est resté libre, avec les plus fortes apparences qu'il cesseroit de l'être. Faites consister votre gloire, Milord, ainsi que celle de la génération, qui s'élève avec vous, à empêcher qu'avec l'apparence de la liberté, il ne devienne absolu. Quelqu'occupé que vous puissiez être; dans tous vos conseils, & dans toutes vos actions, ne vous écartez jamais de cet objet. La scène qui s'offre à vos yeux est grande, & le rôle que vous y devez jouer est difficile: en effet, il est aussi mal aisé d'engager des hommes livrés à la corruption, à préférer l'honneur

au profit, & la liberté au luxe, qu'il est difficile d'apprendre aux Princes le grand art de gouverner leur Etat par l'accord de ses parties, ou de les déterminer à mettre cette science en pratique. Mais plus cette entreprise est difficile, plus son exécution seroit glorieuse. C'est un projet digne d'exercer les plus grands talens, & de remplir la vie la plus étendue; poursuivez-le avec courage, Milord, & ne desespérez pas du succès.

——— Deûs hæc fortasse benigna
Reducet in sedem vice.

Un Parlement, même une seule Chambre du Parlement, peut en tout tems, & même en un instant, détruire l'abus du pouvoir; chaque jour amène de nouveaux événemens, tenez-vous prêt à en profiter. Nous lisons dans l'ancien Testament, qu'une Ville auroit été soustraite à la vengeance divine, si cinq hommes justes s'y étoient trouvés. Ne laissez pas périr notre pays, faute d'un si petit nombre d'hommes, & si la génération

qui finit, ne peut nous les fournir, trouvons-en une plus grande quantité dans celle qui va la remplacer.

Nous pouvons l'espérer, Milord, des premiers essais, que vous & quelqu'uns de nos jeunes Sénateurs, avez faits dans les affaires publiques. Les preuves que vous avez données de vos talens supérieurs, ont relevé les espérances de notre pays. Confirmez-les par une application, & une persévérance sans relâche ; sans ces qualités, de grands talens, même la plus haute vertu, ne vous suffiront pas pour soutenir votre réputation, & la cause que vous défendez. Combien d'hommes ont paru de mon tems, qui ayant débuté avec succès, n'ont dans la suite fait aucun progrès ; quelqu'uns dès leur premier vol, sont tombés dans la foule du vulgaire, & y sont demeurés dans l'oubli ; d'autres avec de plus grandes qualités, peut-être avec plus de présomption, mais sûrement avec plus de ridicule, ont persisté à faire des essais toute

leur vie ; ils n'ont jamais été capables d'aller plus loin ; & tous leurs talens politiques se sont bornés à prononcer des harangues préméditées, sur quelques sujets choisis.

L'éloquence, qui persuade & conduit les hommes, nous donne une plus grande idée de supériorité que le pouvoir dont un ignorant peut se servir, ou que la fraude qu'un fripon peut employer. Mais l'éloquence doit couler comme un torrent nourri par une source abondante, & non comme un jet d'eau, qui ne s'élève que les jours de solennité. Les fameux Orateurs de la *Grece* & de *Rome* étoient des hommes d'Etat, & les Ministres de ces Républiques ; la nature du gouvernement & l'esprit de leur siècle, les obligeoient à composer des discours plus limés ; ils haranguoient plus souvent qu'ils ne délibéroient, & l'art de parler demandoit parmi eux plus d'étude & plus d'exercice d'esprit & de corps qu'il n'en faut parmi nous. Mais quelques peines qu'ils prissent pour apprendre

à conduire le torrent de leur éloquence, ils en prenoient encore davantage, pour augmenter les sources d'où elle couloit. Ecoutez *Démofthenes*, écoutez *Cicéron*, tonnant contre *Philippe*, *Catiline* & *Antoine*; je choisis leurs exemples, plutôt que ceux de *Pericles*, de *Phocion*, de *Crassus*, d'*Hortensius*, ou des autres fameux personnages de la *Grèce* & de *Rome*; parce que l'éloquence de ces deux grands hommes a été si célèbre, que nous sommes accoutumés à les considérer uniquement comme des Orateurs. Ils l'étoient en effet; & tout homme qui a de l'ame, ne peut lire leurs discours, après tant de siècles, après la destruction des gouvernemens, & l'extinction des peuples, pour lesquels ils furent composés, sans être agité des passions qu'ils se proposoient d'émouvoir, & sans ressentir l'esprit qu'ils vouloient inspirer. Mais si nous examinons leur histoire, & si nous considérons les rôles qu'ils ont joués, nous les verrons dans un autre jour, & nous

les admirerons dans des positions plus élevées. L'éducation de *Démofthenes* fut négligée par les mêmes tuteurs qui le frustrèrent de son héritage. *Cice* on fut élevé avec plus de soin, & *Plutarque* dit, que lorsqu'il commença à paroître, le peuple avoit coutume de l'appeller par dérision, le *Grec* & le *Scholastique*. Mais quelque avantage que son éducation eût pû lui donner sur *Démofthenes*, & auquel des deux qu'on accorde la supériorité de génie, il est certain que par leur application, ils firent l'un & l'autre un progrès étonnant dans chaque partie des connoissances politiques : *Cicéron* pouvoit être un meilleur Philosophe; mais *Démofthene* étoit un aussi grand homme d'Etat. La réputation qu'ils obtinrent, & les grandes actions qu'ils acheverent, sont au-dessus de ce qu'on peut attendre de l'éloquence seule. *Démofthenes* la comparoit à une arme : en effet l'éloquence est de peu d'usage, si l'on n'a pas la force & l'adresse de s'en servir : cette force & cet art, *Démo-*

Athenes les possédoit dans un degré éminent : entre plusieurs circonstances intéressantes, observez-le dans celle-ci : il étoit d'une très-grande importance à *Philippe* d'empêcher que *Thebes* n'accédât à la grande alliance que *Démosthènes*, à la tête de la République d'*Athenes*, formoit contre le pouvoir naissant des *Macédoniens*. *Philippe* avoit des Ambassadeurs pour opposer à ceux des *Athéniens*, & l'on peut être assuré qu'il ne négligea, dans cette occasion, aucun de ces moyens que dans d'autres, circonstances il employa toujours avec tant de succès. La négociation fut difficile, mais *Démosthènes* l'emporta ; & les *Thébains* s'engagerent dans la guerre contre *Philippe*. Etoit-ce uniquement par son éloquence, que dans un Etat divisé il prévalut sur toutes les subtilités de l'intrigue, & sur l'adresse des négociations ? qu'il réussit malgré tous les moyens de séduction, toutes les voyes de corruption, que le plus habile & le plus puissant Prince put employer, & malgré

la terreur qu'il s'efforça d'inspirer ? *Démofthenes*, dans une telle crise, n'étoit-il occupé qu'à composer des harangues, & qu'à les débiter au peuple ? Il parloit sans doute à *Thebes*, aussi bien qu'à *Athenes*, & dans le reste de la *Grece*, où toutes les grandes résolutions de faire des alliances, de déclarer la guerre, ou de conclure la paix, étoient déterminées dans des assemblées démocratiques. Mais ses harangues étoient la moindre partie de ses soins, & l'éloquence n'étoit ni le seul ni le principal talent, sur lequel ses succès furent fondés, ainsi que les Ecrivains voudroient nous le faire croire. D'autres talents ont dû seconder son éloquence. Il doit avoir eu une connoissance parfaite de son pays, & des autres Etats de la *Grece*, de leurs dispositions, & de leurs intérêts, relativement les uns aux autres, & relativement à leurs voisins, particulièrement aux Perses : il faut qu'il ait eu un fond prodigieux de connoissances, pour avoir nourri son éloquence, pour l'avoir

dirigée sur quelques matieres que ce fût , & pour qu'elle ait été suivie du succès , dans toutes les occasions où il l'a employée.

Considérons *Ciceron* sur le plus grand Théâtre du monde connu , & dans les circonstances les plus difficiles ; nous le connoissons mieux que *Démotthenes* , car nous le voyons de plus près , & dans plus de situations. A quel point de perfection n'a-t-il pas porté les connoissances qu'il avoit acquises, sur la constitution du gouvernement *Romain* , soit Ecclésiastique , soit civil , sur l'origine , sur les progrès des raisons générales & des occasions particulieres qui avoient donné naissance aux loix & aux coutumes de son pays , sur les grandes regles de l'équité , & sur les basses manœuvres des Cours, sur les devoirs de chaque Magistrature , & de toutes les charges de l'Etat , depuis le Dictateur jusqu'au Licteur , sur tous les pas, par lesquels *Rome* s'étoit élevé dès son enfance , à la liberté , au pouvoir , à la grandeur, & à la domination, aussi bien que
sur

sur tous ceux par lesquels , un peu avant son siècle , elle commençoit à décliner vers cette servitude , dans laquelle non-seulement sa liberté , mais aussi sa puissance , sa grandeur, & sa domination, furent absorbées ?

Qu'il connoissoit bien les Colonies & les Provinces des *Romains* , les alliés & les ennemis de l'Empire , les droits & les privilèges des uns , les dispositions & l'état des autres , leurs intérêts relativement à *Rome* , & les intérêts de *Rome* par rapport à eux ! Qu'il avoit bien présent à l'esprit les anecdotes des premiers tems concernant les *Romains* , & les autres Etats ! Avec quelle attention n'observoit-il pas les moindres circonstances qui se passaient dans son pays ? Ses ouvrages justifieront ce que je viens d'avancer , & établiront dans l'esprit de ceux qui les liront , l'idée que je donne de ses connoissances & de sa capacité , aussi bien que celle qu'on a généralement de son éloquence.

Pour un homme si profondément in-

struit, & si constamment appliqué à augmenter ses connoissances, il ne pouvoit rien arriver d'absolument nouveau ; il étoit en quelque façon préparé sur tous les événemens ; à peine y avoit-il un effet, dont il n'eut pas considéré la cause, à peine une cause, dont sa sagacité ne put pénétrer l'effet caché : son éloquence dans les affaires particulières, lui avoit d'abord acquis sa considération à *Rome* ; mais ce furent ses connoissances, son expérience, & son travail continuel, qui soutinrent sa réputation, le mirent en état de rendre de si grands services à son pays, & donnerent à son éloquence tant de force & de poids : s'il s'étoit confié aux seuls avantages qu'elle donne, en vain auroit-il attaqué *Catilina*, avec toute la véhémence & l'indignation qu'il fit éclatter ? Sa seule éloquence auroit-elle pû sauver lui & le Sénat du fer de cet assassin ? Auroit-il pû se vanter d'avoir chassé cet infâme Citoyen hors des murs de *Rome* ? *Abiit, excessit, evasit, erupit*, s'il n'avoit pris au-

paravant des mesures, pour qu'il lui fût impossible d'y demeurer plus long-tems ? Auroit-il pû avec raison s'attribuer l'honneur d'avoir prévenu, sans tumulte & sans désordre, les desseins de ceux qui projettoient d'exterminer le peuple, de détruire l'Empire, & d'éteindre jusqu'au nom *Romain*, si par son art & sa conduite, il n'avoit réuni pour la cause commune, les ordres les plus opposés, s'il n'avoit veillé secrètement sur les trames des conspirateurs, & si avant que d'avoir dévoilé leurs projets au *Sénat* & au peuple, il n'avoit ménagé à *Rome* & dans les *Provinces*, des forces suffisantes pour les renverser ; enfin s'il n'avoit pas fait plus d'usage de sa prudence politique, c'est-à-dire, de la connoissance des hommes, & de l'art de gouverner, que donnent l'étude & l'expérience, que de tout le pouvoir de son éloquence.

Tel étoit *Démosthenes*, tel étoit *Cicéron*, tels furent tous les grands hommes, dont les noms sont conservés dans l'his-

toire, & tel doit être, ou s'efforcer de devenir, tout homme qui présume devoir se mêler des affaires d'un gouvernement libre, & qui aspire à conserver, dans les assemblées du peuple, un caractère distingué, quelque parti qu'il prenne, soit de soutenir, soit de s'opposer, je propose les deux cas, Milord, parce que j'ai observé, & vous aurez souvent occasion de remarquer, que bien des gens semblent penser que le parti de l'opposition, demande moins de préparation, & d'application, que n'en exige la conduite du gouvernement. Mais, Milord, cette opinion est une très-grande erreur, & il est certain qu'elle a été bien fatale: elle provient de légèreté, d'irrésolution, de paresse, & d'une fausse idée de l'opposition, à moins que les personnes qui semblent s'y livrer, ne déguisent leur véritable façon de penser, ne servent le Public, non par des motifs d'honneur & de devoir, mais par des vûes d'intérêt, refusant lorsqu'ils s'engagent dans le parti de l'oppo-

sition, sans espoir de récompense, de prendre les mêmes peines, qu'ils veulent bien se donner, lorsqu'on paye leurs services.

Regardez autour de vous, Milord, & vous verrez des gens empressés de parler, disposés & prêts à agir, lorsque des occasions particulières les pressent, ou lorsqu'ils sont excités par des motifs personnels, mais qui n'y sont nullement préparés. Faute d'instruction, leurs discours ne sont que superficiels, le manque d'accord, les jettent dans la confusion, ou les retient dans l'inaction; & faute de mesures préliminaires, ils éprouvent mille contre-tems fâcheux. Ceux qui affectent de paroître à la tête du parti de l'opposition, ou qui y tiennent un rang considérable, doivent au moins égaler ceux contre qui ils s'opposent, je ne dis pas en talens seulement, mais dans l'application & dans le travail; ils en retireront des connoissances, & une certaine préparation constante à tous les événemens qui peuvent arriver, chaque administration a son

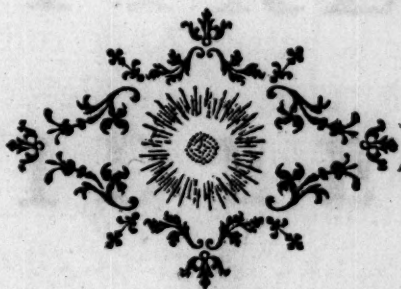
système de conduite, chaque opposition doit avoir pareillement le sien. Je me ferai peut-être mieux entendre par cet exemple. Quand deux armées entrent en Campagne, les deux Généraux ont leurs différens plans, soit défensifs, soit offensifs; & comme le premier, pour prendre ses mesures, n'attend pas qu'il soit attaqué, mais se prépare toujours suivant la probabilité des événemens, l'autre de son côté pour faire ses dispositions, n'attend pas le moment, où l'occasion d'attaquer se présente, mais se tient toujours prêt à la saisir, & profite en attendant de tous les avantages, qu'indépendamment de son plan, il peut retirer de son art, de ses forces, & des mouvemens de son ennemi.

En un mot, Milord, voici mon idée, que je soumets à votre jugement; suivant la forme actuelle de notre constitution, chaque membre de l'une & l'autre Chambre du Parlement, est membre du Conseil de la Nation, né ou choisi pour faire

le bonheur du Peuple , & pour s'opposer aux mauvais gouvernemens ; s'il n'est pas revêtu de l'autorité d'un Ministre d'Etat , il est revêtu du pouvoir supérieur , de veiller sur ses actions & de les réprimer. Il s'ensuit de-là , que ceux qui s'engagent dans le parti de l'opposition , doivent apporter autant de soin , pour résister à ceux qui servent la Couronne , que ceux-ci , pour soutenir leur administration , & que les hommes qui sont engagés dans le parti de l'opposition , n'agissent ni comme de bons Citoyens , ni comme d'honnêtes gens , si en même tems qu'ils combattent les fausses mesures du gouvernement , ils n'en présentent point de vraies , & s'ils n'opposent pas en toutes occasions, le plan politique, que l'intérêt public demande , à celui qui n'a d'autre fondement , que les intérêts particuliers du Prince ou de ses Ministres. Des gens rusés , comme il y en a plusieurs parmi vous , désapprouveront cette conséquence ; ils objecteront , qu'une telle

conduite , sous l'apparence d'opposition ; soutiendrait une foible , & même une mauvaise administration , que ce seroit donner un bon conseil à un mauvais Ministre , & le délivrer des embarras qu'on doit au contraire augmenter , & dont on doit profiter pour avancer sa ruine ; mais ces gens rusés n'ont aucun égard pour la vertu , & ne font que la contre-faire. Il seroit aisé de démontrer ce que j'ai dit sur les devoirs du parti de l'opposition ; & je suis persuadé qu'il ne faut pas faire un grand effort , pour prouver qu'un parti , qui opposeroit par système , la sagesse à l'imbécilité , la probité , à la mauvaise foi , & la justice , à l'iniquité , acquéreroit plus de réputation , plus de force , & arriveroit plus sûrement à ses fins , qu'un parti qui pour ainsi dire , s'opposeroit accidentellement , qui se conduiroit sans un accord général , avec peu d'uniformité , peu de préparation , peu de persévérance , & aussi peu de connoissance , que de capa-

cité politique. Mais il est tems de laisser
ce sujet, & de terminer ma Lettre, de
peur qu'elle ne devînt un volume.



[illegible]

LETTRE II.

IDÉE

D'UN ROY

PATRIOTE.

LETTRE II.

IDÉE

DUN ROY

PATRIOTE.

I D É E
D' U N R O Y
P A T R I O T E

INTRODUCTION.



N relisant quelques Lettres que j'ai écrites à Milord de * * *, j'en ai trouvé une, dans laquelle je m'étois fort étendu sur les devoirs des hommes envers leur Patrie; de ces hommes particulièrement qui vivent sous la constitution d'un gouvernement libre, & j'ai trouvé que j'y avois fait une forte application de ces principes généraux, à l'Etat présent de la Grande Bretagne, & au caractère des Acteurs qui occupent actuellement le théâtre.

Je ne vois pas de raison d'altérer, ni même d'adoucir aucune des pensées qui y sont avancées ; au contraire je me propose, de porter ces observations plus loin, & de donner une idée (car je ne prétends pas faire un plan parfait) des devoirs d'un Roi envers son Pays, de ces Rois particulièrement, qui sont choisis par le Peuple ; car je n'en connois pas que Dieu ait sacré, pour gouverner aucune Monarchie. Après quoi j'appliquerai ces maximes générales, à l'état présent de l'Angleterre, aussi fortement & aussi directement, que je l'ai fait dans mon autre Lettre.

Je ne suis pas de ces Esclaves Orientaux, qui croient qu'il y a une présomption criminelle, à élever les yeux sur ceux de leur Roi, & je ne suis pas forcé par l'autorité de Milord Bacon, de penser que cette opinion soit juste & raisonnable ; il me semble, au contraire, qu'il n'y a pas de secret plus important, ni de cœurs, qui méritent d'être approfondis

avec plus de curiosité & d'attention , que ceux des Princes. Mais plusieurs choses ont concouru , outre l'âge & le caractère , à me mettre à une grande distance de la Cour , de façon que loin de pouvoir lire dans les cœurs des Princes de la famille regnante , à peine connois-je leurs traits. J'éviterai donc de faire aucune application qui leur soit directe , & je parlerai le moins qu'il me sera possible , de l'influence que leur caractère peut avoir eu , sur leur fortune particuliere , ou sur celle de la Nation.

Les principes sur lesquels j'ai raisonné dans ma lettre à Milord **, & ceux sur lesquels je raisonnerai dans celle-ci , sont les mêmes. Ils sont fondés sur le même système de la nature ; ils sont tirés de cette source , d'où naissent tous les devoirs publics & particuliers , lorsqu'ils ne sont pas fausement ou précairement établis ; mais il y a peu de gens , qui prennent la peine de remonter jusqu'à cette source , & quoiqu'elle soit ouverte à tous , il n'y en

à pas beaucoup qui en puissent trouver le chemin. Des hommes tels que vous, Milord, m'entendront & m'approuveront; & quant aux personnes qui ne cherchent qu'à satisfaire leurs passions, & qui ne connoissent de devoirs, que ceux d'un siècle corrompu, loin de redouter leur censure, je rougirois de leur applaudissement. Telle est, je pense, la plus grande partie de la génération présente; je ne parle pas seulement du vulgaire, mais de ceux qui tiennent les premières places & le plus haut rang, & nous devons avec raison appréhender, que la prochaine génération ne ressemble à celle-ci, puisque ceux qui la composeront, seront nourris d'exemples, qui les porteront à la même corruption, & à tout sacrifier à leurs intérêts personnels.

L'iniquité de ceux qui tiennent le premier rang dans un Etat, particulièrement les Rois & les Ministres, ne consiste pas seulement dans les crimes qu'ils commettent, & dans leurs conséquences immédiates

immédiates , leurs crimes ne doivent donc pas être mesurés par les maux actuels : ils péchent contre la postérité , aussi-bien que contre leur siècle ; & quand les conséquences de leurs crimes cessent , celles de leurs exemples subsistent encore. Je pense , & tout homme juste & éclairé des siècles avenir , pensera si l'histoire de l'administration de * * * noircit nos annales , que le plus grand mal que ce Ministre ait produit , est l'effort constant qu'il a fait pour corrompre les mœurs. Je dis généralement les mœurs , parce que celui qui abandonne , ou qui trahit son Pays , abandonnera , ou trahira son ami , & que celui qui sera gagné pour agir dans un Parlement , sans aucun égard pour la justice & la vérité , sera aisément déterminé à se conduire de la même façon , dans quelque autre occasion que ce puisse être , une plus sage & plus juste administration relèvera notre commerce , & soulagera le Peuple de ce fardeau de dettes , sous lequel il est écrasé ,

& qu'on peut assurer avec raison que le Ministre a industrieusement accumulé, puisque par de justes calculs, il est aisé de prouver qu'il a eu des fonds suffisans pour les acquitter, depuis qu'il est à la tête des Finances; une plus sage & plus juste administration peut nous rendre notre premier crédit, & nous reléver de cet état de mépris, dans lequel nous sommes tombés chez nos voisins. Mais l'esprit des Citoyens, que ce Ministre a rétréci, a des égards uniquement personnels, leurs vûes qu'il a bornées au moment présent, comme si les Nations étoient mortelles, ainsi que les hommes qui les composent, & que l'Angleterre dût périr avec ses enfans dégenérés; ces maux, dis-je, seront-ils aussi aisément & aussi promptement réparés? Cet amour de la liberté, ce zèle pour l'honneur & la prospérité de la Patrie, ce desir de la gloire qui est changé en une indifférence générale sur tous ces objets, en une vile soumission, & en un desir violent de

richesses , qui puissent assouvir leur avarice , & excéder la profusion que leur luxe entraîne. En un mot , cet esprit Anglois , cet esprit qui a conservé la liberté , au moins dans une partie du monde , fera-t-il aussi promptement & aussi facilement rétabli dans la Nation Angloise ? Je ne le pense pas. Nous avons été long-tems à venir au point de dépravation où nous sommes actuellement ; & il faut bien plus de tems pour se retirer du vice , qu'il n'en faut pour y tomber. La vertu n'est pas placée sur une montagne escarpée , de dangereux & de difficile accès , comme ceux qui voudroient excuser leur indolence ou leur mauvaise volonté , desireroient le faire croire ; mais elle est située cependant sur une hauteur ; nous pouvons y monter aisément , mais nous devons y monter par gradation , selon la progression naturelle de la raison , qui doit nous montrer le chemin & guider nos pas : mais aussi si nous tombons , nous sommes sûrs d'être précipités avec

une aveugle impétuosité, proportionnée à la violence naturelle des appétits & passions, qui ont d'abord causé notre chute, & dont la force augmentera, à mesure que nous nous éloignerons des principes qui pouvoient les modérer.

Pour achever un aussi grand ouvrage, que celui de rétablir l'esprit de liberté; pour réformer les mœurs, & pour reléver les sentimens d'un Peuple, il faut beaucoup de tems; & un ouvrage qui en demande beaucoup, peut probablement n'être jamais achevé, sur-tout si l'on considère combien dans leur conduite, les hommes, même les meilleurs, mettent peu de suite & peu de système, & combien une telle réforme doit s'opposer au goût du Public, aux inclinations particulieres, à l'autorité des gens en place, & au penchant secret de plusieurs de ceux qui n'y sont plus. Ne nous flatons pas, il y a plus à souhaiter, qu'à espérer que la contagion ne s'étendra pas plus loin, que la présente génération. Le Ministre prêche la cor-

ruption à haute voix & constamment , comme un impudent Missionnaire du vice ; une grande partie de ceux qui lui sont attachés , ne se contentent pas de l'insinuer , mais la conseillent dans toutes les occasions ; & plusieurs de ceux qui lui sont opposés , n'attendent pour la répandre que d'être autorisés , & d'en pouvoir retirer quelques avantages.

Il me semble que pour retirer une nation de cet état de corruption , & pour la garantir d'une ruine prochaine , il est nécessaire que quelque grand , que quelque extraordinaire événement , soit heureux , soit malheureux , nous puisse purger ainsi que fait le feu. Des malheurs au-dehors, la banqueroute de l'Etat , d'autres circonstances semblables , peuvent produire une confusion générale : de cette confusion l'ordre peut naître ; mais ce peut-être aussi l'ordre d'une injuste tyrannie , au lieu de l'ordre d'une juste Monarchie. Une telle alternative, dépendante uniquement du hasard , suffit pour faire trembler un

Stoïque. Nous pouvons être sauvés par des moyens d'une nature bien différente ; mais ces moyens ne s'offriront pas eux-mêmes ; cette voye de salut ne nous sera pas ouverte, sans la concurrence & les soins d'un Roi Patriote , Phénomène le plus rare du monde physique & moral.

Rien ne peut plus sûrement nous rendre nos vertus , & l'amour de la Patrie , si essentiels à la conservation de la liberté , & à la prospérité de la nation, que le regne d'un tel Roi.

Ce que nous désirerions le plus ardemment , feroit de pouvoir dire avec vérité d'un de nos Princes , ce que la flatterie fit dire d'un Empereur Romain :

Nil oriturum aliàs , nil ortum tale fatentes.
 mais ne négligeons pas de notre côté les moyens qui sont en notre pouvoir , pour soutenir la cause de la vérité , de la raison , de la vertu , & de la liberté : si le bonheur d'avoir un tel Prince , ne dépend pas entierement de nous , méritons du moins qu'il nous soit accordé : si le Ciel

plus favorable nous le procure , préparons - nous à le recevoir , à en profiter , & à le seconder.

Je parle comme si je devois contribuer à ces glorieux efforts , parce que je n'oublie point que je suis Anglois ; je m'en souviens toujours , quoique je sois privé des droits d'un Citoyen , excepté le moindre de tous , celui de pouvoir hériter. Je m'applique ce que j'ai lû dans Sénèque : *Officia si civis amiserit , hominis exerceat* : j'ai renoncé au monde , non en apparence , mais très-réellement , & plus par ma façon de penser , que par mon genre de vie , quelque retiré qu'il puisse paroître ; mais je n'ai pas renoncé à mon pays , ni à mes amis , & par mes amis , je veux dire tous ceux , & uniquement ceux , qui sont attachés à leur pays , quelques noms qu'ils aient , ou par quelques noms qu'ils puissent être distingués. Et quoique dans ce nombre , il y ait des hommes dont l'ingratitude , l'injustice , ou la malice , m'aient donné personnellement les plus justes fu-

jets de plaintes, cependant je ne les oublierai jamais. Dans leur prospérité, ils n'entendront point parler de moi, mais toujours dans leur malheur, de cette retraite même où je compte passer le reste de mes jours, je puis leur être de quelque utilité, puisque je suis en état de les conseiller, de les exhorter, & de les avertir du danger où ils sont. *Nec enim is solus reipublicæ prodest qui candidatos extrahit, & tuetur reos, & de pace belloque censet; sed qui juventutem exhortatur: qui, in tanta bonorum præceptorum inopia, virtute instruit animos; qui ad pecuniam luxuriamque cursu ruentes, prensat ac retrahit, & si nihil aliud, certe moratur; in privato publicum negotium agit.*



I D É E
D' U N R O Y
P A T R I O T E.



ON intention n'est pas de prévenir, ce que je vais dire sur les devoirs des Rois, par une recherche scrupuleuse de leur origine : ceux qui ont le temps & la capacité de fouiller dans les Traditions des différentes Nations, la connoîtront aisément; & ceux qui ne sont pas capables de cette recherche, peuvent se figurer quelque chose de meilleur & de plus digne d'être connu. Je veux dire, que selon les règles de la raison, l'institution des Rois, quelque soit son origine, doit

avoir été fondée sur le droit commun,
& sur l'intérêt des hommes.

Une matiere si simple n'est devenue si embrouillée & si volumineuse, que par une ambition sans bornes, & une vanité extravagante. Le détestable esprit de tyrannie, soutenu par les intérêts personnels de gens artificieux; la flatterie & la superstition, deux vices qui partagent les hommes timides, ont semé d'obscurité & d'erreurs, un sujet si clair; l'autorité en a imposé à ceux qui n'étoient pas capables de raisonner, & ceux qui ont cru en avoir la capacité, ont été jettés dans les pièges du sophisme, & égarés dans les labyrinthes de la dispute. Dans ce cas, & dans tous ceux de grande conséquence, le plus court & le plus sûr moyen, pour arriver à une connoissance certaine, est d'oublier ce qu'on nous a appris, de remonter aux premiers principes, & non pas de s'en rapporter à des gens, qui ont intérêt de nous tromper.

En se conduisant ainsi, on découvrira bien-tôt que les notions, concernant l'institution divine, le droit des Rois, & le pouvoir absolu, attaché à leur place, ne sont fondées ni sur la raison ni sur les faits; mais ont tiré leur origine d'une ancienne Alliance, entre la politique Ecclésiastique & Civile : les caracteres de Rois & de Prêtres, ont été quelquefois réunis dans la même personne, & lorsqu'ils ont été séparés, comme les Rois avoient trouvé que les grands effets de leur pouvoir, étoient dûs à l'empire que les Prêtres prenoient sur la conscience des hommes, les Prêtres avoient appris par expérience, que le meilleur moyen de conserver leur rang, leurs dignités, leurs richesses & leur pouvoir, avantages fondés sur la supposition d'un droit divin, étoit de communiquer la même prétention aux Rois. Et ainsi, par une fourberie commune à tous deux, ils asservirent des hommes aveugles; & dans l'Etat, ainsi

que dans l'Eglise , ces prétentions d'un droit divin ont été portées au plus haut degré , par ceux qui ont eu la moindre espérance de parvenir aux places , dont ce prétendu droit fait le plus grand apanage.

Si nous remontons jusqu'au premier âge de ces Nations , qui nous sont peu connues , & que nous cherchions quels ont été les principes de la prééminence , que quelques hommes ont obtenue sur les autres , je ne parle pas de ceux qui se sont élevés par droit de conquête , mais de ceux qui ont été élevés par un consentement unanime , nous trouverons que leur élévation a eu une même cause ; qu'ils avoient été d'une utilité générale au bien être des hommes , & que par cette raison , ils ne furent pas seulement respectés & obéis pendant leur vie , mais encore adorés après leur mort. Ils devinrent les Dieux principaux :
 ! *Dii majorum Gentium*. Les Fondateurs des Républiques , les Héros des Etats

particuliers , devinrent Dieux de la
 / seconde Classe : *Dii minorum Gentium.*

Toutes prééminences leurs étoient données dans les Cieux, ainsi que sur la Terre, à proportion des bienfaits que les hommes recevoient d'eux. Le titre de Majesté, fut la première récompense; celui de Divinité, la seconde; l'un & l'autre furent mérités, par les services rendus aux hommes, qu'il étoit aisé de conduire dans ces jours de simplicité & de superstition, de l'admiration & de la reconnoissance, à la confiance & à l'adoration.

Lorsque quelques hommes eurent profité de ces dispositions générales, & que la Religion & le Gouvernement furent devenus deux métiers, ou mystères, on inventa bien-tôt de nouveaux moyens pour parvenir à cette prééminence, & des motifs nouveaux, & même contraires, produisirent les mêmes effets. Le mérite avoit donné les rangs; mais les rangs furent conservés, & ce qu'il

y a de plus inconséquent , furent obtenus sans mérite. Les hommes furent alors élevés sur le trône , sur des raisons aussi peu relatives à l'avantage du gouvernement , que le hannissement du cheval du fils d'*Histaspes*.

Le motif le plus efficace & le plus général , fut la proximité du Sang du dernier Roi , & non pas du meilleur. La Noblesse en *Chine* remonte , & celui à qui on l'accorde anoblit ses ayeux , & non sa postérité ; institution sage , sur-tout pour un Peuple , chez qui la vénération pour ses ancêtres a été soigneusement conservée : mais en *Chine* , aussi-bien que dans la plupart des autres pays , la Royauté descend , & les Royaumes sont reconnus le Patrimoine des familles particulières.

J'ai lû dans un des Historiens du bas Empire *Romain* , que *Sapor* , le fameux Roi de *Perse* , contre qui *Julien* entreprit l'expédition où il perdit la vie , fut couronné Roi dans le ventre de sa mere ; son pere l'avoit laissée grosse , & les De-

vins déclarerent , que l'enfant feroit un mâle : dès-lors les enseignes Royales furent arborées , & les Princes & les Satrapes prosternés, reconnurent l'Embrion / Monarque. Mais pour donner un exemple plus connu , *Domitien* le plus mauvais , & *Trajan* le meilleur des Princes, furent élevés à l'Empire par le même titre. *Domitien* étoit le fils de *Flavius* le frere , & peut-être l'empoisonneur de *Titus Vespasien*. *Trajan* étoit le fils adopté de *Nerva*. Le droit héréditaire servit à l'un aussi-bien qu'à l'autre , & si *Trajan* fut mis au rang des Dieux , cette distinction ne fut pas plus grande , que celle qu'obtinent quelqu'uns des plus mauvais de ses prédécesseurs & de ses successeurs , par des raisons généralement aussi bonnes , que celles que *Sénèque* met dans la bouche de *Diespiter* , dans l'apologie de *Claude* : *Cum sit è Republicâ esse aliquem qui cum Romulo possit ferventia rapa vorare*. Il auroit été plus sage de mettre d'abord ces Princes au rang

des Dieux : comme Dieux , ils n'auroient fait ni bien ni mal ; mais comme Empe-reurs , avant de parvenir à la divinité , ils se conduisirent comme des êtres mal faifans.

Si mes Lecteurs font difposés dans ce moment , à penfer que je haïs la Monarchie , particulièrement celle qui eft héréditaire , j'efpere qu'ils changeront bientôt d'opinion ; je préfere la Monarchie , à toute autre forme de gouvernement , & la Monarchie héréditaire , à l'élective ; je refpecte les Rois , leur place , leurs droits , leur perfonne ; & fi leur place & leurs droits , ne font pas regardés comme divins , fi leur perfonne , n'eft pas réputée facrée , ce ne fera pas fur les principes que je vais établir , puifque le caractère , & le gouvernement d'un Roi Patriote , ne fçauroient avoir d'autres fondemens.

Par la constitution de la nature , & par la volonté du Créateur , nous fommes fujets à deux loix ; l'une commune à tous

tous les hommes, les assujettit aux mêmes obligations, & leur est immédiatement donnée par Dieu; l'autre donnée à l'homme par l'homme, ne les soumet pas tous à de pareils devoirs: quoique fondée sur les mêmes principes, elle se varie par différentes applications, & change selon les tems, les caractères, & un nombre infini d'autres circonstances. Par la première, vous voyez que j'entends la loi universelle de la raison; & par la seconde, les loix particulières auxquelles chaque Etat s'est volontairement soumis.

Il nous est si facile de reconnoître l'obligation de nous soumettre à ces deux loix, que, quoiqu'il y en ait une qui n'émane pas proprement de Dieu, on peut cependant dire qu'il nous les a réveillées toutes deux; celle d'obéir à la loi civile, découle si nécessairement de la loi naturelle, qu'en vérité nous ne devons pas plus douter de l'obligation de nous soumettre à l'une & à l'autre, que de l'existence du Législateur. Comme Maître

tre suprême , sa Providence regarde immédiatement la grande République des hommes ; & son autorité donne une sanction au corps particulier des loix qui sont faites sous lui. La loi de la nature est la loi de tous ses Sujets ; les constitutions des gouvernemens particuliers , sont relativement à cette loi , ce que les Réglemens des Villes , ou les Coûtumes particulieres des Provinces , sont relativement au corps de l'Etat , dont elles sont dépendantes. Il résulte de-là , que celui qui viole les loix de son pays , résiste à la volonté de Dieu , qui est la loi de nature : Dieu n'a institué , ni Monarchie , ni Aristocratie , ni Démocratie , ni Gouvernement mixte ; mais quoique Dieu n'ait institué aucune forme particuliere de gouvernement parmi les hommes , cependant il exige notre obéissance aux loix des Communautés , auxquelles chacun de nous est attaché par la naissance , ou par un engagement subséquent & juste.

Ce raisonnement simple , établit l'au-

autorité légitime des Rois , & l'obéissance
 des Sujets ; & il est plus avantageux pour
 les Souverains , que leur autorité soit
 fondée sur des principes incontestables ,
 que sur les chimères des foux , ou ce
 qui est plus commun , sur les sophismes
 des fripons. Un droit humain , qui ne peut
 pas être contredit , est certainement pré-
 férable à un prétendu droit divin , que
 tout homme peut mettre en doute , ou
 ne pas croire du tout. Mais les principes
 que nous venons d'établir , vont encore
 plus loin : il en résulte évidemment pour
 les Rois un droit divin , non pour gou-
 verner mal , le croire est une absurdité ,
 l'affirmer est un blasphème ; mais pour
 gouverner bien , & conformément à la
 constitution de l'État qui leur est confié.
 Un peuple peut choisir un mauvais Prin-
 ce , ou une succession héréditaire peut
 l'élever au trône ; mais un bon Roi peut
 seul tenir de Dieu son droit pour gou-
 verner. La raison est simple : un bon gou-
 vernement peut seul être dans l'inten-

tion de Dieu; il nous a faits pour desirer le bonheur; il a rendu notre bonheur dépendant des sociétés, & le bonheur des sociétés dépendant de la bonté du gouvernement; son intention étoit donc que le gouvernement fût bon.

Ceci est essentiel à sa sagesse; car la sagesse consiste certainement à proportionner les moyens aux fins: c'est pourquoy on ne peut pas dire, sans une impiété absurde, que Dieu confère un droit, pour s'opposer à son intention.

La place des Rois est alors de droit divin, & leurs Personnes sont sacrées: comme hommes, ils n'ont aucun de ces droits; comme Rois, ils ont les deux, à moins qu'ils ne les perdent. Le respect qu'on doit au Gouvernement, entraîne le respect pour les Gouverneurs; mais avoir pour eux, indépendamment du Gouvernement, un respect plus étendu, que celui qui seroit dû à leur vertu, s'ils étoient simples Particuliers, c'est un sentiment qui répugne à la raison. La

source d'où naît ce respect, est nationale, & non personnelle. Nous pouvons aussi peu dire qu'un vaisseau est construit, chargé, équipé, pour l'amour du Pilote, que nous pouvons dire que les Royaumes sont institués pour les Rois, & non les Rois pour les Royaumes. Enfin, pour porter notre allusion plus loin, la Majesté n'est pas une lumière inhérente, mais réfléchie.

Tout ceci est aussi vrai des Monarques électifs, que des Monarques héréditaires, quoique les Défenseurs de la tyrannie, sous le nom de Monarchie, voulussent nous faire croire, qu'il y a quelque chose de plus auguste & de plus sacré, dans l'un que dans l'autre. Ils sont sacrés également; cet attribut doit leur être accordé, ou leur être refusé, selon qu'ils répondent, ou qu'ils ne répondent pas à l'objet de leur institution. Mais il y a une autre comparaison à faire, dans laquelle on trouvera une différence réelle entre la Monarchie héré-

ditaire & l'élective: il n'y a rien de plus absurde dans la simple spéculation, qu'un droit héréditaire dans un mortel, pour gouverner les autres hommes; & cependant dans la pratique, rien n'est plus absurde, que d'être obligé de choisir un Roi, chaque fois que le Trône est vacant. Il est vrai que nous tirons à une Lotterie, où il y a bien plus de combinaisons pour perdre, qu'il n'y en a pour gagner; mais avons-nous beaucoup plus d'avantage dans l'autre cas? Je ne le pense pas. La multitude feroit au moins aussi-bien de se confier au hazard, qu'à son choix, & à sa fortune, qu'à son jugement. Mais d'un autre côté, l'avantage est entièrement pour la succession héréditaire; car dans les Monarchies électives, les Elections, qu'elles soient bien ou mal faites, sont souvent suivies de si grandes calamités, que les meilleurs regnes ne peuvent pas même les réparer; au lieu que dans la Monarchie héréditaire, soit qu'un bon, ou

qu'un mauvais Prince succède, ces malheurs sont évités: il y a donc une source de mal de moins, & cela doit suffire pour nous décider. Nous pouvons nous plaindre de l'imperfection de l'humanité, qui est telle, que dans le cas le plus important pour l'ordre, pour le bon gouvernement, & par conséquent pour notre bonheur, nous sommes réduits, par la constitution de notre nature, à n'avoir aucun parti à prendre que notre raison puisse absolument approuver; mais quoique nous nous en plaignions, nous devons nous y soumettre. Nous devons nous dire que des plans parfaits, ne sont pas du ressort de notre état imparfait. La Morale *Stoïque*, & la Politique de *Platon*, ne sont que des amusemens, pour ceux qui ont peu d'expérience dans les affaires du monde, & qui ont beaucoup de loisir: *Verba otiosorum senum ad imperitos Juvenes*. En effet, tout ce que la prudence humaine peut faire, est de fournir des expédiens,

& de s'accorder, autant qu'il est possible, avec le vice & la folie, employant la raison à agir même contre ses propres principes, & nous enseignant, pour ainsi dire, *insanire cum ratione*; ce qui en beaucoup d'occasions, n'est pas aussi paradoxal, qu'on se l'est imaginé.

Mais comme je pense qu'une Monarchie limitée, est le meilleur des gouvernemens, je pense que la Monarchie héréditaire, est la meilleure des Monarchies. Je dis une Monarchie limitée; car une Monarchie qui n'est pas limitée, dans laquelle la volonté arbitraire d'un seul homme, qui ne peut jamais être une règle, est cependant la seule, d'où dépendent toutes les règles du gouvernement, est une si grande absurdité, qu'un tel gouvernement est plus fait pour des Sauvages, que pour des Peuples policés.

Mais je crois nécessaire d'expliquer un peu plus clairement, ce que j'entends par une Monarchie limitée, afin que je

ne néglige rien , de ce qui peut m'aider à bien établir , ce que c'est qu'un Roi Patriote.

Entre beaucoup de raisons , qui me déterminent à préférer la Monarchie à toute autre forme de gouvernement , la principale est , que quand la Monarchie en est la forme essentielle , on peut plus aisément & plus utilement la tempérer avec l'Aristocratie ou la Démocratie , & même avec l'une & l'autre , qu'on ne tempérerait ces deux formes de gouvernement avec la Monarchie : il me semble que l'introduction d'un pouvoir Monarchique réel & permanent , dans l'une ou dans l'autre , les doit détruire , comme une grande lumière en éclipse une moindre ; au lieu qu'on peut aisément démontrer , même par la forme de notre gouvernement , que les pouvoirs Aristocratiques ou Démocratiques , peuvent être antés sur le pouvoir Monarchique , sans diminuer l'éclat , ni restreindre le pouvoir &

l'autorité du Prince, assez pour altérer en aucune façon la forme essentielle du gouvernement.

Il y a une grande différence, entre le pouvoir législatif, & le pouvoir Monarchique; ils ne devroient pas être confondus dans la spéculation, comme ils l'ont été dans la pratique. Il y a un pouvoir absolu, sans bornes, placé quelque part dans chaque gouvernement. Mais pour constituer la Monarchie ou le gouvernement d'un seul, il n'est pas nécessaire, que le pouvoir soit placé dans le Monarque seul. Il n'est pas plus nécessaire qu'il établisse inclusivement & indépendamment, les regles de son gouvernement, qu'il ne le feroit qu'il gouvernât sans aucune regle, ce que certainement personne ne trouveroit raisonnable.

Je ne dirai pas, que Dieu gouverne par une regle que nous connoissons, ou que nous pouvons connoître aussi-bien que lui, & sur la connoissance de laquelle, il appelle aux hommes, pour la

justice de sa conduite à leur égard , ce qu'un fameux Théologien a témérement avancé , dans une prétendue démonstration de son existence & de ses attributs ; mais je puis dire , que Dieu fait toujours ce qu'il est le plus convenable de faire , & que cette convenance , résulte des différentes natures , & des différens rapports des choses ; de façon que comme Créateur de tous les systèmes , par lesquels les natures & les rapports sont établis , il s'est prescrit à lui-même les regles qu'il suit comme Gouverneur de chaque système des êtres. En un mot , Dieu est un Monarque , non arbitraire , mais un Monarque limité ; limité , par les regles de sa Sagesse infinie , prescrit à son pouvoir infini. Je connois très-bien le défaut de ces expressions ; mais quand nos idées sont imparfaites , nos expressions le sont aussi. Cependant les idées que nous sommes capables de nous former des attributs de Dieu , & de leur exercice dans le gou-

vernement de l'Univers, peuvent servir à nous faire concevoir ce que j'ai voulu démontrer. Si le droit de gouverner sans aucune regle, & par une volonté arbitraire, n'est pas essentiellement attaché à l'idée que nous nous formons de la Monarchie de l'Etre suprême, il est bien ridicule de supposer que ce droit soit nécessairement renfermé dans l'idée d'une Monarchie humaine; & lorsque Dieu dans ses idées éternelles, s'est prescrit à lui-même des regles, par lesquelles il régit l'Univers qu'il a créé, il seroit bien ridicule d'affurer, que l'idée de Monarchie humaine, ne sçauroit subsister, si les Rois sont obligés de gouverner suivant des regles établies par la sagesse d'un Etat, qui étoit un Etat, avant qu'ils fussent Rois, & par le consentement d'un Peuple qu'ils n'ont certainement pas créé, sur-tout lorsque la puissance exécutrice est entièrement dans leurs mains, & que la puissance législative, ne peut être exercée sans leur participation.

Il y a en effet telles limitations , qui détruiroient la forme essentielle de la Monarchie : une constitution Monarchique peut être changée , sous prétexte de limiter l'autorité du Monarque. C'est ce que nous avons vû arriver parmi nous , dans le dernier siècle , lorsque quelques-uns des plus vils , & des plus méchans hommes , établirent sur notre Nation , la plus affreuse usurpation , & la plus infame tyrannie. Je ne dirai pas qu'il faille conserver la forme essentielle de la Monarchie ; cette conservation dût-elle entraîner la perte de la liberté. *Salus Reipub. suprema Lex esto* , est une Loi fondamentale ; & je suis certain , que le salut de la République est mal assuré , si la liberté est en danger ; mais je puis prouver , que toutes les limitations nécessaires pour conserver la liberté , sont compatibles avec la Monarchie , tant que l'esprit de liberté subsiste ; car lorsque cet esprit n'existe plus , la liberté ne peut-être conservée par au-

cune limitation de la Monarchie, ni par aucune autre forme de gouvernement. Je ne pense sur ce sujet, ni comme les *Thoris*, ni comme les *Whigs*; je tâche au moins d'éviter leurs excès. Je ne donne point aux Rois les attributs burlesques de Jupiter. Je ne les peints point pèsant la fortune des hommes dans la balance du destin, & lançant la foudre sur la tête des Géants révoltés; mais aussi, je ne prétends pas les dépouiller, & leur laisser uniquement, pour couvrir leur Majesté, quelques mauvais lambeaux, aussi inutiles pour l'usage, que pour l'ornement. Mon intention est de fixer ce principe, que les limitations de la Couronne doivent être portées aussi loin qu'il est nécessaire, pour assurer les libertés du Peuple, & que de telles limitations peuvent subsister, sans affoiblir, ou mettre en danger la Monarchie.

On me dira peut-être ce que j'ai oui dire à bien des gens, que ce point est imaginaire, & qu'on ne sçauroit établir

les limitations nécessaires, pour assurer la liberté, sous un mauvais Prince, & procurer un bon gouvernement, sans qu'il n'y en ait qui ne privent les Sujets de plusieurs avantages, sous le règne d'un bon Prince, ne gênent son administration, n'entretiennent une injuste jalousie, entre lui & son Peuple, & n'affoiblissent trop le pouvoir nécessaire pour conserver la tranquillité publique, & augmenter la prospérité de la Nation. Si cela étoit vrai, ce seroit plutôt une triste preuve de l'imperfection de notre Nature, & de l'insuffisance de notre raison, que de la foiblesse du Gouvernement. Dans le principe que je veux établir, la raison instruite par l'expérience, évite réellement un mal certain, & est en état de se précautionner contre les maux contingens, qui peuvent naître de l'expédient même; au lieu que dans les objections qu'on oppose à ce principe, ces prévoyances, sur les maux contingens, seroient souvent la source d'un

mal certain , & jamais d'un bien positif. Sous un bon Prince , ils rendroient l'administration défectueuse , & sous un mauvais , il n'y auroit point de gouvernement.

Mais cette supposition est bien éloignée de la vérité ; les limitations nécessaires pour conserver la liberté sous un gouvernement Monarchique , arrêteront réellement un mauvais Prince , sans être jamais regardées comme des fers par un bon. Notre constitution , à ce que je pense , est presque portée à un tel point de perfection , qu'il est impossible à un Roi , qui n'est pas vraiment Patriote , de gouverner l'*Angleterre* , avec facilité , sûreté , honneur , & dignité , ni même avec force & puissance ; & qu'au contraire , un Roi , qui est Patriote , peut non-seulement y regner avec tous ces premiers avantages ; mais avoir encore un pouvoir , aussi étendu que les Monarques les plus absolus , & posséder une autorité , bien plus flatteuse dans sa jouissance

sance & bien plus sûre dans ses effets.

Pour parvenir à ces grandes & nobles fins , le Patriotisme doit être réel , & non pas simplement apparent : c'est quelque chose que de desirer de paroître un Patriote ; & si, comme dit Tacite, *contemptu famæ , contemni virtutem* , le mépris & l'indifférence d'une bonne réputation , produit & accompagne toujours le mépris de la vertu , le contraire sera vrai , & le desir d'une bonne réputation sera un pas pour la mériter. Mais ce motif seul ne suffit pas pour constituer un Patriote , soit Roi, ou Sujet ; il doit y avoir dans ce caractère, quelque chose de plus réel , qu'un simple desir de renommée ; sans quoi ce desir ne s'éleveroit point au-dessus de ce sentiment, qu'on peut comparer à la coquetterie des femmes , une passion pour des applaudissemens passagers , que la vanité recherche , que la flatterie accorde , & qui s'évanouissent aussi promptement , que les qualités qui les font naître.

Le Patriotisme doit être fondé sur de grands principes , soutenu par de grandes vertus. Je me suis efforcé d'établir les premiers de ces principes , & je ne craindrai point d'affurer qu'eux seuls peuvent faire un bon Roi ; il peut sans eux , & par son seul tempéramment , être sans ambition , généreux , d'un bon naturel ; mais toutes ces qualités seront souvent mal dirigées ; & avec d'autres principes , il sera aisément détourné , malgré ces vertus , des véritables objets de son institution.

Je parle volontiers de ces Principes opposés , parce que loin d'être surpris qu'il paroisse dans le monde un si grand nombre de Rois , incapables & indignes de gouverner les hommes , j'ai été presque tenté de m'étonner qu'il y en eût un seul de supportable , quand j'ai considéré la flatterie qui les assiège dès le berceau , & le but de toutes ces fausses notions qui leur sont données , par préceptes , par l'exemple , par les usages des Cours , & par les vûes intéressées des Cours.

tisans ; ils sont élevés à être tyrans , sans sçavoir qu'ils le sont , & à se regarder comme une espèce distincte , aussi supérieure aux autres hommes , que ceux-ci le sont aux animaux.

Louis XIV. donne une preuve bien frappante de l'effet de cette éducation : sa conduite pendant le cours entier d'un long règne , pouvoit provenir en partie de la hauteur naturelle de son caractère ; mais elle provenoit encore plus des principes & des habitudes contractées dans son éducation ; elle l'a porté à regarder son Royaume comme le Patrimoine de ses ancêtres , qui ne devoit pas être considéré dans un autre point de vûe : de façon qu'un homme très-considérable , étant entré avec lui dans un grand détail sur la misère de son peuple , & ayant employé souvent le mot d'*E-tat* , quoique le Roi approuvât la substance de son discours , il parut cependant choqué de la fréquente répétition de ce mot , & s'en plaignit comme d'une

espèce d'indécence. Cela ne paroîtra pas étrange après quelques réflexions ; car est il étonnant qu'un Prince soit aisément entraîné dans une erreur qui tire sa source de l'imperfection de notre nature , de notre orgueil , de notre vanité , & de notre présomption , enfans illégitimes , mais enfans de l'amour propre , sang corrompu , mais souvent le plus chéri , & celui qui gouverne le tout ?

Comme l'homme est porté à se croire le plus parfait de tous les Etres , il se croit aussi la cause finale de toute création. Les Philosophes réputés Orthodoxes , dans tous les siècles , ont enseigné que le monde a été fait pour l'homme , la terre pour son habitation , & tous les corps lumineux pour lui servir de spectacle. Les Rois n'en font pas tant , lorsqu'ils s'imaginent être la cause finale , pour laquelle toutes les sociétés ont été formées , & les gouvernemens institués.

Cette erreur , dans laquelle l'éduca-

tion confirme presque tous les Princes , est si capitale , que par sa conséquence naturelle , il n'y auroit point d'iniquité qu'ils n'eussent le droit de faire ; mais d'autres causes contribuent encore à corrompre leur caractère : je ne m'arrêterai point à les rapporter toutes ; je n'entreprendrai pas non plus de donner des règles , pour l'éducation des Princes , & de faire connoître la part que nos Parlemens devroient prendre quelquefois , dans une affaire si importante. Je paroîtrois trop présomptueux , & trop raffiné , dans mes spéculations. Mais je puis assurer en général , que l'indifférence des hommes sur ce point , particulièrement dans un gouvernement constitué comme le nôtre , est monstrueuse.

J'observerai encore , que la conduite de ceux qui sont auprès des Princes , est une autre source de leurs erreurs ; leurs places peuvent être différentes , mais leur situation est la même ; & conséquemment , ils ont un devoir qui leur est com-

mun. Je ne rapporterai point les obligations particulieres, où ce devoir les soumet; je dirai seulement, qu'ils ne doivent jamais oublier que le maître qu'ils servent, sera Roi de leur pays; qu'ainsi leur attachement ne doit avoir pour objet, ni son intérêt particulier, ni le leur, mais le bien de la Patrie.

Craterus aime le Roi, mais Ephestion aime Alexandre, est un mot qui a été souvent rapporté, & non pas censuré comme il devoit l'être. *Alexandre* donne la préférence à l'attachement d'*Ephestion*; mais cette préférence étoit dûe indubitablement à celui de *Craterus*. L'attachement à une personne privée, peut renfermer un grand intérêt à sa réputation, & à ce qui le touche; mais un attachement à celui qui est Roi, ou qui peut le devenir, doit renfermer un intérêt beaucoup plus grand, parce que le caractère du dernier, est plus important à lui-même, & aux autres; & parce que ses intérêts sont infiniment plus compliqués

avec ceux de son pays , & en quelque forte avec ceux de l'humanité. *Alexandre* lui-même parut , dans une occasion , faire la distinction , qu'on doit toujours mettre entre notre attachement pour un Prince , ou pour une personne privée : ce fut lorsque *Parmenion* lui conseilla d'accepter les conditions de paix , que *Darius* lui offroit : elles étoient avantageuses , & il les croyoit telles ; mais il pensoit (& qu'il eut raison ou non , cela ne fait rien à ma cause) qu'il ne lui convenoit pas de les accepter ; ainsi il les rejeta ; mais avoua qu'il se seroit conduit comme on le lui avoit conseillé , s'il avoit été *Parmenion*.

Quant aux personnes qui n'approchent pas le Prince d'aussi près que celles dont je viens de parler , elles ne peuvent que proportionner leurs applaudissemens , & la démonstration de leur attachement , aux avantages qu'elles reçoivent du Prince qui régne , ou aux espérances que le successeur leur donne.

C'est particulièrement de ce dernier que je veux parler ; s'il leur donne l'espérance d'un bon règne , ils doivent porter leurs applaudissemens , & la démonstration de leur attachement , aussi loin qu'il peut le desirer. Ainsi le Prince & le Peuple prennent un engagement réciproque , l'un de bien gouverner , l'autre de l'honorer & de lui obéir ; mais s'il leur donne le présage d'un mauvais règne , ils lui ont au moins cette obligation , qu'il les engage de bonne heure à se tenir sur leur garde ; & c'en fera une très-grande , s'ils se préparent à attendre son avènement au trône , comme on attend un malheur inévitable , & s'ils se precautionnent contre le mauvais usage qu'ils prévoient qu'il fera des finances & de l'autorité. Ils ne doivent pas sur-tout se laisser séduire par l'espérance de le gagner , ni croire que les complaisances de la Nation puissent l'empêcher de tomber en de mauvaises mains : ce sont des moyens qu'on a déjà employés , & qui

ont été suivis des plus pernicieuses conséquences. En effet , c'est se conduire comme ces Sauvages , qui adorent le Diable , non parce qu'ils l'aiment , mais afin qu'il ne leur fasse point de mal ; encore supposent-ils que le Diable a indépendamment d'eux , le pouvoir de leur nuire , au lieu que les autres augmentent l'autorité du Prince, parce qu'il a déjà quelque pouvoir de leur faire du mal , & se confient à la justice , & à la bonté d'un homme qui manque de sens & de vertu , plutôt que d'augmenter & de fortifier les barrières contre sa folie & ses vices.

Mais les hommes qui raisonnent, & qui agissent de cette façon , n'ont d'objet , que de faire leur cour aux dépens du Public : ils aiment mieux être les instrumens des mauvais Rois , que de perdre leur crédit ; & ils sont souvent si méchant , qu'ils préfèrent le service d'un tel Prince , à celui du meilleur des Rois. Les raisons qui doivent engager à se pré-

cautionner contre un mauvais règne , acquièrent de nouvelles forces, lorsqu'un Prince foible & méchant doit régner après un Prince d'un pareil caractère. Les moyens font plus difficiles à employer , lorsqu'ils font les plus nécessaires ; c'est-à-dire , lorsque chez un Peuple libre l'esprit de liberté commence à s'affoiblir , & lorsque l'habitude l'a pliée insensiblement à une basse soumission ; mais ils ne laissent pas d'être nécessaires , lors même que l'esprit de liberté est dans toute sa force , lorsqu'on est disposé à s'opposer à toutes les entreprises d'une mauvaise administration , & prêt à résister à toutes les atteintes qu'on porte à la liberté. Dans ces deux cas , ceux qui aiment leur pays , doivent s'appliquer sans relâche à chercher les meilleurs moyens par lesquels la liberté & un bon gouvernement peuvent être défendu & conservé ; mais dans le cas , où l'esprit de liberté seroit dans toute sa force , il faudroit en profiter , pour assurer à jamais

la liberté & la tranquillité , par des constitutions également propres à prévenir les dissensions des corps de l'Etat , & les excès du Prince & des Ministres. Ce que je ne fais que toucher en passant , pourroit être éclairci , & je pense qu'il seroit important que cela le fût ; mais je m'écarterois trop de mon sujet, qui me fournira matière à des spéculations plus intéressantes.

Il faut convenir qu'un Prince qui donne de justes raisons, de compter que son règne sera celui d'un Roi Patriote, n'obtiendra peut-être pas de tous les Citoyens le retour que méritent les espérances qu'il donne. Mais cela ne doit empêcher ni le Prince de continuer à les donner, ni la Nation de continuer à les reconnoître : si elle s'unit à lui, rien ne peut leur nuire, & si l'artifice ne s'en mêle, aucun pouvoir n'arrêtera les effets de leur union ; elle confondra les méchans projets, soutiendra la vertu, & contiendra le vice. Mais manquât-elle de produire

ces effets , un bon Prince dût-il même souffrir avec le Peuple , & en quelque façon pour lui , il en retireroit encore ces grands avantages. La cause du Peuple qu'il doit gouverner , & sa propre cause , seroient rendues la même par leurs ennemis communs. Il sentiroit des malheurs comme Sujet , avant qu'il pût les faire sentir comme Roi ; il seroit formé dans l'école de l'adversité , d'où les plus grands & les meilleurs Monarques sont sortis , & tous les vices qui auroient prévalu avant son règne , seroient comme autant d'ornemens à la gloire du sien. Mais je me hâte de parler de l'avantage qu'un Roi Patriote doit estimer le plus , de la gloire qu'il retirera lorsqu'il aura pour objet un aussi grand dessein que celui de rétablir & d'affermir la liberté de ses Sujets , qui avoit été attaquée & ébranlée sous son Prédécesseur.

Ce que j'ai dit ici , passera parmi quelques-uns , pour les rêveries d'un cerveau dérangé , ou pour les vaines spéculations

d'un homme oisif, qui a perdu le monde de vûe, ou qui n'a pas assez de pénétration, pour distinguer les choses qui sont pratiquables dans un gouvernement, de celles qui ne le sont pas. M'objectera-t-on que je conseille à un Roi, de ranimer un esprit, qui pourra tourner contre lui-même; de rejeter le seul moyen de gouverner avec succès une Monarchie limitée, de borner, au lieu d'étendre son pouvoir; de rétablir une ancienne constitution, que ses Peuples sont disposés d'abandonner, au lieu d'en former une nouvelle, qui leur soit plus agréable, & qui lui soit plus avantageuse; de refuser enfin, d'être un Monarque absolu, lorsque chaque circonstance l'y invite. Toutes ces propositions seront présentées & ridiculisées, comme des paradoxes, qu'un homme de bon sens n'oseroit soutenir, & qui sont dignes d'avoir place dans les *Mirabilia & Inopinata* des *Stoïciens*. On doit s'attendre à de tels jugemens, dans un siècle aussi frivole, &

aussi corrompu que le nôtre, dans un
 tems, où l'on trahit la liberté, en s'op-
 posant directement aux intérêts les plus
 importans de la Patrie, non par surprise
 ou par foiblesse, en cédant à une forte
 tentation, & à une fine séduction, mais
 avec constance & fermeté, par choix,
 & suivant des principes réfléchis &
 soutenus; dans un tems où tant de gens
 abandonnent le service de leur pays,
 ou ne le servent que foiblement, avec
 incertitude, toujours conséquemment à
 leurs propres intérêts, ou à ceux d'un
 parti; dans un tems, où affirmer la vé-
 rité, & défendre la cause de la liberté
 & du bon gouvernement, s'appelle ré-
 pandre l'illusion, & semer la division.
 Mais j'ai déjà fait connoître mon indif-
 férence sur la censure, & sur le ridicule
 donné par de tels gens; j'ai un mépris
 très-fondé pour leur habileté prétendue,
 & une juste indignation contre la cor-
 ruption réelle de leurs mœurs.

Mais consultons la raison & l'expé-

rience , nous trouverons que ces prétendus paradoxes sont pour la plûpart , des propositions démontrées , & que ce qu'on appelle de vaines spéculations , sont des vérités importantes , constatées dans tous les pays & dans tous les tems.

Machiavel doit avoir beaucoup de poids parmi les personnes qui me sont opposées. Il propose aux Princes l'augmentation de leur pouvoir , l'étendue de leur domination , & l'affujettissement de leurs Peuples , comme les seuls objets de leur politique. Il médite & recommande tous les moyens qui tendent à ses fins , sans s'embarraffer de ce qu'on doit à Dieu & à l'homme , & sans égard pour le bien ou le mal moral des actions. Cependant il dit que l'affectation de la vertu est utile aux Princes. En cela , il ne diffère pas tant de mon avis : je voudrois que la vertu fût réelle ; il n'en demande que l'apparence.

Dans le dixième Chapitre du premier Livre des *Discours* , il paroît convaincu

(telle est la force de la vérité, & je laisse à d'autres à juger s'il est d'accord avec lui-même) que la plus grande gloire est due au Prince, qui établit un bon gouvernement & une constitution libre, & que celui qui travaille pour la renommée, doit desirer de trouver un Etat corrompu & en désordre, non pour en achever la ruine, mais pour la prévenir; non pour consommer le mal, que les autres ont commencé; mais pour en arrêter le progrès. Il pense que c'est-là le vrai chemin de la renommée, de la tranquillité & du repos; au lieu que celui qui lui est opposé, car il n'y en a pas un troisième, mène à l'infâmie, au danger, & à l'inquiétude continuelle. Il regarde ceux qui, pouvant établir une République, ou une Monarchie légitime, préfèrent la tyrannie, c'est-à-dire, une Monarchie sans le frein des Loix, comme des gens, trompés par de fausses idées du bien, & par de fausses apparences de gloire, & qui sont, à tous égards,

égards, aveugles sur leurs intérêts : *Ne si auvegono per questo partito quanta fama, quanta gloria, quanto honore, sicurta, quiete, con satisfatione d'animo è foggano & in quanta infamia, vituperio, biasimo, pericolo & inquietudine incorrono.*

Il touche encore un autre avantage, qu'un Prince Patriote peut retirer ; & en cela il va directement contre le prince, sur lequel ses Ecoliers insistent le plus. Il nie que les Princes diminuent leur autorité en la bornant ; & il assure, avec vérité, à cet égard, que *Timoleon* & *Agésilas* possédoient une aussi grande autorité dans leur Pays, que *Denis* ou *Phalaris* en avoient acquis dans le leur, & qu'ils jouissoient de tous les autres avantages que ces deux Tyrans avoient perdus. Jusqu'ici *Machiavel* a raison ; mais il n'embrasse qu'une partie de son sujet. Il se borne à examiner les motifs, qui devroient déterminer un Prince sage à maintenir la liberté, parce qu'il est de son intérêt de la conserver, &

H

parce qu'une conduite contraire, lui feroit perdre une partie de sa gloire, de sa réputation, de sa sûreté, & de sa tranquillité, tous points uniquement personnels au Prince. Ainsi, animé seulement par de tels motifs, son Favori *Borgia* auroit pû être déterminé à affecter les vertus d'un Prince Patriote; & ce grand Docteur en connoissance politique, ne lui en auroit pas demandé davantage. Mais il est bien loin de remonter jusqu'à ce motif, qui seul doit faire agir les bons Princes, l'amour de leur devoir; devoir envers Dieu par une loi, & envers les hommes par une autre. C'est sur cette dernière loi que je commencerai à établir les principes par lesquels un Roi Patriote doit gouverner son peuple, & se gouverner lui-même; je remonterai plus haut, j'entrerai dans quelques détails, & j'appliquerai toujours scrupuleusement ces considérations, à la constitution de l'Angleterre, à l'état présent de notre Nation, & au caractère du peuple.

Je crois que ce qui a déjà été dit suffit , pour établir les vrais principes du gouvernement Monarchique , aussi-bien que de toute autre forme de gouvernement ; & je dirai hardiment qu'il n'y en a point d'autres qui méritent d'être traités sérieusement ; & si M. *Locke* veut bien examiner ceux de *Filmer* , c'est plutôt par rapport aux préjugés qui régnoient alors , que pour l'importance de l'ouvrage , nous pouvons conclure d'après ces principes , que les hommes ayant été dirigés par la nature à former des sociétés , parce qu'ils ne pouvoient pas subsister sans elles , ni vivre dans un état d'individualité , & qu'étant portés de même à établir des gouvernemens , sans quoi les sociétés ne peuvent pas se maintenir , ni subsister dans un état d'Anarchie , la dernière fin de tous gouvernemens est le bien du peuple , pour qui ils ont été faits , & dont le consentement seul a pû les établir. Les hommes en formant des sociétés , & en se soumettant

à un gouvernement , ont cédé une partie de cette liberté , pour laquelle ils sont tous nés. Et pourquoi l'ont-ils fait ? Le gouvernement est-il incompatible avec une entière jouissance de la liberté ? Nullement ; mais parce que la liberté populaire sans gouvernement , dégénéroit en licence , comme le gouvernement sans une liberté suffisante , dégénéreroit en tyrannie , ils se sont mutuellement nécessaires ; un bon gouvernement pour soutenir une liberté légitime , & une liberté légitime pour conserver un bon gouvernement.

Je ne parle pas ici d'un peuple , s'il en est un , qui auroit été assez barbare & assez imbécile , pour se soumettre à la tyrannie par un contrat originel , ni de ces Nations sur lesquelles la tyrannie s'est introduite imperceptiblement , a été imposée par violence , ou établie par prescription. Je ne m'érigerai pas en Casuiste politique sur les droits de tels Rois , & sur les obligations de tels peuples. Les hom-

mes doivent peut-être se contenter de leur sort , souffrir les inconveniens des gouvernemens , comme ceux des climats, & supporter ce qu'ils ne peuvent pas changer ; mais je parle d'un peuple qui a été assez sage & assez heureux , pour établir & pour conserver une libre constitution de gouvernement , comme les peuples de cette Isle ont fait : c'est à eux que je dis, que leurs Rois sont obligés par les devoirs les plus sacrés que les loix humaines puissent créer , & que les loix divines puissent autoriser, de défendre & de maintenir, préféablement à toute considération, la liberté de la constitution , à la tête de laquelle ils sont placés.

Le bien du peuple est la dernière, & la vraie fin du gouvernement. Les Gouverneurs sont donc nommés pour la remplir, & la constitution civile, qui les revêt du pouvoir, y est engagée par la loi de la nature & de la raison, qui a déterminé cette fin, & qui admet cette forme de gouvernement, comme le plus sûr

moyen pour y parvenir. Le plus grand bien du peuple , c'est sa liberté ; & dans le cas que nous représentons , il l'a jugé ainsi, & y a pourvû : la liberté est au corps de l'Etat, ce que la santé est à chaque individu. Sans la santé l'homme ne peut goûter de plaisir , sans la liberté le bonheur est banni des Etats. Un Roi Patriote sentira donc que l'obligation de défendre & de maintenir la liberté , est le plus sacré de ses devoirs.

Les Rois dont l'esprit est foible , & le cœur corrompu , qui sont aveuglés par les préjugés, enflammés par les passions, & dominés par l'amour propre & la présomption , s'imaginent , & se conduisent de façon à faire croire à plusieurs de leurs Sujets , que le Roi & le peuple , dans un Gouvernement libre , sont des puissances rivales , dont les intérêts ne sont pas les mêmes , & dont par conséquent les vûes doivent être différentes : ils regardent les droits & les privilèges du peuple , comme des usurpations sur les

droits & les prérogatives de la Couronne , & les regles & les loix , faites pour la sûreté de leurs Sujets , comme des bornes à leur dignité & à leur pouvoir.

Un Roi Patriote en jugera autrement; il considérera la constitution de l'Etat comme une loi composée de deux tables, contenant les regles de son Gouvernement, & la mesure de l'obéissance de ses Sujets; ou comme un système composé de différentes parties , sagement proportionnées les unes aux autres , & concourant par leur harmonie à la perfection du tout. Il fera cette seule distinction entre ses droits & ceux de son peuple. Il regardera les siens comme un dépôt , & les leurs comme une propriété. Il sentira que son droit se borne à ce qui lui est confié par la constitution de son état; il reconnoîtra que le peuple , qui par la loi de la nature avoit un droit originel au tout , peut seul avoir un droit à chaque partie , & que par conséquent il a un droit incontestable sur celle qu'il

s'est réservée. En un mot, il respectera la constitution de l'Etat, comme la loi de Dieu & de l'homme, dont la force le lie autant que ses moindres Sujets, & dont la raison l'enchaîne encore plus qu'eux.

Il agira sur ces principes, soit qu'il parvienne au trône par une élection immédiate ou antérieure; je dis antérieure, car dans une Monarchie héréditaire, où les hommes ne sont pas élus, les familles le sont. Quelques Auteurs en voudroient conclure, que lorsqu'une famille a été une fois admise, & qu'un droit héréditaire à la Couronne y a été reconnu, ce droit ne peut pas être perdu, ni le Trône devenir vacant, tant qu'il subsiste un héritier de cette famille. Il auroit été bien plus conforme à la vérité & au bon sens, de soutenir que tout Prince qui parvient au Trône, par droit de succession, fût-il le dernier de cinq cens, y parvient sous les mêmes conditions, auxquelles le premier s'est soumis, soit for-

nellement, soit implicitement, aussi bien que sous celles, qui depuis ont pu être établies par une autorité légitime, & que le Sang royal ne donne aucun droit, ni l'ancienneté de succession aucune prescription contre la constitution du Gouvernement.

J'ai parlé de ceci à propos de quelques Ecrivains, qui furent employés, ou s'employèrent eux-mêmes à défendre le droit héréditaire de la famille régnante; entreprise si peu capable de produire un bon effet, qu'on peut soupçonner, je crois, qu'elle n'a été conçue que pour un mauvais dessein. Un Roi Patriote ne favorisera jamais de telles subtilités & des raisonnemens si faux; il dédaignera s'appuyer sur de si foibles roseaux; il sçait que son droit est fondé sur les loix de Dieu & de l'homme, qu'il n'y a que lui seul, qui puisse y donner atteinte, & que sa propre vertu suffit pour le maintenir contre toute opposition.

Je me suis arrêté sur les principes gé-

néraux du gouvernement Monarchique, & j'y ai eu plus souvent recours, parce qu'il me semble qu'ils sont les sémences du Patriotisme, qui doivent être jetées aussi-tôt qu'il est possible, dans l'esprit du Prince; car s'il ignore les vrais principes du gouvernement, il ne pourra s'en proposer les véritables fins, ni en faire la base de sa conduite. Il n'y a pas dans tous les ouvrages de Milord Bacon une plus profonde ni une plus fine observation, que celle que je vais appliquer & paraphraser dans cette occasion. Le remède le plus court, le plus noble, & le plus efficace qu'on puisse opposer au mouvement incertain & irrégulier de l'esprit humain, agité par différentes passions, poussé par différentes tentations, penchant quelquefois vers l'état de perfection morale, & plus souvent vers un état de dépravation, seroit, dit-il, de prendre pour modèles des objets vertueux, & de choisir ceux qui paroissent les plus proportionnés aux moyens que nous avons de les

suivre , & qui sont les plus analogues à
 l'état où nous nous trouvons , & aux de-
 voirs de cet état : nous devons tellement
 y déterminer & y fixer notre esprit , que
 le soin de leur ressembler devienne la
 principale affaire de notre vie , & que le
 bonheur de les égaler en soit le but. Alors
 nous imiterons les grandes opérations de
 la nature , & non celles de l'art , toujours
 lentes , foibles & imparfaites. Nous ne
 devons pas procéder en formant un ca-
 ractère moral , comme un Statuaire en
 formant une statue , dont il travaille quel-
 quefois la tête , & tantôt une autre par-
 tie ; mais nous devons nous conduire
 comme la nature agit en formant un
 animal , ou toutes autres de ses produc-
 tions : *Rudimenta partium omnium simul*
parit & producit ; elle jette à la fois le
 système entier de chaque être , & les
 principes de toutes les parties. Tous les
 végétaux & les animaux croissent en volu-
 me , & augmentent en force ; mais ils
 sont les mêmes , dès le commencement.

Ainsi notre Roi Patriote doit être Patriote dès le premier moment ; il doit l'être en résolution avant qu'il puisse l'être en pratique ; il doit fixer d'abord les principes généraux , & les fins de toutes ses actions , & se déterminer à les prendre pour la règle & l'objet de sa conduite : il aura alors si puissamment dirigé le penchant de son esprit vers les perfections du caractère de Roi , qu'il en exercera toutes les vertus avec facilité , & comme s'il y étoit déterminé naturellement : elles lui seront suggérées en toute occasion , par les principes dont son esprit se trouvera imbu , & par les fins qui seront constamment les objets de son attention.

Voyons de quelle manière , & avec quel succès il se conduira dans la plus grande occasion qu'il puisse avoir d'exercer ses vertus ; la conservation de la liberté , & le rétablissement d'une constitution libre.

La liberté d'une constitution est fon-

dée sur deux points ; les *ordres* font le premier , ainsi les appelle *Machiavel* ; & je ne crois pas qu'on puisse leur donner un nom plus expressif : il entend par-là non-seulement les formes & les coutumes , mais les différentes classes & assemblées des hommes , avec leurs différens pouvoirs & privilèges : l'autre point consiste dans l'esprit & le caractère du peuple ; de leur conformité & de leur harmonie , dépend la conservation de la liberté. Il n'est pas possible de détruire & , de changer essentiellement les ordres ; tandis que l'esprit & le caractère du peuple demeurent dans la pureté & la vigueur de leur origine , & la liberté ne peut être détruite par ce moyen , à moins que l'entreprise ne soit faite avec une force militaire , suffisante pour conquérir la Nation qui ne se soumettroit pas alors , mais qui seroit conquise , sans même que le Conquérant y trouvât beaucoup de sûreté ; mais les ordres de l'Etat peuvent être essentiellement altérés , & si l'esprit & le caractère du peuple

étoient perdus, cette altération des ordres entraîneroient plus certainement la perte de la liberté, que s'ils étoient anéantis.

Ce moyen de détruire la liberté est si dangereux, que lorsque les circonstances le favorisent, le règne du Prince, même le plus foible, & la politique du Ministre le moins entreprenant, peuvent opérer cette destruction. Si un peuple se corrompt, il n'est pas besoin de capacité pour inventer, ni d'insinuation pour gagner, ni de plausibilité pour séduire, ni d'éloquence pour persuader, ni d'autorité pour imposer, ni de courage pour entreprendre. Les hommes les plus incapables, les plus mal-à-droits, les plus scélérats, & les plus craintifs, revêtus du pouvoir, & maîtres des Finances, suffiront pour accomplir cet ouvrage, dès que le peuple en fera complice: le luxe est avide, nourrissez-le, plus il est nourri, plus sa profusion augmente. L'indigence est la conséquence de la profusion, la vénalité, celle de l'indigence, la dépendan-

ce , celle de la vénalité : par cette progression , les premiers hommes d'une Nation deviendront les pensionnaires des moindres Sujets ; & celui qui a des talens deviendra un instrument aveugle & sécret de celui qui n'en a point , le désordre ne s'arrêtera pas à une seule partie , il s'étendra bien-tôt , & corrompera le corps entier de l'Etat.

Un Roi & un Ministère méprisés , sont peut-être plus capables d'employer avec succès ce moyen de détruire une constitution libre , que ne le seroit un Roi & un Ministère pour qui on auroit une grande estime , cette même estime pourroit engager plusieurs personnes à se tenir sur leurs gardes ; mais les premiers peuvent tirer du mépris l'avantage de n'être pas craint ; & c'en est un dans le commencement de la corruption. Les hommes sont disposés à excuser aux yeux des autres , & même aux leurs , les premiers pas qu'ils font vers le vice , sur-tout vers le vice dont le public a droit de se plain-

dre : tels qui pourroient s'opposer à la corruption , s'ils étoient bien persuadés que les conséquences en seroient trop certaines pour leur laisser aucune excuse, peuvent s'y livrer , lorsqu'il leur est possible de se flater , & de flater les autres, que la liberté ne sçauroit être détruite , ni la constitution renversée par des mains aussi foibles que celles qui portent le sceptre , & qui tiennent les rênes de l'administration ; mais le piège est trop grossier , & l'excuse est misérable. Ces hommes peuvent ruiner leur pays ; ils ne peuvent en imposer à personne , à moins que ce ne soit à eux-mêmes ; encore cette illusion ne leur fera-t-elle pas long-tems nécessaire , leur conscience sera bien-tôt rassurée par l'habitude & l'exemple , & ceux qui manquoient d'excuses pour commencer, n'en manqueront pas pour continuer , & pour achever la ruine de leur Patrie ; les vieillards survivront à la honte d'avoir perdu leur liberté , & les enfans naîtront sans sçavoir qu'elle ait jamais existé. L'esprit d'esclavage

d'esclavage opprimer celui de liberté , & semblera le plus général ; il le deviendra réellement , lorsque la corruption sera portée à son comble , à moins que le progrès n'en soit arrêté.

Dans de telles circonstances , quel bonheur seroit plus à desirer que l'avènement d'un Roi Patriote , puisque c'en seroit un très-grand dans quelques circonstances que ce soit ? Un tel Roi peut seul sauver un pays , dont la ruine est si fort avancée : tout ce que peuvent faire les particuliers qui ne sont point attaqués de la contagion générale , c'est d'entretenir l'amour de la liberté dans un petit nombre de cœurs , de protester contre ce qu'ils ne peuvent pas empêcher , & de réclamer en toute occasion , ce qu'ils ne peuvent pas recouvrir par leurs propres forces.

Mathiavel , dans le discours dont nous avons déjà parlé , a traité cette question , sçavoir si , lorsqu'un peuple est corrompu , un gouvernement libre peut être

conservé , s'il en jouit , ou être établi ; s'il n'en jouit pas ; & là-dessus , il conclut pour la difficulté , ou plutôt pour l'impossibilité de réussir dans aucun de ces deux cas. Il assure avec vérité , & prouve par l'exemple de la République Romaine , que ces ordres qui sont faits pour maintenir la liberté , tant qu'un peuple n'est point corrompu , deviennent inutiles & nuisibles , quand une fois le peuple est livré à la corruption ; pour remédier à cet abus , de nouvelles loix ne seront pas suffisantes : ces ordres selon lui doivent donc être changés , & la constitution doit se plier aux mœurs dépravées du peuple ; mais il montre qu'un tel changement dans les ordres , & dans les parties qui constituent le gouvernement , est impraticable , soit que l'entreprise soit faite avec ménagement & par degrés , soit que les mesures soient violentes & précipitées ; & de-là il conclut qu'une République libre ne peut être ni maintenue ni rétablie par des peuples corrompus. Mais

il ajoûte que si cela étoit possible , ce feroit en ramenant la constitution , à une forme de gouvernement Monarchique , afin qu'un peuple corrompu , que la loi ne peut arrêter ni corriger , put être retenu & réprimé par un Roi : *Accioche quelli huomini i quali dalle leggi non possono essere corretti fussero da una podestà , in qualche modo frenati.*

Une Monarchie libre a encore un autre avantage , sur toute autre forme de gouvernement , outre celui d'être plus aisément , & plus utilement tempérée , avec le pouvoir Aristocratique & Démocratique : ces gouvernemens sont composés de différentes parties qui peuvent être dérangées par les chocs auxquels elles sont exposées ; elles ne peuvent pas être corrigées dans un état de corruption ; elles doivent être en effet constituées de nouveau , & dans cette entreprise , elles peuvent être séparées pour jamais. Mais il n'en est pas de même dans

un gouvernement Monarchique ; parce qu'il y a une Puissance coercitive , qui contient les ordres de l'Etat, comme la clef d'une voûte contient le corps entier du bâtiment.

Dans quelque forme de gouvernement que ce soit , il est impossible de conserver la liberté par de nouveaux systêmes , tandis que la corruption du peuple continue , & s'accroît journellement ; mais la rétablir & la conserver sous d'anciennes loix , & sous une constitution primitive , en ramenant peu-à-peu dans le cœur des hommes l'esprit de cette constitution, est une chose possible, & même très-aisée à un Roi. Une République corrompue demeure sans remède , quoique les ordres & les formes en subsistent ; au lieu qu'un gouvernement Monarchique n'est pas sans ressources , tant que les ordres & les formes de la constitution subsistent. J'avoue que lorsqu'ils sont seuls, ils ne sont que l'ombre & le masque de la liberté ; ils servent même à une mauvaise cause ,

parce que le gouvernement arbitraire devient plus sévère & plus assuré , sous ce déguisement , qu'il ne le feroit , s'il étoit découvert & avoué. Mais un Roi peut aisément , sans faire de violence à ses peuples , renouveler dans leurs cœurs l'esprit de liberté , en arracher le masque , & en réaliser l'ombre.

Aussi-tôt que la corruption cesse d'être un des expédiens du gouvernement (& elle cessera de l'être, dès qu'un Roi Patriote sera élevé sur le trône) l'esprit de la constitution sera rétabli ; & à mesure qu'il se ranimera , les ordres & les formes de la constitution seront rétablis dans leur intégrité , & deviendront des barrières contre le pouvoir arbitraire , & non le masque , sous lequel la tyrannie peut se cacher. La dépravation des mœurs avoit exposé la constitution à la ruine ; la réformation l'assurera. Un Roi Patriote délivrera ses Sujets, sinon du crime, du moins de ses conséquences. Sous lui les hommes cesseront de faire le mal ; ils appren-

dront même à faire le bien ; car en rendant la vertu publique , & le mérite réel , les seuls moyens d'acquérir dans l'Etat un pouvoir utile , il tournera leurs passions du côté de la liberté , & du bon gouvernement : un Roi Patriote est le plus puissant de tous les Réformateurs ; car il est lui-même une espèce de miracle si rarement vu , si peu connu , que son apparition produira certainement l'admiration & l'amour dans le cœur de tous les honnêtes gens , jettera la confusion & la terreur dans toutes les consciences coupables , & inspirera à tous , la soumission & le respect. Un nouveau peuple semblera naître avec un nouveau Roi ; des Métamorphoses innombrables , telles que les Poètes les feignent , deviendront réelles ; & tandis que les hommes seront persuadés qu'ils sont les mêmes individus , la différence de leurs sentimens les persuadera presque qu'ils sont changés en des êtres différens.

Mais afin qu'on n'attende pas d'un

tel Roi, plus que ce qu'il peut exécuter, il est nécessaire de faire une observation générale, après laquelle j'entrerai dans un détail plus particulier. Il n'y a point de stabilité absolue dans l'humanité ; car ce qui existe immuablement, existe nécessairement ; & cet attribut de l'Etre Suprême, ne peut appartenir à l'homme, ni à ses ouvrages. Les gouvernemens les mieux institués, ainsi que les corps des animaux les mieux constitués, portent en eux le principe de leur destruction, & quoiqu'ils croissent & se perfectionnent pour un temps ; ils tendent visiblement à leur dissolution. Chaque heure qu'ils vivent, est une heure de moins qu'ils ont à vivre. Ainsi tout ce qu'on peut faire pour prolonger la durée d'un bon gouvernement, est de le ramener, à chaque occasion favorable, aux principes sur lesquels il a été fondé ; quand ces occasions se présentent souvent, & qu'on les saisit à propos, les gouvernemens sont heureux & durables,

lorsqu'elles arrivent rarement ou qu'on en profite mal, les corps Politiques languissent, & meurent bien-tôt.

L'occasion la plus favorable qui pourroit arriver, seroit sans contredit le regne d'un Roi Patriote. On devroit en profiter, ainsi que les gens de Mer profitent des calmes de peu de durée, pour réparer les dommages causés par la dernière tempête, & pour se préparer à résister à de nouveaux orages, car un tel Roi ne peut pas assurer à son Peuple une succession de Princes tels que lui : il fera pour y parvenir tout ce qu'il pourra par son exemple, & par ses instructions. Mais après tout, le Manteau Royal ne peut pas transmettre l'esprit de Patriotisme dans un autre Roi, comme le manteau d'Elie communiqua le don de Prophétie à Elisée. Tout ce qu'il peut faire, & ce qui mérite la plus grande reconnoissance de la part de ses Sujets, c'est de rétablir un bon gouvernement d'en ranimer l'esprit, de le maintenir &

de le confirmer pendant tout le cours de son règne. Ses Peuples doivent faire le reste; s'ils ne le font pas, ils n'auront à se plaindre que d'eux-mêmes. S'ils le font, ils lui en auront la principale obligation. Dans l'un & dans l'autre cas, ils auront été par son moyen libres pendant un règne de plus, & peut-être davantage, puisqu'il les laissera mieux disposés, & mieux préparés, pour défendre leurs libertés.

Après cette observation générale, entrons dans quelques détails sur les démarches qu'un tel Roi doit suivre, & sur les mesures particulières qu'il doit prendre, pour mériter un titre plus noble que tous ceux que tant de Princes sont si jaloux d'accumuler.

Premièrement, il doit commencer à gouverner, aussi-tôt qu'il commence de regner; car les premiers pas qu'il fera dans le gouvernement, donneront la première impression, & seront, pour ainsi-dire, le présage de son règne; outre

la réputation qu'il en retirera , ils pourront être d'une grande importance à bien d'autres égards. Son premier soin sera sans doute de réformer sa Cour , & d'appeller dans son Conseil des hommes qui se conduiront par ses principes. Si le précédent règne a été mauvais , nous savons comment la Cour sera composée. Les gens qu'il trouvera en place , seront de ces aventuriers entreprenans & hardis , qui se pouffent & se jettent de bonne-heure dans les intrigues d'un parti , ou dans le maniement des affaires d'Etat , sans habileté , sans ambition louable , & même sans les apparences de la vertu ; gens qui n'ont d'objets que de faire fortune , qui ne cherchent qu'à satisfaire leur avarice , & à flatter leur orgueil par des titres & des honneurs. De tels gens sont sûrs d'être employés par un Roi foible ou méchant ; ils séduisent l'un , ils seront choisis par l'autre ; & il n'est pas étonnant qu'ils le soient , puisque leur peu de probité dédommage de leur

incapacité , & que tous leurs défauts deviennent des perfections de Ministre, sous un règne dont les mesures sont prises & les desseins formés , de façon que tout honnête homme les désapprouveroit. Tous ces gens prostitués qui se mettent en vente , ces sangsues qui dévorent le pays , cette multitude d'espions , de parasites & de flatteurs , qui entourent le Trône , sous la protection de tels Ministres , ces essaims de petits insectes nuisibles , qui bourdonnent dans chaque coin de la Cour , seront chassés , avec les Ministres qui les protègent , par un Roi Patriote.

Il en abandonnera peut être quelques-uns , non à la fureur d'un parti , mais à la justice de la Nation , non pour assouvir des ressentimens particuliers , & servir des intérêts personnels , mais pour expier les torts faits à leur pays , & devenir des exemples de terreur aux administrations futures.

La clémence fait sans doute une partie

essentielle du caractère que je m'efforce de peindre ; mais la clémence pour être une vertu , doit avoir ses bornes , qui sont assez étendues par cette maxime que j'ai lûe quelque part : *Multa donanda ingeniis puto , sed donanda vitia , non por- zenta* ; les fautes , & même les vices , peuvent être pardonnés ; mais non pas les crimes énormes.

On appercevra parmi la mauvaise compagnie , dont une telle Cour abondera , une espèce de gens trop bas pour être regardés avec attention , & trop hauts pour être absolument négligés. Ce sont ces Partisans de chaque Ministre , ces bas Courtisans , qui ne sont pas plus responsables des événemens , que les pièces d'un échiquier , qui sont conduites par une volonté supérieure , & sur qui on ne sçauroit faire rouler l'événement de la partie. Chaque Prince doit en avoir autour de lui ; le faste de la Cour exige qu'il en ait , & ce faste , ainsi que beaucoup d'autres choses fri-

voles , ne doit pas être réformé. Mais quelque ressemblance qu'il puisse paroître dans les caracteres de cette espèce de gens , un bon Prince qui parvient au Trône , après une injuste administration , doit faire une distinction entre ceux qui ont cherché à se plonger plus profondément dans l'iniquité , & ceux qui ont eu assez de vertu pour s'en éloigner , ou assez de bonheur pour n'y avoir pas eu part. Ceci suffit pour le premier point.

Quant au second , qui est d'employer dans l'administration , des hommes qui serviront le Prince sur les principes par lesquels il se propose de gouverner , il n'est pas besoin de s'y étendre. Un bon Prince ne choisira pas plus un méchant homme , qu'un Prince habile ne choisira un imbécile. Il est cependant plus aisé d'être trompé dans un cas que dans l'autre , parce qu'un fripon peut être un hypocrite adroit , au lieu qu'un imbécile ne pourra jamais se faire passer pour un homme d'esprit , sur-tout parmi nous , où

tout homme que le rang & la réputation élèvent assez pour être appelé au Conseil de son Roi , doit avoir donné auparavant des preuves de son Patriotisme , aussi-bien que de sa capacité.

Il y a cependant sur la capacité des Ministres une distinction à faire , entre l'homme rusé & l'homme habile ; elle est fondée sur une différence manifeste , quelque'imperceptible qu'elle puisse être à des yeux foibles , ou faffinés par l'habitude. Mylord *Bacon* dit que la ruse est une habileté détournée. J'aimerois mieux dire que si elle est une partie de l'habileté , elle en est la plus méprisable , employée par quelques-uns , parce qu'ils ne possèdent que celle-là ; & par d'autres , parce qu'elle leur paroît suffire pour les actions limitées qu'ils se prescrivent , & pour les fins qu'ils se proposent.

La tête de certains hommes n'en contient pas davantage , & le cœur des autres employent mal ce qu'ils sçavent ; la ruse peut avoir de l'avantage sur un

homme très-borné ; mais beaucoup d'habileté en aura certainement sur l'homme le plus rusé. L'habileté & la ruse ont souvent les mêmes objets ; mais l'homme habile s'en proposera d'avantage & de plus grands. Les plus petits ne rempliront pas son ame , & ne deviendront jamais son occupation principale ; ils feront toujours subordonnés à ses grands desseins. L'habileté & la ruse peuvent employer quelquefois les mêmes moyens ; mais l'homme habile s'abaisse à ces moyens , & l'homme rusé ne peut pas s'élever au-dessus. La fausseté & la dissimulation sont , par exemple , les principales ressources d'un homme rusé. Un homme habile trouvera toujours la fausseté indigne de lui , & il l'évitera tant qu'il pourra. La fausseté est comme un poignard , non-seulement une arme offensive , mais une arme illégitime , dont l'usage ne doit être que très-rarement excusé , & jamais justifié. La dissimulation est comme un bouclier ; il est aussi

impossible de conserver le secret dans l'administration des affaires publiques , sans quelques degrés de dissimulation , que d'y réussir sans le secret. Ces deux talens des gens rusés sont comme l'alliage qu'on mêle avec l'or pur : un peu est nécessaire , & ne fait pas perdre à la monnoye sa juste valeur ; mais si l'on en employe trop , la monnoye perd son cours , & celui qui la frappe son crédit.

Nous pouvons observer entre l'homme habile & l'homme rusé , tant pour les objets qu'ils se proposent , que pour les moyens qu'ils emploient , la même différence qu'on remarque dans le pouvoir visuel de différentes gens ; l'un voit distinctement les objets qui sont près de lui , leur relation immédiate , & leur tendance directe , & cette vûe suffit pour ceux qui ne s'intéressent pas aux objets qui sont plus éloignés. Tel est le Ministre rusé ; il ne voit , ou ne s'embarrasse pas de voir , rien au-delà de ce qu'exige son intérêt personnel , & le soutien de son administration

administration. Si un tel homme sur-
monte une difficulté actuelle , s'il évite
un malheur immédiat , si sans venir réel-
lement à bout de l'un & de l'autre , il ga-
gne du tems, par tous les bas artifices que
la ruse suggere , & que la bassesse d'esprit
emploie , il triomphe , & se laisse flatter
par sa troupe mercénaire sur la réussite de
ces grands événemens , qui se terminent
souvent à se jeter dans l'embarras par
une suite de fausses démarches , & à
s'en tirer par une autre. Le Ministre ha-
bile voit , & est obligé de voir plus loin ;
parce que le gouvernement a des intérêts
plus étendus ; il voit les objets qui sont
éloignés , aussi-bien que ceux qui sont
proches ; leurs rapports éloignés , & leurs
tendances indirectes. Il songe à la renom-
mée qu'il faut mériter , & la préfère aux
applaudissemens qu'on peut acheter. Il
considère son administration comme un
seul jour dans la grande année du gou-
vernement , comme un jour affecté par
ceux qui l'ont précédé , & qui doit af-

fecter ceux qui le suivront. Il combine & compare tous ces objets , leurs rapports & leurs tendances ; & le jugement qu'il porte sur le tout , & non sur quelques parties , est la règle de sa conduite. Ce plan des raisons d'Etat , toujours ouvert devant un Ministre habile , contient les grands principes du gouvernement , & les grands intérêts de son pays ; de façon qu'en même tems qu'il prépare quelque événement , il se précautionne contre d'autres , soit qu'ils doivent arriver pendant son administration , ou dans les tems à venir.

Les réflexions que je viens de faire , pourroient être fortifiées par beaucoup d'exemples ; j'en pourrois tirer des gens que j'ai vû à la tête des affaires , offrir un contraste frappant entre les hommes d'une grande habileté , & ceux dont tous les talens consistoient dans la ruse ; mais je termine cet article afin de passer à un autre , qui n'est pas moins important.

Il est si essentiel au caractère d'un Roi

Patriote de n'épouser aucun parti , mais de gouverner son Peuple comme un pere commun , que celui qui se conduit autrement , en abandonne le titre. C'est le privilège particulier & la gloire de ce caractère , que les Princes qui en sont revêtus , & eux seuls, loin d'être obligés, ne sont seulement pas tentés de gouverner par un parti , qui finit toujours par être une faction ; faction du Prince , s'il est habile , celle de ses Ministres , s'il ne l'est point , l'oppression du Peuple dans l'un & l'autre cas.

La vraie image d'un Peuple libre ; gouverné par un Roi Patriote , est celle du Patriarche d'une famille , dont la tête & tous les membres sont unis par un intérêt commun , & animés par un même esprit : si quelqu'un étoit assez pervers pour en avoir un autre , il seroit aussi-tôt accablé ; & loin de faire une division , il ne feroit que confirmer l'union de ce petit Etat. Personne , je crois, ne disconvient qu'on doit desirer dans chaque

état d'approcher, autant qu'il est possible, de ces idées d'un gouvernement parfait; la seule question qu'il reste à faire, est de sçavoir à quel degré on peut en approcher; car si cette entreprise n'est pas absolument impraticable, toutes les vûes d'un Roi Patriote doivent y être dirigées; au lieu de fomenter les divisions de son Peuple, il s'efforcera de les réunir, & d'être lui-même le centre de leur union; au lieu de se mettre à la tête d'un parti pour gouverner son Peuple, il se mettra à la tête de son Peuple, afin de gouverner, ou plutôt afin de subjuguier tous les partis. Pour parvenir à cette union desirable, & pour la maintenir, on trouvera plus de difficultés dans certains cas que dans d'autres; mais elle ne paroîtra jamais impossible à un bon Prince.

Si les Peuples sont unis dans leur soumission, & dans leur attachement au gouvernement établi, un Prince qui projette d'étendre son pouvoir au-delà de celui que la constitution lui donne, doit non-

seulement épouser , mais créer un parti ; parce qu'il peut espérer d'obtenir dans les défordres de l'Etat , ce qu'il n'auroit pas obtenu dans des tems tranquilles, & parce que les partis divisés lui accorderont ce que la Nation réunie ne lui accorderoit point. Les partis , avant qu'ils dégénèrent en faction absolue , sont toujours un nombre de gens associés ensemble pour certaines causes , & pour certains intérêts , dont les autres ne conviennent pas. Des intérêts personnels deviennent bien-tôt prédominans ; on se conduit alors comme dans l'Eglise ; l'intérêt du parti est supposé celui de l'Etat , comme l'intérêt de l'Eglise est supposé celui de la Religion ; & avec ce prétexte, & cette présupposition, les intérêts de l'Etat deviennent, comme ceux de la Religion, des objets éloignés, jamais poursuivis pour leurs propres biens, toujours sacrifiés à des intérêts particuliers. C'est pourquoi un Roi , qui a de mauvais desseins à ménager , doit s'efforcer de

diviser un Peuple qui est uni; & en mêlant , ou paroissant mêler ses intérêts avec ceux d'un parti , il réussira peut-être , & son parti & lui pourront partager les dépouilles d'une Nation ruinée. Mais un tel parti devient alors une faction , un tel Roi est un tyran , & un tel gouvernement est une conspiration. Un Roi Patriote doit renoncer à son caractère , s'il a de tels desseins , on agira contre ses propres desseins , s'il suit de tels principes ; mais l'un & l'autre sont trop absurdes pour être supposés. Il résulte donc que toutes les bonnes fins d'un gouvernement étant plus aisées à atteindre dans un Etat uni , & les divisions d'un Peuple ne pouvant servir qu'à une mauvaise fin , un Roi Patriote estimera l'union de ses Sujets le plus grand avantage , & se croira heureux de trouver établie une union à laquelle il auroit travaillé tout le tems de sa vie. Ceci paroît si simple , que je me reproche d'y avoir insisté.

Mais supposons qu'un Etat soit divisé ; ce qui arrivera plus souvent dans des gouvernemens libres , sur-tout après des administrations injustes & foibles , un tel Etat peut être plus ou moins mauvais , & les grandes fins d'un Roi Patriote peuvent être plus ou moins aisées à atteindre , selon les différentes espèces de divisions ; ainsi nous considérerons cet Etat sous différens jours.

Un Peuple peut être unis dans sa soumission au Prince & au gouvernement , & être divisé sur les principes généraux ou sur les mesures particulieres du gouvernement. Dans le premier cas , il fera à l'égard de la constitution de l'Etat , ce qui a été fait souvent à l'égard de l'Ecriture-Sainte : il la fera plier à ses propres idées & à ses préjugés ; & s'il ne le peut pas , il l'altérera autant qu'il lui sera possible. Dans le second cas , il soutiendra ou opposera des actes particuliers d'administrations , & défendra ou attaquera les personnes en place. Dans les deux

cas, il peut s'élever des disputes de parti ; mais elles ne causeront pas de grandes difficultés à un Prince, qui, indépendamment de tous les partis, desire l'union de ses Sujets, & la prospérité de son Royaume.

Lorsque les partis sont divisés, sur différens principes, concernant quelques institutions particulières, soit Ecclésiastiques, soit Civiles, la constitution de l'Etat qui devroit leur servir de règle, doit être celle du Prince. Il peut, & il doit témoigner son mépris, ou montrer sa faveur, selon qu'il juge que la constitution peut être en dommagee par les uns, ou perfectionnée par les autres. Il ne doit jamais souffrir le mal, pas même pour son propre intérêt, ni en faveur d'une troupe de gens factieux, fantasques ou ambitieux. Il doit toujours desirer la réforme ; mais comme toute nouvelle modification, dans un plan de gouvernement, & de police nationale, est de grande importance, & demande

plus d'attention & des considérations plus profondes, que la chaleur, le désordre, & la précipitation des partis ne peuvent en admettre, un Prince doit employer son autorité, pour rendre leur conduite plus réglée & plus réfléchie, lors même qu'il approuve les fins qu'ils se proposent. Il peut effectuer tout ceci, sans fomenter de divisions; & loin de former ou d'épouser aucun parti, il détruira les partis, pour défendre la constitution, & il engagera les hommes, qui agissoient par esprit de parti, à agir par un esprit national.

Lorsque la division est fondée sur des mesures particulières du gouvernement, & n'a d'objet que la conduite de l'administration, un Roi Patriote aura aussi peu besoin de former un parti dans ce cas que dans l'autre. Sous son règne, les occasions de former une opposition de cette nature seront rares, & les prétextes en seront communément foibles. Les motifs perdent beaucoup de leurs

forces , lorsqu'un gouvernement est en grande réputation , & lorsque les Sujets ont lieu de s'applaudir de ne sentir en aucune occasion la tyrannie d'un parti, quoiqu'il y en ait qui sentent quelquefois le poids du Sceptre ; ces occasions cependant peuvent arriver , & il peut y avoir des raisons, aussi bien que des prétextes, pour former une opposition, même sous un bon regne : au moins nous le supposerons , afin de renfermer dans cet argument tous les cas possibles. On attaquera les méprises & les abus du gouvernement , & les Ministres seront poursuivis par leurs ennemis. Dans ce cas , le Prince qui est sur le Trône, formera-t-il un parti, par son intrigue , & par de fourdes manœuvres ? il n'y a point de doute. Lorsque le Prince & les Ministres sont également coupables ; lorsque chaque point doit être défendu, de crainte que la moindre chose n'échappe , qui ne puisse dévoiler le plan vicieux & faux du gouvernement , &

découvrir à la vûe du Public, la turpitude de l'administration, on doit se conduire ainsi, & on doit former un parti, parce qu'il n'y a qu'un tel parti, qui puisse soutenir une telle conduite. Mais un Prince, qui ne se trouve pas dans cette situation, n'aura pas recours à ces moyens; il en a de plus nobles & de plus efficaces. Il sçait que les vûes de son gouvernement sont justes, & que les principes de son administration sont bons. Mais il sçait que ni lui, ni ses Ministres ne sont infaillibles, qu'il peut y avoir des abus dans son gouvernement, des méprises dans son administration, & qu'il peut être coupable dans ses Ministres, qu'il n'a pas assez observés. Il n'imputera pas les plaintes, qui lui donnent occasion de les observer, à un esprit de parti. Il ne traitera pas ceux qui les forment, comme des incendiaires, & comme les ennemis de son gouvernement; au contraire, il distinguera la voix de son Peuple, des clameurs d'une fac-

tion, & il y aura égard. Il redressera ses torts, corrigera ses fautes, réformera ou punira ses Ministres. Il se conduira, comme un bon Roi, & un Prince habile, de façon que sa dignité sera maintenue, & que son autorité augmentera avec sa réputation.

Si les efforts d'une simple faction n'ont d'objet que de calomnier son gouvernement, de troubler l'administration, sur des prétextes sans fondemens, & sur de foibles raisons, il ne négligera pas, mais il n'appréhendera point des projets méprisables, & de peu de durée. Il n'auroit en effet aucune raison de les craindre, quoique les personnes coupables de mauvaises administrations, s'efforcent d'insinuer, que toutes les fois qu'il y a une opposition, leurs Maîtres se trouvent dans une position semblable à celle des meilleurs Ministres, & sont, ainsi qu'eux, l'objet de l'envie générale, & de la malice des Particuliers. Il est certain qu'une opposition sans fondement, dans une Mo-

narchie bien réglée , ne peut jamais être forte & durable. Pour être convaincu de cette vérité , qu'on se rappelle avec quelle facilité les attaques les mieux fondées ont été détruites, & combien il y en a peu qui aient réussi contre les administrations les plus méchantes & les plus foibles. Nos Rois ont assez de moyens pour détruire & calmer les oppositions. Mais un Roi Patriote a cet avantage sur les autres , qu'il peut assurer sa cause sur la pureté de son administration , sur la force constitutionnelle de sa Couronne , & sur l'approbation de son Peuple , à qui il peut en appeller , & par qui il sera soutenu.

J'ajouterai qu'une opposition sans fondement , ne peut gueres arriver sous un mauvais regne ; parce qu'on y donnera certainement de justes occasions d'opposition. Mais qu'elle soit bien ou mal fondée , qu'elle soit produite par la Nation , ou par une simple faction , la conduite du Prince sera la même ; & d'une

façon ou d'une autre, elle doit avoir des suites funestes. Un tel Prince ne réformera pas l'administration, tant qu'il pourra résister à l'opposition la plus juste & la plus populaire. Ainsi elle se soutiendra & s'augmentera aussi long-tems que la constitution sera dans sa force, & que l'esprit de liberté sera conservé. Le changement même de ses Ministres, sans celui de sa conduite, ne la termineroit pas : l'un sans l'autre, seroit regardé comme une chimère, par tout homme dont l'opposition ne sera pas fondée sur un principe de faction, & dont l'objet ne sera pas de parvenir au pouvoir, à quelque prix que ce soit, pour l'employer, peut être plus mal encore, que ceux qu'il tache de déplacer. Si de tels gens abondent, (& ils abonderont vers le déclin d'un gouvernement libre,) un mauvais Prince, soit qu'il change ou ne change point ses Ministres, peut espérer de gouverner par l'esprit & l'art d'une faction contre l'esprit & la force de la nation,

Son caractère peut être trop bas, celui de ses Ministres trop odieux, pour être les premiers auteurs d'une faction capable de les défendre. Mais ils peuvent employer à leurs desseins un parti déjà formé dans des occasions bien différentes, & déterminer un grand nombre de gens, à combattre pour une cause pour laquelle plusieurs d'entr'eux ne se seroient pas engagés : les noms & l'animosité des partis peuvent être conservés, lors même que les causes qui les avoient formés, ne subsistent plus.

Lorsqu'un parti est ainsi ranimé, & persiste dans l'esprit de faction, les membres corrompus & insensés de ce parti, agiront sans égard au bien ou au mal; & ceux qui avoient défendu la liberté sous un regne, l'abandonneront sous un autre, & soutiendront des prétentions contre lesquelles ils s'étoient opposés. Si la cause de la Nation prévaut contre les moyens affreux de la corruption & de la division, qu'un Prince obstiné, &

qu'un Ministre corrompu peuvent employer, la résistance fera longue. Le Roi & le Peuple seront exposés aux embarras & aux dangers les plus grands. Ce que le Prince peut espérer de mieux dans un tel cas, sera d'échapper avec la diminution de sa réputation, de son autorité & de son pouvoir. Il peut être exposé à de plus grands malheurs encore, & son obstination peut porter les choses à une telle extrémité, que ceux même qui lui sont opposés, s'en affligeront ; extrémité que la conservation de la liberté & du bon gouvernement, peut seule justifier. Si les moyens affreux dont j'ai parlé, prévalent, la faction se répandra dans toute la Nation ; on n'examinera point si une opposition est bien ou mal fondée, & la dispute entre les partis se réduira à sçavoir qui doit gouverner, & non comment ils seront gouvernés. En un mot, une confusion générale s'en suivra, & une victoire complète, de quelque côté qu'elle soit, mettra tous les

les autres partis dans l'esclavage.

Je n'ai point grossi les objets ; de tels effets seront la suite nécessaire d'une telle conduite. Un Prince doit donc trouver plus facile, plus agréable, plus honorable de corriger une mauvaise administration, s'il ne l'a pas prévenue, afin que toutes les fois qu'une faction prétendra former une opposition contre lui, il puisse assurer sa cause sur la force de sa Couronne, & sur l'approbation de son Peuple.

Un Roi Patriote se conduira ainsi : il peut quelquefois favoriser un parti & en décourager un autre ; mais il n'en épousera, ni n'en proscrira aucun. Encore moins fera-t-il l'action la plus basse & la plus imprudente, que puisse faire un Roi, celle de s'engager dans aucun parti. Son unique objet sera de suivre les vrais principes du gouvernement, & par son exactitude à s'y conformer, son regne deviendra une preuve indubitable & glorieuse, qu'un bon & habile Prince peut unir

ses Sujets , & être le centre de leur union.

Examinons maintenant la situation de l'Etat , toutes les fois que le Peuple sera divisé sur la soumission dûe à son Prince , & qu'il aura assez de force & de courage pour s'opposer , même les armes à la main , au gouvernement établi. Dans ce cas , quelque désespéré qu'il paroisse , un Roi Patriote n'abandonnera pas le projet de réunir ses Sujets , & de les ramener. Il peut être obligé , ainsi que le fut Henri IV. Roi de France , de soumettre ses propres Sujets ; mais alors , ainsi que ce grand Prince , s'il est le vainqueur de son Peuple , il en fera aussi le pere. Il doit s'armer contre ceux qui ont osé prendre les armes contre lui ; mais il les poursuivra comme des enfans rebelles qu'il cherche à ramener , & non comme des ennemis irréconciliables qu'il s'efforce d'exterminer.

Un autre Prince peut étendre le feu de la guerre civile , par une sévérité déplacée , animer contre lui ceux qui n'é-

toient qu'indifférens , & déterminer le mécontentement des autres à une rébellion ouverte ; lorsqu'il a abattu la faction que lui-même a aidé à former , & qu'il n'auroit certainement pas détruite, si toute la Nation avoit été révoltée contre lui, il peut attribuer son succès à un parti , afin d'avoir le prétexte de gouverner par ce parti ; & loin de réconcilier les esprits qui avoient été aliénés , & de réunir ses Sujets dans une soumission volontaire , il peut être satisfait de se maintenir sur le trône par la force , triste moyen qu'employent les usurpateurs & les tyrans. Mais un Roi Patriote agira avec un autre esprit , & aura constamment de plus nobles & de plus grandes vûes ; l'amour de ses Sujets pourra seul le contenter , & il ne croira pas son trône bien établi, s'il ne l'est dans leur cœur : afin d'avoir le tems de les gagner , il tâchera d'étouffer la flamme par art ou par ménagement , s'il ne le peut pas , il s'efforcera d'empêcher qu'elle ne s'étende ;

& si la frénésie de la rébellion fait échouer ses espérances , il donnera la paix dans le fort de la guerre , ainsi que le Héros dont nous avons parlé : comme lui , il renoncera aux avantages qu'il auroit eus en continuant la guerre , plutôt que de perdre une occasion de ramener ses Sujets ; comme lui , il les épargnera dans la chaleur du combat , & montrera de l'affabilité dans le moment du triomphe. Il calmera par sa valeur la violence de l'incendie , & par sa modération , il en éteindra jusqu'aux étincelles.

Il peut arriver qu'un Prince , capable de tenir une conduite si sage , n'ait pas occasion de l'exercer. Il peut succéder au trône , après qu'on aura tenu une conduite contraire , & lorsque parmi d'autres divisions , qu'une mauvaise administration , & que la tyrannie d'une faction ont augmentées , il subsiste contre le gouvernement un parti puissant , quoiqu'il n'ait pas les armes à la main. On sçait assez ce que dans de telles circonstan-

ces , & sous un Prince foible , une faction en autorité peut faire, en réunissant à elle tous ceux qui s'opposoient à l'administration, ou en faisant également craindre au Prince les ennemis du parti qui ne cherchent point à lui faire du mal , ou ses propres ennemis qui sont dans l'impuissance de lui en faire ; mais un artifice si grossier n'en imposera point à un Prince d'un autre caractère : il verra par cet exemple, combien les factions engendrent , nourrissent & perpétuent les factions ; il observera combien celles de la Cour ont contribué à en former d'autres , & à les tenir toujours en crédit , parmi les hommes qui considèrent plus ceux contre qui ils s'opposent , que l'objet sur lequel ils fondent leur opposition. Il observera combien celle des mécontents donne prétexte à l'autre , qui fait un monopole du pouvoir & de l'argent ; l'un opprime la Nation, & l'autre l'appauvrit. Il découvrira bien-tôt que ces factions ne sont formées que par une foi.

ble partie du peuple , & qu'il dépend de lui de les dissiper , parce que le crédit des unes naît entièrement de son autorité & de son argent ; & que l'abus qu'elles en font , autorise & accrédite les autres. Alors les mesures qu'il doit prendre , pour parvenir à l'union de ses Sujets , lui paroîtront extrêmement aisées ; & comment ne le feroient-elles pas ? Une des factions est détruite aussi-tôt que le Prince a retiré sa faveur ; & dès ce moment, l'autre est désarmée. Les hommes qui formoient ces factions , ne trouveront pas de refuge , sous une bonne & sage administration ; car soit qu'ils avouent leur principe , en refusant de prêter les sermens de fidélité , que les loix demandent , soit qu'ils se parjurent en les prêtant , ils seront connus également. Il n'y aura entr'eux d'autre différence , que celle qui naîtra du plus grand degré d'infamie ; les premiers peuvent passer pour des foux , les autres doivent passer nécessairement pour des fripons.

Les termes dont je me fers sont durs ; mais la censure est juste , & on la jugera-telle , si l'on fait quelques réflexions sur la conduite de nos *Jacobites* ; je ne demande pas d'exemples plus forts , pour justifier les termes dont je me suis servi.

On peut faire actuellement aux *Jacobites* , soit qu'ils prêtent serment , ou n'en prêtent point , une objection particuliere, qu'on ne pouvoit pas faire , à ceux qui étoient autrefois ennemis du Roi régnant. Dans le tems des factions d'*York* & de *Lankaster* , par exemple, un homme pouvoit être contre le Prince , sans être contre la constitution de son pays : elle transportoit la Couronne par droit héréditaire dans la même famille ; & celui qui étoit du parti d'*York* , ou celui qui étoit du parti de *Lankaster* , pouvoit prétendre , & je ne doute pas qu'il ne prétendît , dans chaque dispute , que ce droit étoit de son côté. La même constitution étoit reconnue des deux partis ; c'est pourquoi la loi montrait tant d'indulgence

pour chacun. Au moins dans le tems d'Henri VII. cette soumission à un Roi *de facto*, n'étoit pas regardée comme un crime, ni pour l'un, ni pour l'autre; de même en descendant plus bas dans l'histoire, lorsque l'exclusion du Duc d'*York* fut pressée sous le règne de Charles II. le droit de ce Prince à la Couronne, ne fut pas disputé; son droit divin, tel que son grand-pere & son pere l'avoit conservé, ne fut pas beaucoup regardé; mais son droit par la constitution, son droit légitime, fut suffisamment avoué, par ceux même qui insisterent sur une loi, qui l'excluoit de la Couronne, & qu'ils regarderent comme nécessaire. Chaque *Jacobite* actuellement, va au-delà de tous ces exemples; il est rebelle à la constitution, sous laquelle il est né, aussi-bien qu'au Prince qui est sur le trône. La loi de son pays a établi le droit de succession dans une nouvelle famille. Il s'oppose à cette loi, & soutient sur sa propre autorité, non-seulement un

droit contradictoire, mais un droit qu'elle a éteint. Cette absurdité est telle , que pour la défendre , il faut en avancer une plus grande , & soutenir qu'aucun pouvoir sur la terre , n'a pû altérer la constitution à cet égard , ni éteindre dans la Maison de *Stuard* un droit à la Couronne, qui provient d'une autorité supérieure, puisqu'elle naît d'une autorité divine. Si ce prétexte, pour refuser de se soumettre aux loix de son pays , étoit une fois admis , il serviroit tout autre dessein , aussi bien que celui pour lequel il est avancé. Nos Fanatiques l'employèrent autrefois ; & je ne vois pas pourquoi un *Millenaire** n'avoit point anciennement autant de droit de s'en servir , qu'un *Jacobite* en a actuellement ; mais si la conscience , qui est une opinion particuliere , peut excuser le *Millenaire* & le *Jacobite* de tout reproche , excepté de ceux de chimères

* Sectaires qui croient que le règne de J. C. s'établira sur la terre après la Résurrection, & durera mille ans. V. B. art. *Cerintus*.

& de folie , comment le dernier s'excusera-t-il , lorsqu'il parjure les principes qu'il garde , reconnoît un droit auquel

- il renonce , prête des sermens , avec l'intention de les violer , & appelle Dieu à
- témoin d'un mensonge prémédité ? Quelques Casuistes ont été employés pour excuser ces hommes à eux-mêmes & aux autres , mais en vérité les Casuistes détruisent par distinction & exceptions toute morale , & effacent la différence essentielle qu'il y a entre le vrai & le faux , entre le bien & le mal : ainsi les Scolastiques se sont conduits en plusieurs occasions , & en particulier les enfans de *Loyola* ; & je souhaiterois de tout mon cœur , que rien de semblable ne pût être objecté à d'autres Théologiens. On a aussi employé pour la même cause quelques raisonnemens politiques : on a dit que la conduite de ceux qui attaquent l'établissement auquel ils se soumettent par serment , est justifiée par les principes de la révolution ; mais rien ne peut

être plus frivole & plus faux. Par les principes de la révolution, un Sujet peut sans doute s'opposer à un Prince qui cherche à ruiner son peuple, & qui travaille à le mettre dans l'esclavage. Il peut pousser cette résistance jusqu'à son détrônement, & jusqu'à l'exclusion de toute sa race ; mais parce que nous pouvons justement prendre les armes contre un Prince, dont à la vérité nous avons reconnu le droit de gouverner, mais qui l'a perdu par de nouveaux actes, s'en suivra-t-il, que nous pouvons nous soumettre à un droit que nous ne reconnoissons pas, & nous opposer à un Prince qui par sa conduite, n'a pas perdu le droit que nous lui avons juré, & qui par conséquent, ne nous a donné aucune juste raison, pour nous reléver de nos sermens ?

Je n'étendrai pas plus loin cette digression ; c'est un sujet que j'ai traité dans des écrits publics : je n'en ai pas vu de réfutation ; & vrai-semblablement, je n'en

verrai jamais. Je dis donc que des factions semblables à celles dont nous avons parlé, ne peuvent apporter d'obstacle à un Prince, qui cherche l'union de ses Sujets, & ne sçauroient troubler la paix de son gouvernement. Les hommes qui les composent doivent être désespérés & impuissans, le plus méprisable de tous les caractères. S'ils sont abandonnés à eux-mêmes, & à leurs préjugés criminels, qu'ils n'ont ni l'esprit, ni le courage d'écarter, tout honnête homme s'éloignera d'eux, comme des plus vils humains : mais si un Prince par bonté, ou par politique, croyoit devoir les prendre sous sa protection, & détruire leurs erreurs, il pourroit faire cesser leur division. Quand on n'a pas vu l'intérieur des partis, qu'on n'a pas eu occasion d'examiner de près leurs motifs secrets, on ne conçoit que difficilement le peu de fondement de leur conduite, qu'ils croient cependant appuyée sur des principes. La raison a peu de crédit sur la

multitude ; un tour d'imagination , aussi violent & aussi subit qu'un coup de vent, détermine leur conduite , & la passion passe pour principe , quand elle se tourne en habitude. Ce qui donna la force , & devint l'esprit du parti *Jacobite* , après l'avènement du dernier Roi , ne fut autre chose qu'une révolution subite de l'imagination d'un parti , qui passa rapidement , de la tranquillité & de la soumission , au ressentiment & à la rage ; les principes eurent aussi peu de part à cette révolution , que la raison en eut pour la conduire. Ceux qui avant ce moment étoient sages & modérés , ne penserent ensuite qu'à ériger un *Thoris* Roi , contre un *Whig* Roi ; & lorsqu'on demanda à quelques-uns , s'ils étoient assurés qu'un Roi *Papiste* feroit un bon *Thoris* Roi , ou s'ils étoient déterminés à lui sacrifier leur Religion & leur liberté , ils répondirent que non , qu'ils prendroient les armes contre lui , s'il attaquoit un de ces deux points , que cela pourroit peut-

être arriver six mois après son rétablissement ; mais qu'en attendant , ils s'efforceroient toujours de le rétablir. Ceci n'est pas un fait exagéré , ainsi je vous laisse à juger , à quoi on doit attribuer de tels sentimens & une telle conduite , si c'est au principe , ou à la passion , à la raison , ou à la folie. Ce qui fonde l'opiniâtreté sans force , & l'obstination sans vigueur des *Jacobites* de ce tems , est un autre tour d'imagination , ou plutôt le même , qui se montre sous une autre forme , c'est une habitude factieuse , convertie en fausses idées de politique & d'honneur. On leur a persuadé qu'en se joignant ensemble , ils font d'un poids considérable , qu'on peut jetter dans la balance , pour la faire pencher dans un grand événement ; & qu'en attendant , ils peuvent se flater de l'honneur d'être un parti ferme , quoique persécuté. Ainsi ils demeurent constamment attachés à des engagemens , que beaucoup d'entr'eux souhaiteroient , dans le fond du

cœur , n'avoir jamais pris ; & ils souffrent pour des principes qu'ils ne hasardent de soutenir , que par des propos , que le vin leur inspire.

Il résulte donc de tout ce que j'ai dit , & des réflexions qui en peuvent naître , que dans quelques jours que nous considérons un Etat divisé , il n'y en a aucun , où ces divisions puissent paroître sans remède , & où l'union des membres avec le chef soit impraticable. Il peut arriver dans ce cas , que des choses peu communes , passent pour impossibles ; & comme rien n'est plus rare qu'un Roi Patriote , il n'y aura pas lieu de s'étonner , si les effets naturels de sa conduite , paroissent impossibles à bien des gens ; mais il y a quelque chose de plus. Quoique l'union dont nous avons parlé , intéresse si fort le Roi & le Peuple , que leur gloire & leur prospérité doivent augmenter , ou diminuer à proportion qu'ils en approchent , ou s'en éloignent , cependant ils se laissent souvent aveugler

par l'ambition des particuliers , & rien n'est plus opposé au Patriotisme. L'intérêt des uns est de diviser , au lieu d'unir , & de gouverner par le manège des partis & des factions , au lieu de gouverner par un accord national ; c'est pour quoi ceux qui sont échauffés par leurs propres intérêts , sans avoir à cœur ceux de la Nation , se déclarent pour la division , comme ils font pour la corruption , contre l'union , & contre l'intégrité du gouvernement. Ils ne déclareront cependant pas directement , que la division & la corruption , à les considérer à part , doivent être préférées ; mais ils affirmeront avec de grands airs de suffisance qu'on ne peut remédier à ces deux maux , & ils concluront de-là que dans la pratique , il est nécessaire de s'y conformer. Le subterfuge une fois admis , il n'y a pas de mesures fausses , & contre les mœurs , qui dans le manège politique ne puissent être avouées & recommandées. Mais ces gens qui se flattent

rent d'échapper par cette voye , se la ferment eux-mêmes ; leur conduite fait leur condamnation , puisqu'ils travaillent en fomentant les divisions , & en répandant la corruption , à faire naître cette même nécessité qu'ils ont alléguée pour excuse. Il n'y a dans le fond aucune nécessité de cette espèce ; car il paroît aussi absurde de dire , que les divisions populaires doivent être fomentées ; parce qu'on ne peut pas procurer une union générale , qu'il le seroit de dire , que le poison doit être insinué dans une plaie , parce qu'on ne peut la guérir. La pratique de la morale dans la vie privée , ne parviendra jamais à la perfection idéale ; mais devons-nous pour cela nous permettre tout ce qui est contre les mœurs ? & ceux qui sont chargés de notre instruction , doivent-ils travailler à nous rendre les plus scélérats des hommes , parce qu'ils ne peuvent nous rendre parfaits ?

L'expérience de la dépravation de la nature humaine , nous a fait désirer de

nous unir en société & sous un gouvernement, afin de nous mieux défendre ; mais cette même dépravation a inspiré bientôt à quelques-uns le dessein d'employer les sociétés pour envahir, pour dépouiller les sociétés, & pour troubler le repos des hommes, avec plus de force & de succès qu'ils n'en auroient eu, s'ils étoient demeurés seuls. On tient la même conduite dans l'intérieur des Etats, & la paix en est troublée par les mêmes passions. Quelques-uns de leurs Membres se contentent des avantages ordinaires de la société, & employent leurs talens pour procurer le bien public ; mais il y en a qui se proposent pour objet un intérêt particulier, & afin de le ménager plus efficacement, ils s'affocient avec d'autres ; les factions sont alors, ce que les Nations sont dans le monde ; ils s'envahissent & se pillent, & tandis que chacun poursuit un intérêt séparé, l'intérêt commun est sacrifié par tous ; celui des humains dans un cas, celui de

quelques États dans l'autre. Tel a été, & tel doit toujours être, le cours des choses humaines, particulièrement dans les pays libres, où les passions sont moins retenues par l'autorité; & je ne suis pas assez fol pour supposer qu'un Roi Patriote puisse changer la nature: mais je puis supposer, avec raison, que sans l'altérer, il peut diriger les affaires dans son propre Royaume, ruiner les mauvais desfeins, au lieu de les partager, & détruire l'esprit de faction, au lieu de le fomenter. S'il ne peut pas rendre l'union de ses Sujets universelle, il peut la rendre assez générale pour répondre à toutes les fins d'un bon gouvernement, qui doivent être la sûreté particulière & la tranquillité publique, l'opulence, le pouvoir & la réputation de la Nation.

Si ces vûes ont été jamais remplies, ce fut sous le règne d'*Elizabeth*: elle trouva son Royaume rempli de factions, & de factions beaucoup plus dangereuses que celles d'aujourd'hui, qu'elle auroit

dissipées d'un souffle. Elle ne les réunit pas toutes , il est vrai : le *Papiste* continua d'être *Papiste* , le *Puritain* d'être *Puritain* , l'un furieux , l'autre opiniâtre ; mais elle s'attacha le corps du Peuple , & réunit l'intérêt commun. Elle l'anima d'un esprit national , & par-là maintint la tranquillité dans son Royaume , donna du secours à ses alliés , & inspira la terreur à ses ennemis. Il y avoit des cabales à la Cour , & des intrigues parmi ses Ministres. On dit même qu'elle n'en étoit pas fâchée ; mais elle les tint renfermées dans sa Cour : elles n'éclaterent pas au dehors pour semer la division parmi son Peuple ; & pour l'avoir entrepris , son premier Favori , le Comte d'*Effex* , paya de sa tête sa témérité. Que nos Docteurs en politique , qui prêchent si scâvamment sur ce texte rebatu , *Divide & impera* , comparent la conduite d'*Elizabeth* , avec celle de son successeur , qui tâcha de gouverner son Royaume par une faction qu'il éleva , &

de ménager son Parlement par entrepreneur. Ils seront bien opiniâtres, s'ils refusent d'avouer qu'un Prince sage & bon peut unir un Peuple divisé, ce qu'un foible & méchant Prince ne peut pas faire, & de convenir que dans l'union de la Nation, le Prince & le Peuple trouvent leur gloire & leur bonheur, tandis que la désunion cause au Roi & à ses Sujets la honte & la misère, & les transmet à la postérité.

Je me suis arrêté long-tems sur ce dernier point, parce qu'il est devenu plus important que jamais, par l'aveu sans exemple qu'on fait de principes contraires. Jusqu'à présent on avoit cru que le dernier période de la scélératesse étoit d'avouer ses crimes, au lieu de les cacher, & d'en tirer vanité, au lieu d'en être humilié; mais dans notre âge les hommes vont plus loin; il est ordinaire d'avouer ses erreurs; c'est l'usage du commun des hommes, & par leur nombre ils se soutiennent les uns les autres. Mais

les esprits choisis de nos jours , ces nouveaux politiques , sont fort éloignés de s'arrêter où les criminels de toutes espèces se sont arrêtés , lors même qu'ils en sont venus à ce point ; car communément les scélérats les plus endurcis , qui sont détenus dans les prisons de New-gath , n'ont pas été si loin. Les hommes dont je parle soutiennent que ce n'est pas assez d'être vicieux dans la pratique & par l'habitude , mais qu'il est nécessaire de l'être par principe. Ils prêchent & recommandent la faction , aussi-bien que la corruption ; ils se moquent de ceux qui s'imaginent qu'il est possible & qu'il convient de conserver la sincérité , l'intégrité & le désintéressement dans les affaires publiques , & ils traitent d'imbécile tout homme qui n'est pas prêt d'agir comme un scélérat. Je crois avoir suffisamment exposé la méchanceté de ces hommes , relevé l'absurdité de leur système , & montré qu'un Roi Patriote peut aisément , & avec plus de succès

suivre d'autres principes. *Per tutum planumque iter Religionis, justitiæ, honestatis, virtutumque moralium.* Ainsi nous allons parler de deux autres points de conduite, qu'un Roi Patriote doit observer, & je tâcherai de n'être pas aussi prolix que je l'ai été.

Un Roi qui pense qu'il est de son devoir de soutenir & de rétablir, s'il en est besoin, la constitution libre d'une Monarchie limitée; un Roi qui forme & maintient une sage administration, qui dissipe les factions, procure l'union de son Peuple, & qui fait de leur plus grand bien, l'objet constant de son gouvernement, cherche sans contredit, les vrais intérêts de son Royaume. Tous les cas particuliers qui peuvent arriver, sont renfermés dans ces avantages généraux d'un sage & bon règne; & cependant je crois qu'il est à propos de traiter quelques points particuliers qui n'ont pas été touché, & où cette sagesse & cette bonté se montreront au grand jour.

Quoique les vrais intérêts de divers Etats puissent être les mêmes à bien des égards , cependant il y a toujours quelque différence , qu'un homme de discernement peut appercevoir , soit dans ces intérêts , soit dans les moyens de les ménager. Une différence , par exemple , qui naît de la situation du pays , du caractère du Peuple , de la nature du gouvernement , & même de celle du sol & du climat , des circonstances qui sont permanentes comme celles-ci , & des autres qui sont plus accidentelles. Je me contenterai de montrer par quelques exemples , la différence que les causes dont je viens de parler , peuvent faire naître entre le véritable intérêt de notre pays & celui de nos voisins , & je vous prierai d'entendre & d'appliquer dans vos pensées la comparaison que je ne laisserai qu'appercevoir.

La situation de l'*Angleterre* , le caractère de son Peuple , & la nature de son gouvernement , la rend propre au négoc-

ce & au commerce ; le climat & le sol les rendent nécessaires , à son bien être ; par le commerce , nous sommes devenus une Nation riche & puissante ; & par sa décadence , nous retombons dans l'indigence & dans la foiblesse. Le commerce qui enrichit notre pays , le fortifie aussi. La mer est notre barrière , les vaisseaux sont nos forteresses , & les matelots que le commerce peut seul entretenir , sont les garnisons qui les défendent. La France , par la nature de son gouvernement , a de grands défavantages pour le commerce. Les avantages de sa situation sont pour le moins aussi grands que les nôtres ; ceux qui naissent du caractère & du tempérament de son Peuple , sont peut-être un peu différens ; mais , à tout considérer , ils sont équivalens. Ceux du climat & du sol sont supérieurs aux nôtres , & à ceux des autres Nations de l'*Europe*. Les *Provinces-Unies* ont les mêmes avantages que nous dans la nature de leur gouvernement , plus peut-

être dans le caractère, & dans le tempérament de leur Peuple, moins certainement dans la situation, le climat & le sol: mais sans descendre dans un plus long détail des avantages & des désavantages du commerce de ces trois Nations, il suffira pour mon objet présent d'observer que l'*Angleterre* tient un certain milieu entre les deux autres, par rapport aux richesses & au pouvoir provenant du commerce; moins d'application à l'augmenter, peut servir les fins de la *France*; il en faut nécessairement plus dans ce pays, & encore plus en *Hollande*. Les *François* peuvent augmenter leurs richesses & leur pouvoir naturel, en étendant le commerce; pour nous, de la façon dont l'Europe est constituée aujourd'hui, nous ne pouvons sans cette augmentation, avoir ni richesses, ni pouvoir. Les *Hollandois* ne peuvent pas subsister sans le commerce; ils portent des richesses aux autres Nations, & sont nécessaires à leur bien-être; mais elles leur

fournissent la subsistance & le vêtement, & sont nécessaires même à leur être.

Il résulte en général de ce qui a été dit, que les richesses & le pouvoir de toutes les Nations, dépendant beaucoup de leur Commerce, & chaque Nation étant comme les trois dont j'ai parlé, un Roi Patriote s'appliquera constamment à tirer le meilleur parti des avantages que la Nature lui a donnés, ou que l'art peut lui procurer, pour l'augmentation du Commerce; & c'est sur ce point, que nous pouvons juger, si les Gouverneurs sont dans les vrais intérêts du Peuple, ou s'ils n'y sont pas.

Il résulte en particulier que l'*Angleterre* pourroit augmenter ses richesses & sa puissance, dans une proportion supérieure à celle des autres Nations de l'Europe, si les avantages qu'elle a, étoient aussi-bien ménagés qu'ils le feront sous le regne d'un Roi Patriote. Que tout homme, qui voudra se convaincre de cette vérité, compare d'abord l'état naturel de l'*An-*

gleterre & celui des *Provinces-Unies*, & ensuite leur état artificiel; qu'il examine en détail les avantages que nous avons par la situation, l'étendue & la nature de notre Isle sur les habitans de quelques marais tirés de la Mer, dont à peine on les peut défendre, qu'il considère ensuite avec quelle rapidité ces *Provinces* ont acquis une puissance & des richesses égales à celles de l'*Angleterre*. D'où naît la différence qui se trouve dans l'augmentation des richesses de ces deux Nations? En voici la source. Les *Hollandois* ont été, dès la fondation de leur *République*, une Nation de Patriotes & de Marchands. L'esprit de ce Peuple n'a pas été distrait de ces deux objets, la défense de leur liberté, & l'augmentation de leur commerce, qu'ils ont soutenu par une application constante, & avec une industrie, un ordre, & une économie sans relâche. En *Angleterre*, on s'est conduit différemment sur l'un & l'autre objet; mais nous nous bornerons à parler du dernier.

Le Commerce, tel qu'il étoit dans ce tems, avoit été en quelque façon encouragé & augmenté, avant le regne de la Reine *Elizabeth*; mais ce fut à cette Princesse qu'il dû son plus grand éclat; c'est à elle que nous devons cet esprit de commerce, qui n'est pas encore tout-à-fait éteint; c'est elle qui a donné à notre systême commerçant ce mouvement rapide, qui n'est pas encore arrêté. Il se ralentit sous son Successeur, & ne fut pas ranimé sous son fils; il fut découragé, détourné, embarrassé, interrompu, durant les guerres civiles, & il commença à reprendre une nouvelle vigueur pendant la paix qui suivit le rétablissement de *Charles I I*. Mais il rencontra de nouvelles difficultés dans la puissance des *Hollandois*, & la rivalité naissante des *François*. Le caractère pusillanime de *Jacques I*. laissa prendre aux uns des avantages qui nous furent honteux, & les autres furent favorisés par la conduite de *Charles II*. qui n'étoit jamais

dans les vrais intérêts de son Peuple. Depuis la révolution, jusqu'à la mort de la Reine *Anne*, quelque secours qu'on ait pu apporter au Commerce, il fut nécessairement exposé, pendant le cours de deux grandes guerres, à des pertes au-dehors, & surchargé de taxes au-dedans, depuis l'avènement du feu Roi jusqu'à ce moment, au milieu de la paix, les dettes de la Nation continuent d'être toujours les mêmes; les taxes ont été augmentées, & pendant dix-huit années de suite, nous avons lâchement souffert des pertes continuelles du pouvoir maritime de l'*Espagne*, le plus méprisable de l'*Europe*.

Un Roi Patriote ne négligera, ni ne sacrifiera les intérêts de son pays; il ne multipliera pas follement les taxes, ni ne conservera sans nécessité, celles que la nécessité auroit obligé d'établir. Il ne perpétuera pas les dettes de la Nation par toutes sortes de profusions & de manœuvres politiques, pour opprimer &

appauvrir le Peuple, afin de pouvoir avec plus de facilité en corrompre quelques membres, & gouverner le tout, selon les mouvemens de ses passions, & selon sa volonté arbitraire. Il regardera avec raison les richesses de ses Sujets, comme ses propres richesses, & leur pouvoir, comme le sien. Il trouvera dans la sûreté, & dans l'honneur de la Nation, sa propre sûreté, & son propre honneur. Et afin de procurer les uns, & d'assurer en même-tems les autres, il s'occupera sans relâche à donner de l'aisance aux Manufactures & à les encourager; il assistera & protégera le Commerce, soutiendra & augmentera les Colonies nationales; car c'est par ces moyens seuls, qu'on peut profiter du grand avantage de la situation de ce Royaume.

La *Grande-Bretagne* est une Isle, & tandis que les Nations du Continent, font une dépense immense, pour conserver leurs barrières, qu'ils sont embarrassés pour les étendre, ou les for-

tifier, & qu'ils font perpétuellement sur leurs gardes, l'*Angleterre*, en conservant les siennes, peut, si ses Gouverneurs le veulent, accumuler des richesses, s'assurer contre les invasions, & se mettre en état d'envahir les autres, quand son intérêt immédiat, ou l'intérêt général de l'*Europe* le demandent. Le regne de la Reine *Elizabeth* en est l'exemple & la preuve. J'ai dit l'intérêt général de l'*Europe*; parce qu'il me semble qu'il n'y a que celui-là seul, qui doive nous détourner de nos propres affaires. Les autres Nations doivent veiller sur les mouvemens de leurs voisins, pénétrer leurs desseins, prévoir jusques aux moindres événemens, & prendre quelque engagement, dans presque toutes les circonstances qui peuvent naître. Mais comme nous ne pouvons pas être facilement, ni subitement attaqués, & comme nous ne devons pas avoir pour but, aucune acquisition dans le Continent, notre intérêt peut être de veiller sur les projets secrets du Conseil
des

des autres pays ; de les soutenir ou de nous y opposer. Mais notre propre intérêt ne fera jamais de former légèrement des engagements , qui exigent actions & dépenses. D'autres Nations , ainsi que les *Vélites* , ou les Troupes légèrement armées , tiennent les premiers rangs dans le champ de bataille , & escarmouchent continuellement. Pour nous , lorsqu'une grande guerre s'allume , nous devons regarder les Puissances du Continent , pour lesquelles nous sommes portés , comme les deux premières lignes de l'armée *Romaine* , les *Princes* & les *Hastati* , & nous considérer comme les *Triarii* , qui ne doivent pas charger avec les légions à chaque instant ; mais qui doivent être prêts pour la mêlée , au moment que la fortune du jour les appelle , & que l'importance des choses , ou l'intérêt général les rend nécessaires.

Voilà le poste , que l'honneur & notre avantage nous assignent ; & dans toutes les guerres du Continent , notre situation

particuliere, relativement aux Puissances de l'Europe, doit nous déterminer à le prendre : si nous le négligeons, & dissipons notre force dans des occasions éloignées, ou qui ne nous touchent qu'indirectement, nous sommes gouvernés par des gens qui ne connoissent pas l'intérêt de cette Isle, ou qui en ont quelque'autre plus à cœur : si nous occupons ce poste, ou ne nous en écartons que peu & rarement, alors ce Royaume tiendra le rang qu'il lui convient de tenir; il deviendra puissant, & en s'appliquant à augmenter son pouvoir naturel, qui est sa puissance maritime, & en réservant ses forces pour des occasions, réellement importantes à son honneur, à ses intérêts immédiats, ou au système général de l'Europe, il pourra être l'arbitre des différends, le gardien de la liberté, & le conservateur de cette balance, dont on a si fort parlé, & qui est si peu entendue.

Ne devons-nous jamais être Soldats,

me direz-vous ? Nous devons l'être sans doute ; mais autant qu'il le faut , pour la défense d'un bon gouvernement. Etablir une force militaire , qui ne peut servir qu'à de mauvais Gouverneurs , c'est établir un pouvoir tyrannique dans le Roi & dans le Ministre , dont le dernier pourroit avoir besoin , tandis que sans cette armée , le Prince seroit plus en sûreté , s'il vouloit chasser son Ministre.

Nous devons aussi prendre quelquefois les armes , soit offensivement , soit défensivement ; mais conséquemment à la nature de la circonstance , qu'il faut toujours considérer , relativement à la différence qui se trouve entre la nature de notre force , notre situation , nos intérêts , & ceux des autres Puissances de l'Europe , & non en proportion du desir , & du besoin des Nations , avec lesquelles nous sommes liés. Comme d'autres animaux amphibies , nous pouvons quelquefois prendre terre ; mais l'eau est plus proprement notre élément ; & ainsi

qu'eux, comme nous y trouvons notre plus grande sûreté, nous y exerçons notre plus grande force.

Ce que je touche ici en peu de mots, mérite d'être considéré avec attention, par tout homme qui peut avoir part au gouvernement de l'*Angleterre*; car non seulement nous nous sommes trop écartés de nos vrais intérêts à cet égard, mais nous nous en sommes éloignés avec l'applaudissement général, même des gens bien intentionnés, qui ne discernoient pas, que nous nous épuisions par une fausse application de nos forces, dans des conjonctures, où, par une application plus convenable, nous aurions pû servir la cause commune plus utilement. Mais il y a plus : les gens qui désiroient le bien de leur pays, ont multiplié les armées dans les tems de guerre, & les gens mal intentionnés les ont conservées, & les conservent toujours, dans la plus profonde paix; de façon que le nombre de nos Soldats, dans cette Isle seulement,

est presque le double de nos Matelots. On ne peut pas dire avec raison qu'on entretient ces armées contre les ennemis étrangers : si elles ne le font que pour la montre, elles deviennent ridicules ; & si elles sont conservées pour toute autre cause, elles sont trop dangereuses pour être souffertes. Un Roi Patriote, secondé par des Ministres attachés aux intérêts de leur pays, reformeroit bien-tôt cet abus ; il épargneroit une grande partie de cette dépense, ou, ce qui seroit préférable, il l'emploieroit à entretenir un corps de Troupes Maritimes, & un Bureau de quarante ou cinquante mille Matelots. Mais des desseins, aussi avantageux pour ce Royaume, ne seront jamais conçus, à moins qu'on ne voye en place des gens qui ayent à cœur l'honneur & l'intérêt de leur pays.

Je viens présentement au dernier point, sous lequel je considérerai le caractère & la conduite d'un Roi Patriote ; & il n'est pas le moins important, quoiqu'il puisse

paroître avoir pour objet des apparences , plutôt que des réalités , & n'être qu'une suite du caractère & de la conduite d'un tel Roi ; c'est de sa vie privée , aussi bien que de sa vie publique que je veux parler ; c'est de ce *decorum* des Latins , de cette *bienfiance* des François , de ce *ωρελον* des Grecs , qui ne se trouvera jamais dans aucun caractère , s'il n'est fondé sur la vertu. Mais faute de cet avantage , un caractère vertueux , perdra toujours une partie de son éclat , & ne sera pas estimé autant qu'il mérite de l'être. La beauté est inséparable de la santé , & cet éclat , disent les Stoïciens , ne peut être séparé de la vertu ; mais comme un homme peut être sain , sans être beau , il peut être vertueux , sans être aimable.

Il y a certains traits de maître , une dernière main , pour me servir de l'expression commune , à mettre aux ouvrages de l'art. Quoiqu'elle y manque , nous pouvons admirer l'excellence du dessein

en général, & découvrir les beautés de quelques parties. Un Juge de l'art peut voir plus loin; il peut suppléer à ce qui manque, & discerner le mérite d'un ouvrage achevé, dans un ouvrage qui est imparfait; mais les yeux du vulgaire, ne seront pas affectés de même: l'ouvrage leur paroîtra défectueux, parce qu'il n'est pas fini. Ils jugeront ainsi, du caractère moral d'un Prince, sans connoître précisément ce qui leur déplaît; ils pourront admirer, mais ils ne seront pas contents.

Il y a un certain *species liberalis*, plus aisé à étendre qu'à expliquer, & plus facile à sentir qu'à définir, qu'un Prince doit acquérir, & tourner en habitude. Une certaine propriété d'expressions & d'actions, qui résultent de leurs conformités, avec la nature & le caractère du Prince doit toujours l'accompagner, & doit lui créer un air & des manières qui régneront également dans toute sa conduite. Cet air & ces manières sont si éloignés de l'affectation, qu'on

ne peut les avoir , à moins qu'on ne soit entièrement exempt de toute affectation. Pour rendre ceci plus sensible , réfléchissons sur la conduite des Auteurs Dramatiques ou Epiques ; ils tirent de la nature , les caractères qu'ils mettent sur la scène ; ils les soutiennent pendant tout le cours de la pièce , & leurs Acteurs ne disent , ni ne font rien qui ne soit exactement convenable au caractère que chacun d'eux représente. *Oderint dum metuant* , convient dans la bouche d'un tyran ; mais *Euripide* n'auroit jamais mis cette exécration sentence , dans celle de *Minos* ou d'*Æacus*.

Un homme sensé & vertueux ne sortira jamais assez de son caractère , pour tomber dans de telles inconséquences ; & dans sa conduite , il ne se permettra pas les indécences les plus fortes ; mais il peut tomber par surprise dans de plus légères , & y être entraîné de cent façons différentes , sur lesquelles je ne m'arrêterai pas. Les hommes incapables de tom-

ber dans des fautes capitales , doivent être sur leurs gardes , pour ne pas tomber dans de plus légères ; & les Princes plus que les autres hommes. Lorsque leur esprit est rempli, & leur cœur échauffé des vraies idées du gouvernement , lorsqu'ils connoissent leurs devoirs , & qu'ils aiment leurs peuples : ils n'échoieront pas dans les grands rôles qu'ils doivent représenter , soit dans les conseils, soit dans les armées , soit dans toutes les affaires difficiles qui sont attachées à leur place ; mais ils sont hommes , susceptibles des mêmes impressions , sujets aux mêmes erreurs , en but aux mêmes passions , & même exposés à de plus fortes tentations ; & si leur élévation leur donne de grands avantages , elle leur donne aussi de grands désavantages , qui les contrebalencent bien. Le moindre mérite d'un Prince est bien-tôt vû , & senti par le grand nombre ; il est multiplié , & conséquemment sa réputation croît ; mais aussi de petits


défauts sont apperçus & sentis de même : ils sont multipliés de la même manière, & leur réputation diminue dans la même proportion.

J'ai parlé des défauts qui peuvent être cachés , sous l'éclat des grandes & brillantes qualités , & bien des Princes se sont trouvés dans cette situation. Il y a une tradition que *Henri IV.* Roi de *France*, demanda à un Ambassadeur d'*Espagne* quelle maîtresse avoit le Roi son Maître. L'Ambassadeur lui répondit d'un ton pédant, que son Maître étoit un Prince qui craignoit Dieu, & qui n'avoit d'autre maîtresse que la Reine. *Henri IV.* qui sentit ce reproche, lui demanda avec un air de mépris « si son Maître n'avoit pas assez de vertus pour couvrir un vice.

Les défauts qui peuvent être ainsi cachés , ou compensés , sont de l'homme plutôt que du Prince ; ceux qui proviennent plus du tempéramment , & du caractère naturel, que du caractère moral,

& qui peuvent être regardés, comme des écarts accidentels des passions, comme des négligences dans quelques momens, où l'on n'est point sur ses gardes, comme des surprises de l'homme sur le Roi. Lorsqu'ils arrivent rarement, & passent vite, ils peuvent être cachés comme des taches dans le soleil; mais ils n'en sont pas moins des taches. Celui qui est capable de les voir, ne manquera pas de s'en appercevoir, & celui qui ne les verroit pas, pourra en sentir les effets, sans en pénétrer la cause. Ces défauts, si on ne les corrige, augmentent, ils cessent d'être des taches, répandent une ombre générale, & obscurcissent la lumière qui les absorboit auparavant; les vertus du Prince sont perdues dans les vices de l'homme.

Alexandre avoit de violentes passions, & celles qu'il eut pour le vin, & pour les femmes, étoient les plus fortes après l'ambition; elles furent des taches dans



son caractère , avant qu'elles prévalussent par la force de l'habitude ; aussi-tôt qu'elles commencerent de dominer , le Roi & le Héros parurent moins , & le caractère du débauché l'emporta. *Persépolis* fut brûlé à l'instigation de *Thaïs* , & *Clitus* fut tué dans un moment d'ivresse. Il se repentit de ces deux horribles actions opposées au caractère du Roi & du Héros , & il redevint l'un & l'autre dans bien des occasions ; mais il n'étoit pas assez sur ses gardes , contre les attraits de la vanité , & des plaisirs , lorsqu'au milieu d'une Cour voluptueuse , il demuroit entouré , de flatteurs , de femmes , de parasites , & de bouffons. Ceux qui ne pouvoient pas approcher du Roi , s'approchoient de l'homme , & en séduisant l'homme , ils égardoient le Roi : ses défauts dégénérèrent en habitude. Les *Macédoniens* , qui ne voyoient , & ne vouloient pas voir l'un , s'aperçurent de l'autre ; & il devint la victime de leur ressentiment , de leurs craintes ,

& de ces factions qui naissent toujours sous un gouvernement odieux, ou qui tombe dans le mépris.

On pourroit opposer à ces caractères, celui du premier *Scipion l'Africain*, ou celui du vieux *Caton*; car on peut comparer des Citoyens de *Rome*, tels que ceux-ci, avec les plus grands Rois. La réputation du premier *Scipion*, n'étoit pas sans reproche dans sa vie privée, comme dans sa vie publique; & tout le monde ne convenoit pas, que ce fût un homme d'une vertu aussi sévère, que celle qu'il affectoit, & que l'on exigeoit dans l'âge où il vivoit. On croit que *Nævius* parle de lui, dans quelques Vers que *Gellius* a conservés; & *Valerius Antias* ne se faisoit pas scrupule d'affirmer qu'au lieu de rendre la belle Espagnole à sa famille; il la débaucha & la retint. Malgré cette conduite, quelle autorité n'a-t-il pas conservée? en quelle vénération n'a-t-il pas vécu, & n'est-il pas mort? Quelles louanges les Ecrivains ne lui ont-ils pas

prodigués, & n'ont-ils pas transmis juf-
qu'à nos jours? Cela ne feroit pas arrivé,
fi le vice qu'on lui impute, s'étoit montré
scandaleufement, de façon à éclipfer
l'éclat du Général, du Consul & du
Citoyen.

Cette réflexion peut s'étendre fur
Caton, qui aima le vin, autant que *Sci-
pion* aima les femmes. Les hommes ne
jugeoient peut-être pas dans le tems du
vieux *Caton*, comme *Séneque* dans celui
du plus jeune, qui difoit que l'yvrogne-
rie ne feroit pas un crime, fi *Caton* bu-
voit. Mais la paffion de *Caton*, auffi-bien
que celle de *Scipion*, fut subjuguée &
cachée fous fon caractère public; fa vertu
au lieu de fe refroidir, s'échauffoit en fe
livrant ainfi à fon tempéramment natu-
rel; & on peut recueillir de ce que *Cice-
ron* lui fait dire dans fon Traité de la
Vieilleffe, que même fon goût pour le
vin, étoit utile aux mefures qu'il prenoit
pour le bien public.

Permettez-moi d'infister un peu fur

les deux premiers *Césars* & sur *Marc-Antoine*. Je ne prétends pas les citer comme des hommes vertueux ; mais comme de grands hommes ; & un Roi Patriote doit éviter également les défauts qui diminuent un grand caractère, & ceux qui en corrompent un bon. Le vieux *Curion* appelloit *Jules César*, le mari de toutes les femmes, & la femme de tous les maris, par rapport à ses adultères connus, & aux complaisances dont il fut soupçonné pour *Nicomède* ; même ses propres Soldats dans la licence d'un triomphe, chanterent des Vers satyriques sur sa profusion & sur ses débauches. La jeunesse d'*Auguste* fut aussi difamée que celle de *Jules César*, & toutes deux, autant que celle d'*Antoine*. Ce dernier se porta-t-il à de plus grands excès, que ceux qu'*Auguste* & que *Jules* se permirent, lorsque l'un fit saccager *Rome*, & dépouiller les femmes & les filles, pour choisir celles qui étoient les plus propres à ses plaisirs ; & que l'autre

ne mit de bornes à ses débauches en *Egypte*, que celles que la Satiété lui imposa : *Postquam epulis bacchoque modum lassata voluptas imposuit.* Lorsqu'il s'oublia avec *Cléopatre*, dans la crise d'une guerre civile, & que ses Troupes refusèrent de le suivre plus loin, dans son voyage efféminé du *Nil*. *Antoine* en fit-il davantage ? Non : tous trois avoient des vices qui n'auroient pas été soufferts dans le premier âge de *Rome* ; & certainement tout homme qui en auroit été accusé, n'auroit acquis aucun pouvoir. Mais nous ne devons pas être surpris que le Peuple, qui supportoit alors les tyrans, ait supporté les libertins ; & il n'est pas étonnant que les vices de ces grands hommes, aient trouvé tant d'indulgence, dans un temps de la corruption & de la perdition universelle des mœurs. Cependant dans cette même Ville, & parmi ces *Romains* dégénérés, il est certain qu'avec les mêmes vices, des apparences différentes servirent à maintenir les *Césars*, & ruinerent

Antoine.

Antoine. Je pourrois montrer comment *César & Auguste* sauverent les apparences, tandis que leurs vices étoient portés au comble, & comment ils réparèrent les apparences qu'ils ne purent pas sauver, par celles d'une espece contraire; de façon qu'une grande partie de ce qui a été dit pour les diffamer, passoit pour les calomnies d'un parti.

Mais *Antoine* se débarrassa de toute décence, & se conduisit ainsi jusqu'à sa fin. Non-seulement il tourna le vice en habitude, mais aussi l'indécence; il cessa d'être un Général, un Consul, un Triumvir, un Citoyen de *Rome*. Il devint un Roi *Egyptien*, absorbé dans la mollesse, & prouva qu'il étoit incapable de gouverner les hommes, puisqu'il souffroit qu'une femme le gouvernât. Ses vices lui firent tort; ses habitudes causerent sa ruine. Si par une modestie politique il avoit cherché à les cacher, il auroit pû éviter sa perte; mais il sauvoit si peu les apparences, que dans un fragment d'une

lettre à *Auguste*, conservé par *Suétonne*, il s'efforce de justifier ses habitudes : *Pourquoi as-tu changé, dit-il, est-ce à cause que j'ai une Reine pour maîtresse ? Mais ce n'est pas d'aujourd'hui que je l'aime : il y a neuf ans qu'elle est ma femme, & toi ne connois-tu que Drusille ? Cette Lettre se trouvera peut-être entre les bras de Tertulle ou de Terentille, de Rufille ou de Salvie, qu'importe laquelle soit ta Concubine.*

Ces grands exemples que j'ai avancés, non pour encourager le vice, mais pour montrer plus fortement les avantages de la décence, pourront paroître, en quelque façon, aller au-delà de ce qu'on voit dans le courant de la vie. Il y a peu de vertus & de vices dans cette partie du monde, & dans ce dernier âge, en comparaison de ceux des grands hommes, dont je viens de parler ; & nous n'avons pas, ainsi qu'eux, des Scènes pour les exercer. Mais on sentira que les défauts & les vices, qui coulent de la même source, qui tiennent le même rang dans

la conduite des Princes, & qui ont les mêmes effets sur leur caractère, & conséquemment sur leur gouvernement & leur fortune, ont tous, les proportions nécessaires à l'application que j'en fais. Il importe peu qu'un Prince, qui abandonne cette décence, qui résulte de la nature, & que la raison prescrit, abandonne les décences particulières d'un pays ou d'un autre, celles des siècles passés, ou de son propre siècle, qui résultent toutes de la mode & que la coutume exige; il importe peu, par exemple, qu'un Prince s'abandonne à la débauche grossière de l'Occident, ou à la volupté de l'Orient, qu'il devienne l'esclave d'une nouvelle *Lais*, ou d'une Reine étrangère, qu'il s'oublie dans les bras d'une femme ou de vingt, qu'il imite *Antoine* ou un Roi d'*Achin*, qu'on dit avoir passé sa vie dans un Sérail, mangeant, buvant, machant du bétel, & s'amusant avec des femmes.

Enfin pour résumer tout ce que j'ai

Oij

dit , cette grace , cette décence , ces manieres , sont si essentielles aux Princes , que toutes les fois qu'ils les négligent , leur vertu perd beaucoup de son éclat , & leurs défauts s'augmentent. Mais il y a plus , c'est qu'en ne ménageant pas assez les apparences , leurs vertus mêmes peuvent se tourner en défauts , leurs défauts en vices , & leurs vices en habitudes , indignes des Princes , & indignes de l'homme.

Les formes de gouvernemens , les différens tempérammens , & les caracteres des Peuples , méritent quelques considérations pour déterminer la conduite des Princes dans la vie privée , aussi-bien que dans la vie publique , & doivent mettre une différence , par exemple , entre la dignité d'un Roi de *France* , & celle d'un Roi d'*Angleterre*.

Louis XIV. étoit Roi d'une Monarchie absolue , & regnoit sur un Peuple plus susceptible d'être gouverné par l'admiration & la crainte , que d'être gagné & conduit

par affection : conséquemment il tint un grand état. Il étoit fier, réservé, & tout ce qu'il disoit, avoit l'air préparé & arrangé. Aussi s'attira-t-il une grande réputation : il fut révééré de ses Sujets, admiré de ses Voisins ; & cette estime générale, il la dûr principalement à l'art, avec lequel il ménageoit les apparences , à son attention à relever ses vertus, & à couvrir ses défauts & ses vices ; & par son exemple & son autorité, il tira un voile sur les débauches & les futilités de sa Cour.

Elizabeth étoit Reine d'une Monarchie limitée, & regnoit sur un Peuple qui de tout tems fut plus aisé à conduire qu'à mener, & qui alors étoit capable de s'attacher à son Prince & à son pays, par un principe, plus noble que ceux qui prévalent aujourd'hui. Le Prince avoit alors de plus fortes prérogatives, qu'il n'en a actuellement, & un pouvoir plus grand, mais légitime, étoit attaché à la Couronne. La conduite populaire étoit cependant alors, comme elle l'est actuel-

lement, & comme elle doit toujours l'être dans un gouvernement mixte, le seul vrai fondement de cette autorité, que les autres constitutions accordent au Prince indépendamment du Peuple; mais qu'il faut qu'un Roi de cette Nation obtienne. *Elizabeth* sentit combien l'attachement du Peuple, dépendoit de ces apparences, dont nous avons parlé; un intérêt ardent pour l'avantage & l'honneur de la Nation, une tendresse pour son Peuple, & une confiance dans son affection, furent les apparences qui régnerent dans toute sa conduite publique. Elle fit de grandes choses, & sçut les porter à leur juste valeur par la manière dont elle les fit; elle montra dans sa conduite particulière, beaucoup d'affabilité; elle descendit même jusqu'à la familiarité, mais cette familiarité qui ne put pas être imputée à foiblesse, fut attribuée à sa bonté: quoique femme, elle cacha tout ce qui étoit femme en elle; & si quelques marques équivoques de coquetterie

parurent en quelques occasions ; elles passèrent comme les lueurs d'un éclair, qui disparoissent aussi-tôt qu'elles sont apperçues, & n'imprimerent aucune tache sur son caractère. Elle eut des affections particulieres ; elle eut des favoris ; mais elle ne souffrit jamais qu'ils oubliassent qu'elle étoit leur Reine, & lorsqu'ils l'oublierent, elle leur fit sentir qu'elle l'étoit.

Son successeur n'eut point de vertus à relever ; mais il eut des défauts & des vices à couvrir. Il ne les cacha point ; & manquant de vertus, il ne lui restoit rien pour compenser ses défauts. Ainsi il passa pour un Prince foible & un méchant homme, & il tomba dans le mépris, où sa mémoire est encore. Les moyens qu'il prit pour éviter ce mépris, ne servirent qu'à le confirmer. Aucun homme, ainsi qu'on l'a déjà dit, ne peut conserver de décence dans ses manières, s'il n'est exempt de toute espèce d'affectation ; mais celui qui affecte une chose,

qui ne convient ni à son caractère, ni à son rang, est d'une folie consommée. Il en devient plus désagréable, plus indécemment, & entièrement ridicule. Jacques I. n'ayant aucune qualité, qui pût lui attirer l'estime & l'affection de son peuple, tâcha de lui imposer, en étendant les notions les plus extravagantes sur les Rois en général, comme s'ils étoient des êtres mitoyens entre Dieu & l'homme, & en comparant l'étendue & le mystère impénétrable de leur pouvoir, & de leurs prérogatives à ceux de la Providence; son langage & sa conduite furent assortis à des prétentions si folles, & en s'arrogeant des droits, un respect, & une soumission, qui ne lui étoient pas dûs, il perdit une grande partie de ce qu'on lui devoit. Enfin il débuta mal; & quand même il auroit eu les qualités brillantes, qui peuvent couvrir dans un Roi quelques défauts & quelques vices, lorsqu'ils ne sont pas tournés en habitude, il lui auroit encore manqué ce caractère de force & de pro-

bité, qui constitue le caractère d'un grand & d'un bon Roi, & qui fait véritablement le grand homme. Un Roi qui vit caché à ses Sujets, ou qui ne se montre jamais que sur le trône, peut difficilement être méprisé comme homme, quoiqu'il puisse être haï comme Roi; mais le Roi qui se montre davantage, & qui par conséquent est plus exposé à leurs observations, peut-être méprisé, avant que d'être haï, & même sans l'être. C'est ce qui arriva au Roi Jacques; mille circonstances y contribuèrent, & sur-tout les faiblesses indécentes qu'il eut pour ses mignons. Il ne tâcha pas de remédier au mépris qu'on avoit pour lui, seulement en s'arrogant, ainsi que nous l'avons dit, des droits qu'il n'avoit point; mais encore en affectant ce qui ne convenoit nullement à son rang & à son caractère. Il ne tenta pas à la vérité, de cacher sa faiblesse & sa timidité naturelle, sous le masque d'un faux brave, tandis qu'il se laissoit tromper & insulter par ses voisins, sur-tout par les

Espagnols ; mais il débitoit des passages de *Buchanan* , affectoit de parler beaucoup , de figurer dans la controverse , & affichoit toutes les apparences d'un Scojastique , tandis qu'il négligeoit toutes celles d'un honnête homme & d'un Roi.

Que nos Princes ne se flatent pas ; ils seront examinés secrètement dans leur vie privée , comme dans leur vie publique , & ils seront jugés sur les apparences , par ceux qui ne peuvent pas voir plus loin : pour obtenir la confiance de leur peuple , qui est fondé sur l'estime & l'affection , ils doivent maintenir leur caractère public & particulier ; & pour cela , ils doivent ménager les apparences , & observer les décences nécessaires. Rois, ils ne doivent jamais oublier qu'ils sont hommes ; hommes , ils ne doivent jamais oublier qu'ils sont Rois. Les sentimens que l'une de ces réflexions inspire naturellement , répandra un air d'affabilité & d'humanité sur leur conduite , & leur fera goûter dans le haut rang où ils sont , tous les

plaisirs de la société. Les sentimens que l'autre réflexion suggere , seront trouvés très-compatibles avec les premiers ; & les Rois peuvent ne jamais oublier qu'ils le sont , quoiqu'ils ne portent pas toujours la Couronne sur la tête , & le Sceptre en main. La vanité & la folie doivent être constamment environnées de fastes , afin de conserver la dignité Royale. Un Prince sage sçaura la maintenir , lors même qu'il se dépouillera de sa grandeur. Il osera paroître comme un homme privé , & sous ce caractère, il s'attirera un respect moins rempli d'ostentation , mais plus réel , & plus agréable que ceux qu'on rend aux Monarques : en ne disant jamais que ce qu'il lui convient de dire , il n'entendra jamais que ce qu'il lui convient d'entendre ; en ne faisant point ce qu'il ne lui convient pas de faire , il ne verra point ce qu'il ne lui conviendra pas de voir. La décence , loin d'affoiblir les plaisirs de la vie , leur donne plus de vivacité ; loin de restrain-

dre la liberté & l'aisance de la société, elle en bannit la licence qui les empoisonne. Les cérémonies sont les barrières, contre cet abus de la liberté, dans les assemblées publiques; la politesse & la décence, les sont dans les sociétés particulières; & le Prince qui les pratique & les exige, s'amusera beaucoup mieux, & obligera ceux qui ont l'honneur d'être dans son intimité, & de partager ses plaisirs, beaucoup plus, qu'il ne pourroit le faire, par la familiarité la plus grande & la moins bornée.

Un Prince devoit apporter autant de soin dans le choix de ses amis, que dans celui de ses Ministres; s'il confie à ceux-ci les affaires de l'Etat, il confie son caractère aux autres, & son caractère dépendra d'eux, beaucoup plus qu'on ne le pense communément. L'expérience générale conduit les hommes à juger, que c'est la ressemblance du caractère qui détermine le choix, même lorsque le hasard, trop de complaisance pour les assi-

duités , un bon naturel , ou le manque de réflexions , sont les motifs qui ont introduit auprès du Prince des gens indignes de sa faveur. S'il prend dans sa plus étroite intimité des créatures frivoles , des gens d'un caractère bas , ou qui n'en ont point du tout , il montre une disposition à leur ressembler , & il leur ressemblera , à moins qu'il ne rompe ses habitudes , avant que ses amusemens puériles , ne deviennent l'affaire principale de sa vie. L'esprit des Princes , comme celui des autres hommes , prend insensiblement le ton de la compagnie qu'ils fréquentent.

Une conséquence plus fâcheuse encore , peut suivre du peu de discernement des Princes , dans le choix de leurs amis , & de leur peu d'attention sur leur conduite dans leur vie privée. Des Rois faibles se sont abandonnés à leurs Ministres , ont permis qu'ils demeurassent entr'eux & leur peuple , & n'ont formé aucun jugement , ni pris aucune mesure d'après leurs propres connoissances ; mais

se sont toujours soumis aveuglément , aux représentations qui leur ont été faites , par ceux à qui ils avoient cédé les rênes du gouvernement : des Rois d'une capacité supérieure , se sont pareillement abandonnés à leurs maîtresses & à leurs favoris ; ils ont souffert qu'ils demeurassent entr'eux , & leurs Ministres. Leurs jugemens ont été subgerés , & leurs mesures dirigées , par les insinuations des femmes , ou par des gens , qui par leur caractère & leur éducation , méritoient aussi peu qu'elles , d'être écoutés dans les grandes affaires du gouvernement. L'histoire est remplie de tels exemples , tous tristes , plusieurs tragiques , & qui sembleroient suffire pour engager les Princes , s'ils y faisoient attention , à empêcher que les instrumens de leurs plaisirs , & les compagnons de leurs heures de loisir , passassent les bornes de leurs emplois. Un Ministre d'Etat qui prétendrait disputer avec un d'eux , sur la décoration d'un bal , sur la parure d'une belle

femme, feroit trouvé ridicule , & il le feroit en effet. Mais ceux qui se mêlent dans des choses au moins autant au-dessus d'eux, que celles dont je viens de parler, sont au-dessous des autres, ne sont-ils pas aussi impertinens ? Et les Princes qui les souffrent, sont-ils excusables ?

Concluons donc, en affirmant cette grande vérité, qui résulte de ce que j'ai dit, que le caractère d'un Roi Patriote ne sera jamais rempli, quelques grandes & bonnes que soient ses qualités à tous autres égards, s'il prête l'oreille à la flatterie des Courtisans, à la séduction des femmes, & s'il se laisse aller aux partialités, & aux penchans que trop d'indulgence dans la vie privée fait aisément contracter. C'est pourquoi le Prince qui desire acquérir ce caractère, doit être en garde contre lui-même, afin d'éviter qu'on puisse même le soupçonner de se conduire par de telles insinuations ; car comme la réalité le perdrait, le soupçon l'affoiblirait dans l'opinion des hommes ; & de

l'opinion des hommes , qui fait la renommée après la mort , les Princes tirent dans cette vie leur première force , & leur plus grande autorité.

Si donc les principes établis dans ce discours , sont suffisans , pour constituer un Roi Patriote , le plus grand & le plus glorieux des êtres humains , considérons actuellement combien il est , ou doit être aisé de les inspirer dans l'esprit des Princes : ils sont fondés sur des propositions vraies , qui sont évidentes d'elles-mêmes , & dont plusieurs sont démontrées ; ils sont confirmés par l'expérience universelle ; en un mot , aucun entendement ne peut s'y refuser ; & il n'y a que les esprits les plus foibles , qui puissent s'y tromper , ou être égarés dans leurs applications. Il est inutile de parler à un Prince dont le cœur est corrompu ; aussi n'est-ce pas pour un tel Prince que j'écris ; mais si son cœur ne l'est pas , ces vérités s'insinueront aisément dans son esprit. Considérons quels sont les effets

effets que de tels principes, & qu'une telle conduite, doivent produire nécessairement, & quels avantages le Prince & le Peuple en retireront ; que sur ce sujet l'imagination se représente la scène glorieuse d'un Roi Patriote : la beauté de cette idée inspirera ces transports que *Platon* imaginoit que devoit produire la vue de la vertu, si on la pouvoit voir. Qui a-t-il dans le vrai de plus aimable & de plus respectable, que de contempler un Roi sur qui sont fixés les yeux de tout un Peuple, rempli d'admiration & d'affection, un Roi sous le gouvernement duquel, semblable à celui de *Nerva*, des choses aussi difficiles à allier, que l'empire & la liberté, sont intimement mêlés, existent inséparablement, & constituent une essence réelle ? Quel spectacle aussi rare peut être offert à l'esprit, qui approche plus de la Divinité, qu'un Roi qui jouit d'un pouvoir absolu, ni usurpé par la fraude, ni maintenu par la force, mais qui est l'effet naturel de

l'estime , de la confiance , & de l'affec-
tion ? Un Roi défenseur de la liberté ,
qui ne laisse à ses Sujets d'autres vœux
à former , que celui de le voir immortel.
C'est d'un tel Prince seulement , qu'on
peut dire avec la plus exacte vérité :

Volentes

Per populos dat jura , viamque affectat Olympi.

La Guerre civile n'aura pas de place dans
ce tableau , ou si ce monstre y paroît ,
il y fera vû comme *Virgile* le décrit :

Centum vinctus catenis

Post tergum nodis , fremit horridus ore' cruento.

On le verra subjugué , lié , enchaîné &
privé entierement du pouvoir de faire le
mal. A sa place , la concorde paroîtra ,
assurant la paix , & répandant la prospé-
rité sur un Royaume heureux. La joye
sera peinte sur tous les visages. La sa-
tisfaction régnera dans tous les cœurs.
On verra un Peuple libre , tranquille &
sans allarmes , occupé à faire valoir son

propre bien & le fond public , des flottes couvrant l'Océan , lui apporteront des richesses , dûes à son industrie. On le verra porter du secours , ou répandre la terreur au dehors , ainsi que la sagesse le dictera , & assurer d'une façon triomphante , le droit & l'honneur de l'*Angleterre* , aussi loin que les eaux roullent leurs flots , & que les vents pourront transporter leurs vaisseaux.

Ceux qui vivront pour voir des jours si heureux , & pour avoir part à une scène si glorieuse , se rappelleront peut-être , avec quelques sentimens de tendresse , le souvenir d'un homme qui a un peu contribué à entamer un si bon Ouvrage , & qui ne desiroit de vivre , qu'afin de voir un Roi de la Grande Bretagne , l'homme le plus populaire en son pays , & un Roi Patriote à la tête d'un Peuplu uni.

LETTRE III.

S U R

L'ÉTAT DES PARTIS

LORS DE L'AVENEMENT

DE GEORGE I.

LETTER III
FOR
ETAT DES PARTIS
DE LA REVOLUTION
DE GEORGE I

LETTRE III.

*Sur l'ÉTAT des PARTIS lors
de l'Avénement de GEORGE I.*



E m'apperois par votre Lettre, que mon discours sur le caractère & la conduite d'un Roi Patriote, ne vous a pas entierement satisfait, dans l'article qui a rapport à nos différens Partis. D'après les choses que je me souviens de vous avoir dites dans la conversation, ou qui sont échappées de ma plume sur ce sujet, vous attendiez une application plus particuliere de ces raisonnemens généraux, au tems présent, & à l'état des Partis, depuis l'avénement du dernier Roi au Trône. Le sujet est assez délicat ; cependant je le traiterai dans l'exacte vérité

car je connois trop nos différens Partis pour les estimer, je suis trop âgé pour en avoir besoin, trop résigné à mon sort pour les craindre.

Quelques Anecdotes que vous ayez oui rapporter, car vous êtes trop jeune pour avoir été témoin de ce qui s'est passé pendant le tems dont je vais parler, & quelques préventions que vous ayez eues, prenez pour vérité indubitable, que pendant les quatre dernières années du règne de la Reine *Anne*, il n'y a eu aucun projet d'éloigner de la succession, la Maison d'*Hanover*, & de placer la Couronne sur la tête du Prétendant, ni aucun Parti formé à ce dessein, dans le tems de la mort de cette Princesse, dont je respecte trop la mémoire, pour n'être pas indigné de l'indécence avec laquelle nous l'avons vû traiter. Si on avoit formé alors un tel dessein, il y auroit eu des momens où l'exécution n'en auroit pas été difficile, ni assez dangereuse pour avoir arrêté les

hommes, même les plus modérés. Un dessein de cette nature n'auroit pas été formé depuis si long-tems, quand même il n'auroit pû être mis en exécution, sans laisser quelques traces qui auroient paru par les recherches exactes qui furent faites, lorsque les papiers des gens attachés à la Reine furent saisis, & que les siens propres, ceux mêmes qu'elle avoit destinés à être brûlés après sa mort, furent exposés à une inspection si indécente ; mais laissant à part des argumens qui ne sont que probables, je nie le fait absolument, & j'ai les meilleurs titres pour être cru, parce que ce projet n'auroit pû être formé sans parvenir à ma connoissance, ou au moins sans que j'en eusse eu quelques soupçons ; & parce que ceux qui l'ont cru (car tous ceux qui l'ont affirmé ne le croyoient pas) n'ont pû produire aucune preuve, & n'en ont actuellement d'autres que des suppositions vagues ; ils n'ont aucune autorité pour s'appuyer que la clameur d'un Parti.

Je ne puis pas douter qu'il n'y ait eu des particuliers qui entretenoient des intelligences directes ou indirectes avec le Prétendant, ou avec des gens attachés à son service, que ces personnes n'aient paru remplies de zèle pour lui, ne lui aient fait de grandes promesses, & donné quelques foibles espérances, quoique ceci ne me fût pas connu alors, ou du moins avec la même certitude & les mêmes détails que je l'ai sçu depuis : mais si cette conduite fut tenue par quelques-uns de ceux qui étoient au service de la Reine, elle le fut aussi par des personnes qui ne lui étoient pas attachées, & je pense que ce fut avec peu de sincérité de part & d'autre.

Tout homme dont le cœur sera aussi bien placé que le vôtre, Milord, trouvera singulier, que des hommes d'un rang distingué, aient tenu une conduite si fausse & si dangereuse, dont l'événement est toujours incertain, & le plus souvent, ainsi que dans le cas présent,

sur des considérations éloignées, qu'eux-mêmes croyoient les moins probables. Je trouve cela étrange, moi qui ai été répandu plus long-tems que vous dans un monde corrompu, & qui ai vû bien plus d'exemples de la folie, de la fourberie & de la perfidie des hommes; mais un grand amour des richesses, & un mépris total pour la vertu, sont des sentimens très-proches, & doivent remplir l'ame des hommes qu'ils déterminent à une duplicité si infame, & à trahir les deux Partis. L'un craint si fort de perdre sa fortune, qu'il ménage tous les Partis pour l'affurer, ou pour l'augmenter, & pour prévenir jusqu'aux dangers imaginaires; l'autre fait si peu de cas du témoignage d'une bonne conscience, & s'embarrasse si peu des reproches qu'il pourra essuyer de la part de ceux qu'il a trompés, qu'il ne fait nul scrupule de prendre pour l'avenir des engagemens qu'il n'a aucun dessein de garder, s'il s'imagine qu'ils peuvent servir au fuc

cès de son projet actuel. Ainsi se conduisirent dans cette occasion les personnes que j'ai en vûe ; mais le projet d'abolir la succession Protestante fut si loin d'être formé par la Reine , & par ses Ministres , que les mêmes personnes dont je parle , lorsqu'ils furent pressés par les Cours de Versailles & de Saint - Germain de s'expliquer plus clairement qu'ils ne faisoient , & de venir au fait , éludèrent les deux propositions , & donnerent les réponses les plus vagues.

Quelques autres personnes qui ont figuré depuis dans la révolte, prirent sérieusement ces engagements , un peu avant ou vers le tems de la mort de la Reine , ainsi que je le crois , car je n'en sçais pas exactement la date ; mais dans quelque tems que ces hommes aient pris de tels engagements, ils les prirent comme de simples particuliers ; ils n'étoient assurés d'aucun Parti, ils pouvoient se nourrir d'espérances & de songes, ainsi que *Pompée*, si des gens médiocres , & de petites choses , peu-

vent être comparés avec de grandes choses, & avec de grands hommes. Ils ne pouvoient compter raisonnablement sur d'autres troupes que sur les Montagnards d'*Ecosse*, dont on connoissoit en général les dispositions ; mais dont le soulèvement, s'il n'en faisoit pas naître d'autres & n'étoit pas soutenu par d'autres troupes, étoit regardé, même par ceux qui depuis leur ont fait prendre les armes, non comme une force, mais comme une foiblesse, la ruine du Peuple, & de la cause ; en un mot, ces gens étoient tellement seuls dans leurs engagements, & leurs mesures étoient si mal combinées, que lorsqu'ils prirent précipitamment la résolution d'agir, ils n'osèrent communiquer leur dessein à aucun homme de marque qui ait servi avec eux dans ce tems ; & ce qui me le persuade, c'est qu'ils ne tenterent qu'indirectement & de loin un homme qu'ils croyoient porté par plusieurs raisons à s'unir avec eux. Ils ne s'expliquerent jamais claire-

rement, ni au moment de la mort de la Reine, ni depuis son décès. Ils n'étoient pas encouragés à s'ouvrir davantage ; car sur cette premiere tentative, & une autre circonstance qui arriva, ce même homme, & d'autres personnes, déclarerent dans plusieurs occasions, que quoiqu'ils voulussent servir la Reine fidelement & exclusivement jusqu'à son dernier soupir, ils reconnoïtroient cependant après sa mort, le Prince à qui la succession seroit dévolue par la Loi, & à qui ils auroient prêté serment de fidélité. Cette déclaration auroit été celle de la plupart des gens du même Parti, & leur conduite ne l'auroit pas démentie, si les passions & les intérêts personnels d'un autre Parti, n'avoient pas prévalu sur les véritables intérêts d'une Maison, qui étoit prête à monter sur le Trône. Vous me demanderez maintenant, & la question ne sera pas déplacée, comment il a pû arriver, puisque la Reine & ses Ministres n'avoient aucun dessein de s'opposer à cette suc-

cession , qu'on ait eu de si violens soupçons , qu'on ait pris de si vives allarmes , & qu'une si grande clameur se soit élevée ? Je vous répondrai , que ce fut l'effet de l'étrange conduite d'un premier Ministre , des contestations sur les négociations de la paix , & des artifices d'un Parti.

Les esprits de quelques Ministres sont comme le *sanctum sanctorum* d'un temple , dont j'ai lû la description quelque part : on tiroit avec solennité un grand rideau , derriere lequel on n'appercevoit autre chose qu'un groupe confus de figures mal formées , des membres difformes , des têtes sans corps , des corps sans têtes , & d'autres figures semblables. Développer les sujets les plus compliqués , & décider dans les matieres les plus douteuses , a été le talent des grands Ministres ; celui des autres est d'embrouiller les choses les plus simples , & d'être embarrassés par les plus claires. Aucun homme n'ambitionnoit plus de gouverner que

le Ministre que j'ai en vûe. Il eut assez de manége & de finesse, pour s'emparer de l'autorité, mais ses talens n'alloient pas plus loin, & personne n'étoit plus embarrassé que lui, sur l'application du pouvoir. Il ne vit souvent qu'obscurément, & d'une maniere confuse les fins qu'il se proposa; & quand il les voyoit plus clairement, il employoit toujours des moyens qui y étoient disproportionnés : la correspondance secrète qu'il eut avec la Reine, qui produisit en 1710. le changement du Ministère, qu'il avoit commencée étant Secrétaire d'Etat, & qu'il continua durant les deux années, qui s'écoulerent entre son départ, & son retour à la Cour, lui donna toute la confiance de cette Princesse, le mit absolument à la tête du parti dominant, & le revêtit de toute l'autorité, que pouvoit avoir alors un premier Ministre, avant qu'un homme eût osé, dans ce pays, aspirer au rang des anciens Maires du Palais de *France*. Les *Thoris* avec qui, & par

par qui il fut élevé , attendoient beaucoup de lui. Il répondit mal à leur attente ; & je pense que, malgré la conduite qu'il tint , il ne les auroit pas empêché de l'abandonner , s'il n'étoit survenu de nouveaux événemens , qui fixerent leur attention , & leur firent perdre de vûe tout autre intérêt.

La folle poursuite de *Sachevrel* * avoit porté à son comble la fureur des factions ; le dernier changement du Ministère la confirma. Ces circonstances , & plusieurs autres qui y sont relatives , & que j'obmets , auroient rendu impossible, vers la fin de ce règne, la réunion des *Whigs* & des *Thoris* , quand on auroit eu assez de bonne foi & de probité pour la désirer : elle avoit été commencée quelques années auparavant, sous le ministère de Milord *Malborough* , & de Milord *Godolphin* ; mais par l'usage ex-

* Docteur Anglican d'un génie turbulent & séditieux , à qui la Chaire fut interdite pour avoir osé prêcher l'obéissance passive & sans bornes.

traordinaire qu'ils en voulurent faire, ils la rompirent bien-tôt ; & avant qu'elle eût le tems d'être bien cimentée. Les deux partis étoient devenus de vraies factions : j'étois d'un parti, & j'avoue le crime, dont aucun homme du parti opposé, ne pourroit se disculper : ils n'avoient que cela de commun ; car l'un étoit fortement uni, sagement conduit, & ne perdoit point l'avenir de vue, en s'occupant de l'objet présent ; aucun de ces avantages ne se trouvoit dans l'autre. Le Ministre n'avoit pour assurer son administration, que le parti à la tête duquel il s'étoit emparé du pouvoir. Si au lieu de perdre sa confiance, il avoit achevé de la gagner, il est certain qu'il auroit pu la tourner à l'avantage de l'intérêt national, pendant le règne de la Reine, & depuis sa mort ; mais cette conduite étoit au-dessus de son esprit, & de ses talens. Il ne songoit qu'à conserver son crédit, aussi long-tems qu'il le pourroit, par les petits artifices qui le lui avoient acquis ;

il se croyoit en état de se soutenir par lui-même contre tous les événemens, & se mit peu en peine de ce qui pourroit en arriver à la Nation, à la Reine, & à son parti : il n'eut pas d'autre objet pendant le cours de son administration. Quelques-uns s'en apperçurent dès-lors, & tout le peuple l'a reconnu depuis. Pour remplir son projet, il amadoua & persécuta les *Whigs*, il flata & trompa les *Thoris*, & soutint par mille petits tours d'adresse son administration chancelante. Il présentoit au parti des *Thoris* la paix, comme le terme où toutes leurs attentes seroient remplies ; il les flatoit de les élever si haut, & de fortifier si puissamment leur parti, *que l'intérêt du successeur à la Couronne, seroit plutôt d'être bien avec eux, que le leur ne seroit d'être bien avec lui.* Il employa souvent ces expressions, ou d'autres de pareille nature ; & je crois qu'elles furent interprétées, comme les Oracles l'étoient autrefois, suivant les inclinations de chaque personne.

Les disputes qui s'éleverent bientôt après, par la vive opposition aux négociations de la paix, favorisèrent la conduite du Ministre, & le mirent en état d'amuser, & de baffouer un peu plus long-tems son parti ; mais elles causerent à la *Grande Bretagne*, & à toute l'*Europe*, des maux infinis, & presque irréparables. Elles engagèrent la Maison d'*Hanover* dans nos divisions, mal-à-propos à ce qu'il me semble, & d'une façon qui devoit déplaire à la Nation ; car quoique les deux partis prétendissent avoir également son intérêt à cœur, cependant l'intérêt national étoit sans contredit l'objet d'un parti ; & l'autre servoit si évidemment les intérêts de l'Empereur, des Princes de l'Empire, & particulièrement des *Hollandois*, que le successeur à la Couronne, quoiqu'il fût un Prince Allemand, auroit dû en bonne politique, affecter au moins l'apparence de quelque neutralité. Les moyens qu'on employa ouvertement pour rompre les mesures de la

Reine , furent indécens , & ne peuvent être justifiés. Ceux qu'on employa , ou qu'on projetta secrètement , furent encore pires. Les Ministres d'*Hanover*, dont je puis librement censurer la conduite , parce que le dernier Roi ne l'a point approuvée, eurent tant de part aux premiers moyens , qu'ils furent soupçonnés d'avoir trempé dans les autres : les *Whigs* desiroient ardemment de persuader que le successeur étoit de leur choix , si je puis répéter une expression insolente dont on se servoit alors. Cette opinion leur donnoit de la considération , & quoi- qu'elle ne pût justifier leur opposition , elle y donna au moins quelque force. Les *Jacobites* insinuoient adroitement la même chose ; ils représentoient que l'établissement de la Maison d'*Hanover* seroit l'établissement du parti des *Whigs*, que les intérêts de la *Grande Bretagne* seroient sacrifiés constamment à des intérêts étrangers , & que pour les soutenir , les richesses de la Nation seroient

épuisées : je vous laisse à juger l'impression que de telles exagérations dûrent faire dans cette circonstance , & dans un moment où les esprits étoient dans une si grande fermentation. Je ne pense pas qu'elles aient déterminé au *Jacobitisme* ; mais je sçais qu'elles dégoûtèrent plusieurs personnes de la Maison d'*Hanover* , & que ceux qui se déterminèrent à la laisser succéder , regarderent son avènement au trône , plutôt comme un mal nécessaire , que comme un bien dont ils eussent le choix.

Suivant mes observations , tel étoit l'état d'un parti , & cet état étoit bien étrange ; les conséquences en furent prévues & prédites. On fit plusieurs représentations au Ministre , mais toujours sans succès , & quelquefois sans en obtenir de réponse. Il eut pour son compte quelques intrigues particulières à la Cour de *Hanover* ; il en eut à celle de *Bar* ; il fut la dupe de l'une , le Prétendant le fut de l'autre. Tout son manège n'avoit d'au-

tre objet que d'entretenir dans le Parti une indécision générale sur la succession; ce qui fit qu'un homme d'un grand sang froid lui dit avec chaleur : » Qu'il croyoit » qu'aucun autre Ministre , à la tête d'un » Parti puissant, ne vaudroit mieux à *Ha-* » *nover* , à moins que son intention ne fût » d'être encore pire que lui en *Angleterre*.

Voici quelle étoit la situation de l'autre Parti. Les *Wighs* avoient paru zélés pour la succession Protestante , dès le tems que le Roi *Guillaume* la proposa , après la mort du Duc de *Glocester*. Les *Thoris* y donnerent alors leur voix, & concoururent à une partie des actes que le Parlement jugea nécessaires pour l'assurer. Cependant ils ne se conduisirent pas de façon à faire croire qu'ils la désiraient bien vivement : le Roi *Guillaume* , ne s'étoit déterminé à cette démarche , que lorsqu'il eut éprouvé, que c'étoit la seule qui fût sûre & praticable , & les *Thoris* eurent l'air de s'y prêter par cette unique raison ; car il est certain qu'il y

avoit alors dans le parti des *Thoris*, une plus grande sémence de *Jacobitisme*, que dans le tems dont nous parlons.

Jusques-là les *Whigs* agirent comme un parti national, qui croit que la Religion & la liberté, ne peuvent pas être assurées par un autre moyen; c'est pourquoi ils adhérèrent à cet établissement de la Couronne, avec le zèle le plus grand. Mais ce parti national dégénéra bien-tôt en faction, c'est-à-dire, que l'intérêt national devint un second intérêt; la succession fut soutenue plus pour l'intérêt du parti & de la faction, que pour celui de la Nation; & les *Whigs* avoient moins en vûe d'affermir l'établissement de la famille actuellement régnante, que de maintenir leur propre administration. Ceux qui ne se laissent point étourdir par le bruit, ni éblouir par les apparences, virent bien vers la fin de ce règne, quel étoit leur but; & depuis le décès de la Reine *Anne*, leur projet a été reconnu généralement. L'art des *Whigs* étoit de

mêler, aussi indistinctement qu'ils le pouvoient, l'intérêt de leur Parti, avec celui de la succession, & ils firent du prétendu danger de la succession Protestante, le même usage factieux, que les *Thoris* s'étoient efforcés de faire quelque tems auparavant, du danger supposé de l'Eglise; de même qu'on n'est pas réputé Chrétien au-delà des *Alpes* & des *Pyrennées*, si l'on ne reconnoît l'autorité suprême du Pape, on ne fut réputé ici Partisan de la succession Protestante, qu'en reconnoissant sa suprématie. L'intérêt de la famille Royale d'aujourd'hui étoit de succéder sans opposition, sans risque, & de monter au Trône dans un tems calme. L'intérêt d'un des Partis étoit qu'elle n'y parvînt que dans un tems d'orage: en conséquence, les *Wighs* furent sur le point d'exécuter quelques projets de révolte, aussi infâmes qu'extravagans, sous prétexte d'assurer une succession, à laquelle personne ne se propoisoit d'apporter d'obstacle. Heureusement ces desseins avortèrent,

& furent trop bien connus pour réussir, car ils auroient eu les suites les plus funestes. L'orage, qui ne put éclater pour troubler l'avènement du feu Roi, ne fut que différé. Un Parti dont tout l'objet étoit de s'emparer du gouvernement & des richesses de la Nation, avoit trop besoin d'exciter une tempête, qui éloignât tous ceux d'un autre Parti, pour qu'elle ne fût point élevée, à quelque prix que ce fût; aussi le fut-elle immédiatement après l'avènement du feu Roi. Il parvint au Trône aisément & tranquillement, & prit possession du Royaume avec aussi peu de peine qu'il auroit pû l'espérer, s'il eût été non-seulement le successeur naturel de la Reine, mais son fils. La Nation entière se soumit avec plaisir à son gouvernement, & tant qu'il laissa en place les gens attachés à la Reine, ils remplirent le devoir de leur Charge, de façon à mériter son approbation. Cela fut signifié à quelques-uns, particulièrement aux Secrétaires d'Etat, dans les termes les plus forts, & suivant

les ordres exprès de Sa Majesté.

Je crus bien alors que le nouveau Roi donneroit principalement sa confiance & l'autorité au Parti des *Wighs*, & tout le monde le pensoit ainsi, excepté le Comte d'O****, qui croyoit, ou avoit envie de faire croire, qu'il auroit beaucoup de crédit sous le nouveau règne; mais il n'étoient pas possible d'imaginer qu'on livreroit sur le champ à la fureur d'un Parti, & qu'on persécuteroit si cruellement, les gens attachés à la Reine, qui n'étoient certainement coupables d'aucun crime, contre le Roi, ni contre l'Etat, & on ne devoit pas s'attendre à voir proscrire, tout homme qui ne porteroit pas le nom de *Wigh*. Les Princes ont souvent oublié à leur élévation au Trône jusqu'aux injures personnelles qu'ils ont reçues dans des querelles de Parti: ce fut ainsi que *Louis XII.* Roi de France, répondit à ceux qui vouloient lui persuader de punir M. de la Tremouille: „ A „ Dieu ne plaise, que *Louis XII.* venge

» les injures faites au Duc d'*Orleans* ! «
 D'autres Princes qui , les armes à la main ,
 se sont frayé le chemin au Trône , non-
 seulement ont montré de la clémence ,
 mais ont accordé leur faveur à ceux qui
 avoient combatu contre eux. Je pour-
 rois citer encore la conduite d'*Henri*
IV. Roi de *France* ; mais pour prendre un
 exemple dans notre pays , considérons
 ce qui s'est passé depuis 1641. jus-
 qu'en 1660. remontons au rétablissement
 de *Charles II.* & comparons les mesures
 qu'on lui conseilla de prendre pour l'éta-
 blissement de son gouvernement , dans
 les circonstances où il se trouvoit alors ,
 avec celles qu'on a conseillées au der-
 nier Roi , dans les tems dont je viens de
 parler , & qu'il a suivi contre son senti-
 ment , son inclination , & sa premiere ré-
 solution.

Si le Prétendant a eu un Parti assez
 fort pour paroître & pour agir , c'est
 uniquement à ces mesures violentes , &
 imprévûes , qu'on doit l'attribuer ; elles

seules ont produit les troubles qui ont suivi , & ont teint de sang l'hermine Royale d'un Prince qui n'étoit nullement sanguinaire. Je suis bien éloigné de penser que la violence d'un Parti puisse excuser la révolte d'un autre ; mais je ne puis me refuser de , faire deux observations sur cet événement ; l'une , que la maniere dont cette révolte commença , montre clairement que ce fut un emportement subit de gens poussés à bout par le ressentiment , & nullement l'exécution d'un dessein prémédité , & long-tems préparé. Je remarquerai ensuite que l'Histoire ne produit peut-être point d'exemples de ce qui est arrivé dans cette occasion , que les mêmes hommes qui , dans le même pays & dans le cours de la même année , furent prêts de prendre les armes contre un Prince , sans aucun intérêt national , ayent pû engager ensuite par la violence de leurs conseils , la faction opposée à se révolter ouvertement , contre le successeur de ce Prince.

C'est ce qui doit arriver , lorsqu'on maintient les divisions dans une Nation , & qu'on gouverne par des factions. Je pourrois descendre dans le détail des suites funestes , qu'ont eues les premières fausses démarches , qu'on avoit faites en formant le présent établissement , sur le fondement peu solide d'un Parti ; mais je remarque que ce discours devient trop loin , que j'ai déjà parlé de ces conséquences malheureuses , & que j'aurai encore occasion d'en parler ailleurs ; vos propres réflexions sur ce qui a été dit , suppléeront de reste à ce que j'ai négligé de dire sur ce sujet. Je concluerai donc , en répétant que la division ayant causé tous les maux dont nous nous plaignons , l'union peut seule les réparer ; un grand pas vers cette union , seroit la jonction des Partis , si heureusement commencée , conduite avec tant de succès , & en dernier lieu négligée d'une façon incompréhensible , pour ne rien dire de plus. J'ajouterai qu'on ne peut jamais espérer l'u-

nion complete de la tête avec les membres , & celle des membres entre eux ; jusqu'à ce que le Patriotisme remplisse le Trône , & que la faction soit bannie de l'administration.

F I N.



Antonie Sibbance

my 25670

Parvulus Salinice